

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[292] – Fin de
partie pour un
mafieux**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



**FIN DE PARTIE
POUR UN MAFIEUX**

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

PROLOGUE

Rerndon, Virginie

C'est avec une profonde satisfaction que Gary Marciano, procureur fédéral, contemplait la une du journal.

Par-dessus son bol de flocons d'avoine agrémentés de tranches de bananes, de miel et de lait, il relut le gros titre du jour « Plusieurs membres d'un gang national mis en examen pour crimes fédéraux. » Enfin ! Plusieurs personnages clés de la MS-13 se trouvaient en détention et, vu l'étendue du témoignage dont disposait l'accusation, ces adeptes de la terreur n'étaient pas près de recommencer à répandre le sang. Et les banlieues de Virginie, de Floride et de Californie seraient plus sûres sans ces salopards.

Marciano eut une pensée pour Isidro Perez, la bonne âme qui avait résolu de changer de vie et de faire face à ses responsabilités. Sans égard pour sa propre sécurité, Perez avait volontairement laissé tomber ses potes de Virginie - un groupe surnommé les Hillbangers (« le gang de la colline ») - et trahi le pacte sacré qui le liait à eux, en dénonçant leurs activités criminelles. Son témoignage avait conduit à l'arrestation non seulement du leader du groupe, Mario Guerra, mais aussi de six autres cadres de cellules du même genre disséminées dans le pays.

« Et ce n'est que le commencement », se dit Marciano.

Le procureur lâcha le journal et revint à son petit déjeuner. Il n'avait plus que quelques minutes devant lui avant de partir au bureau. Ces dernières années, la circulation aux heures de pointe s'était intensifiée et il lui fallait désormais près d'une demi-heure pour faire les quinze kilomètres qui l'en séparaient.

Il se contenta de la moitié de son bol et jeta le reste avant de mettre le récipient à tremper dans l'évier. Caroline s'en occuperait, comme toujours. Fidèle et efficace, son épouse aimante était restée à la maison pour élever leurs trois enfants tant qu'ils étaient petits, mais à l'entrée au collège du petit dernier, désireuse de faire autre chose, elle avait trouvé un emploi d'agent immobilier. Le marché était en plein boom et elle était faite pour le job, elle avait du goût et savait trouver le bon client pour la bonne maison.

Marciano avait réussi comme avocat et la vente du cabinet qu'il avait créé à Washington avec six associés leur avait assuré une situation financière enviable. Mais il ne pouvait pas plus s'arrêter de pratiquer le droit que s'empêcher de respirer et il avait profité d'un changement de gouvernement et de la nomination d'un ami proche au poste d'Attorney General pour passer de la défense des grandes

entreprises au combat contre les gens qui défiaient les lois des Etats-Unis.

— Alors, vous vous voyez comme un croisé ? lui avait demandé un membre de la presse juste après sa nomination.

— En aucun cas, avait-il répondu. Je ne suis qu'un citoyen impliqué.

Les nombreux journalistes présents dans la salle de presse du Justice Department avaient ri et cela lui avait valu les compliments de son patron sur sa façon de gérer la situation.

En poste depuis deux ans, Marciano s'était fait nombre d'amis influents, parmi lesquels un homme qu'il en était venu à admirer et respecter profondément : Hal Brognola. Le procureur avait eu l'occasion de travailler avec nombre d'agents fédéraux, mais jamais il n'en avait croisé de pareil à celui-là. Déjà âgé, probablement même beaucoup plus qu'il ne le paraissait, Brognola avait une connaissance approfondie des rouages du monde du crime. Comme il ne le voyait que très rarement, Marciano l'avait toujours cru en semi-retraite, mais dès qu'il avait besoin d'un conseil ou d'un œil neuf sur un problème en cours, c'était à lui qu'il s'adressait en premier.

— Chérie, j'y vais ! cria-t-il en attrapant sa serviette de cuir sur la table de l'entrée de leur maison à deux étages.

Il ouvrit la lourde porte d'entrée et un fort son de basses l'accueillit. Cela venait d'un SUV Lincoln d'un modèle récent à fenêtres teintées parké le long du trottoir. Marciano sortit et verrouilla la porte derrière lui. Alors qu'il prenait l'allée pavée qui rejoignait l'emplacement où était garée sa BMW, il vit descendre la fenêtre arrière du SUV.

Il reconnut immédiatement l'objet qui en sortait, mais trop tard pour pouvoir faire quoi que ce soit.

Un torrent de plomb jaillit du pistolet-mitrailleur, dont le bruit se répercuta dans l'air frais du matin. Traversant son costume croisé rayé, les balles vinrent faire éclater les organes vitaux du procureur, qui s'écroula dans l'allée. Marciano ne vit pas le tireur. Il ne vit pas non plus le trio de jeunes Hispaniques en sweats gris à capuchon marqués « MS-13 » sortir de l'arrière du SUV.

Les trois hommes grimpèrent le chemin dallé, enfoncèrent la porte d'entrée et se séparèrent pour fouiller la maison. Ils allaient finir le travail en abattant Caroline Marciano avec la même sauvagerie que celle qui avait présidé au meurtre de son mari, puis ils mettraient le feu à la maison. Et il n'y aurait plus ni procureur fédéral ni preuves, car à peu près au moment où les patrouilles de police allaient répondre à l'alerte provoquée par leurs coups de feu, un garde-chasse allait découvrir le corps mutilé d'une victime sans tête et sans mains dans un marais du Riverbend Regional Park, restes pitoyables qu'il faudrait plusieurs jours pour identifier comme ceux d'Isidro Perez.

CHAPITRE PREMIER

Le Ranch, Virginie

— Privé de toutes les preuves, l'Attorney General a été obligé de faire relâcher les chefs de gang en détention provisoire, expliqua Hal Brognola. La MS-13 avait essayé de masquer l'identité du corps de Perez, mais heureusement nous avons son ADN et des échantillons de sang qui avaient été prélevés pour déterminer le traitement antidiabétique dont il avait eu besoin en détention.

Un silence pensif s'abattit sur la salle de réunion. Parmi le très petit nombre d'assistants se trouvait un personnage plus imposant que tous les autres. Les bras croisés, Mack Bolan se laissa aller sur le dossier de sa chaise en considérant les documents étalés devant lui. Malheureusement, il connaissait la chanson. Restait qu'il était clair pour lui que cette histoire-là correspondait à son champ d'intervention. Quel que fût son adversaire, son plan de bataille était toujours le même : porter la terreur au sein de l'organisation criminelle concernée jusqu'à la détruire de l'intérieur. Le temps était venu de mettre en œuvre ce plan contre la MS-13.

— Dis-m'en plus sur Marciano, dit-il à Brognola. Celui-ci haussa les sourcils.

— Tu veux dire en dehors du fait que c'était un procureur hors pair et un bon ami à moi ? Bolan fit oui de la tête.

— Je l'ai connu il y a deux ans quand l'Attorney General lui a demandé de rejoindre son équipe. Je n'en ai pas souvent rencontré des comme ça, Striker. Gary était implacable. Il avait fait ses armes en droit des affaires, mais il s'est coulé dans son boulot de procureur comme dans une nouvelle peau. Il y a des gens nés pour ça. Il en était, exactement comme tu es né pour ton job.

— Il ne t'a jamais donné de raisons de croire qu'il jouait pour l'équipe adverse ?

— En aucun cas.

Bolan fronça les sourcils.

— Alors, nous devons considérer que ces gangsters disposent d'une taupe au sein du Justice Department. Ils savaient où et comment s'attaquer à Marciano et à sa femme, et ils savaient où Isidro Perez avait été planqué en attendant qu'il témoigne devant un tribunal.

— Ça a été aussi notre conclusion initiale, intervint Evangelista Preston.

La superbe chef de mission du Ranch fit passer une boucle de cheveux roux derrière son oreille. Bolan la vit faire et son regard se riva au sien. Au cours des ans, Evangelista avait représenté pour

Bolan un allié constant et un réconfort moral. Ils ne se voyaient que rarement, mais partageaient alors une profonde intimité. L'expérience qu'avait acquise la jeune femme à la N.S.A. en avait fait la personne idéale pour chapeauter les activités quotidiennes des équipes du Ranch, qui l'appréciaient sans réserves. Mais c'est l'Exécuteur qu'elle avait choisi comme objet de ses attentions et de son amitié la plus intime.

Brognola poursuivit.

— Ce que tout le monde a tendance à oublier, c'est que je connaissais Gary Marciano. Je lui servais de confident, et s'il y a une chose dont je suis bien certain, c'est qu'il était la discrétion même. En ce qui concerne le dossier MS-13, il n'y avait que deux personnes au courant de ce genre de détails à part lui : moi et l'Attorney General. Et dans la mesure où l'entretien que j'ai eu avec l'Attorney General en présence du Président me conduit à conclure qu'il n'en a parlé à personne, la théorie de la taupe me paraît hautement improbable.

— Il y a deux autres agents de l'A.T.F. - agence chargée des délits concernant l'alcool, le tabac, les explosifs et les armes à feu - qui ont questionné Perez, dit Evangelista. J'ai demandé à Gadgets de fouiner comme il sait le faire et rien dans leurs activités récentes ne permet de soupçonner qu'ils aient fait passer des informations à l'extérieur.

— Exact, confirma Herman Schwarz. Je suis allé fouiller dans les listes de leurs appels téléphoniques et dans leurs e-mails. J'ai même passé en revue leurs comptes bancaires à la recherche de gros achats ou de transactions impliquant du cash. Rien. Ils sont blancs comme neige.

Bolan s'estima satisfait. Gadgets avait depuis long- temps fait la démonstration de ses talents de sorcier technologique. Les serveurs informatiques installés dans l'annexe du Ranch traitaient et stockaient des quantités considérables de données et Herman était capable de pénétrer dans pratiquement tous les systèmes sécurisés du monde. Si l'un ou l'autre des agents de l'A.T.F. avait laissé la moindre trace, personne d'autre n'aurait mieux su les repérer que lui. S'il disait qu'ils étaient clean, ça lui suffisait.

Evangelista eut un regard pour Brognola, qui lui fit un petit signe de tête.

— Etant donné ce que nous savons pour l'instant, dit-elle, il n'y a qu'une autre possibilité. Une autre personne était au courant pour Isidro Perez et le dossier monté par Marciano. Mais personne, à part Marciano et Hal, ne le savait, pas même l'Attorney General.

— Je suis toute ouïe, répondit Bolan.

— Tu connais l'historique de la MS-13 ? demanda Brognola.

Bolan acquiesça.

La Mara Salvatrucha Trece trouvait son origine dans les guérillas

paysannes du début des années 1980. Nombre des guérilleros, victimes de la guerre civile sanglante faisant alors rage au Salvador, avaient émigré aux Etats-Unis, principalement dans le sud de la Californie. Rassemblés au sein d'une organisation criminelle qui comptait désormais plus de cent mille membres, ils avaient essaimé et opéraient dans plus de trente Etats. La MS-13 avait pour objectif de devenir le gang le plus puissant au monde et avait recours pour cela au cambriolage, au trafic d'armes et de drogue et au meurtre à gages. En fait, elle était devenue rien de moins qu'un groupe terroriste intérieur, bien organisé et bien équipé, et Bolan savait qu'il était temps pour lui de faire ce que la police ne pouvait pas faire.

— En 2001, reprit Evangelista, le F.B.I., grâce à un autre témoin - une femme enceinte, qui finit elle aussi assassinée par le gang - , parvint à mener à bien des raids importants un peu partout, y compris dans certaines zones du Guatemala, du Honduras et du Salvador. Et, vu le nombre de cadres de l'organisation qu'il était parvenu à mettre hors d'état de nuire, le Justice Department estima qu'il avait efficacement amoindri son influence. Malheureusement, c'était un peu optimiste.

— En fait, intervint Brognola, l'une des choses dont Marciano s'est rendu compte après s'être vu confier le dossier Perez, c'est que, bien que chaque cellule eût son propre dirigeant, le marionnettiste en chef se trouvait au Salvador.

— D'où le gang est originaire, dit Bolan. Ça tient debout.

— Ouais. Eh bien, Marciano décida que le seul moyen d'en finir une bonne fois pour toutes avec la MS-13 était d'infiltrer un agent au Salvador. Il est venu me voir pour en parler et nous avons décidé de garder ça provisoirement pour nous.

— Pourquoi ne voulait-il pas mettre l'Attorney General dans la confidence ? demanda Bolan.

— Je sais pourquoi tu demandes ça, et je peux t'assurer qu'il n'avait aucun soupçon à l'endroit de son patron. Mais il savait qu'il serait difficile d'obtenir le budget supplémentaire nécessaire à une opération de ce genre sans preuves tangibles, et il a décidé de demander qu'on lui adjoigne provisoirement le type dont il avait besoin, un agent de l'A.T.F. du nom d'Ignacio Paz. Il a gonflé quelques postes de dépense et personne n'y est allé voir de trop près, l'Attorney General pas plus que d'autres, car on savait qu'il montait un dossier solide contre la MS-13 avec Perez.

— Et ainsi Paz file incognito au Salvador pour repérer le grand chef de l'organisation.

— C'est ça, reprit Evangelista. Et personne n'a entendu parler de lui depuis des semaines. Nous avons trouvé des fichiers masqués et encodés sur l'ordinateur de Marciano...

— ... et j'ai demandé à Gadgets de les récupérer, de les décoder et de les supprimer pour que personne du bureau de l'Attorney General ou au F.B.I. ne mette la main dessus, compléta Brognola. Je ne voulais pas prendre le risque de mettre Paz en danger. Tu sais, Striker, la MS-13 a son propre service de renseignement. Elle a dans les tribunaux, la police et même les prisons des gens qui exercent une surveillance sur ses propres membres et on sait qu'elle a déjà demandé à certains de ses hommes de commettre des délits afin de se faire emprisonner et de pouvoir assassiner les renégats.

— Je connais ce genre de tactique, Hal, dit Bolan. D'après ce que tu me dis, je pense que Marciano était sur la bonne piste. La seule manière d'en finir avec un groupe aussi organisé est d'en couper la tête.

— C'est bien comme ça que nous envisagions les choses.

— Q.K., j'en suis. Où voulez-vous que je commence ?

— Eh bien, Mario Guerra a été relâché hier matin. Comme c'est le chef des Hillbangers, nous pensons que c'est à Herndon qu'il faut commencer.

— Ton job a deux objectifs, reprit Evangelista Preston en faisant glisser des photos sur la table jusqu'à Bolan. Tout d'abord, éliminer les cadres qui ont été libérés tant ici qu'à Los Angeles. Si nous ne pouvons les poursuivre parce que leurs renseignements leur ont permis de garder une longueur d'avance sur nous, il se peut que les retirer de la circulation produise les effets escomptés. Ensuite, retrouve la piste d'Ignacio Paz et, s'il est encore en vie, utilise les informations qu'il te donnera pour détruire l'équipe dirigeante au Salvador.

— J'aurais besoin de Jack, dit Bolan. Au moins un temps.

Evangelita esquissa un sourire. Jack Grimaldi était le pilote le plus doué du Ranch et un allié de longue date de Bolan.

— Je m'en doutais. Il est en train de rentrer d'une mission avec l'équipe Able. Ils atterriront ici dans quelques heures.

— Parfait. Demande-lui de rester en stand-by. Je reprendrai contact avec lui dès que j'aurai évalué la situation à Herndon.

— Il y a juste un os, dit Brognola, l'air un peu penaud. Comme le Justice Department a été obligé de libérer Guerra, l'Attorney General a dû prévenir le chef de la police de Herndon, un type nommé Mike Smalley. Et Smalley est du genre vieille école.

— Tu veux dire qu'il n'appréciera pas la présence d'un fédéral ou assimilé et qu'il ne me lâchera pas d'une semelle, c'est ça ? Je comprends.

— Essaie d'y aller en douceur, s'il te plaît. Le Président veut que nous gardions profil bas. Il n'aime pas trop la manière dont nous avons tendance à attirer l'attention dans nos missions censées être secrètes.

Sans mentionner le fait qu'à mon avis la police d'Herndon risque d'être sérieusement occupée, car d'après nos informations les Hillbangers ont décidé de venger l'arrestation de Guerra.

— J'essaierai d'éviter de rugir.

Mais Bolan savait parfaitement qu'il ne pourrait pas tenir cette promesse-là.

Il sentait dans ses tripes que l'annonce des représailles de la MS-13 était justifiée et surtout que celles-ci étaient imminentes. Ce qui le tracassait le plus, c'était le réseau d'informateurs dont avait parlé Brognola. Celui-ci était sans aucun doute étendu et ramifié, ce qui voulait dire qu'il y avait au moins quelques officiels impliqués. Bolan savait ne pouvoir faire confiance à personne en dehors de ses amis du Ranch. Pire encore, la vie d'un homme dépendait de sa vitesse de réaction. Si les Hillbangers étaient parvenus à savoir pour Marciano et son témoin, il ne faudrait pas longtemps pour qu'il en soit de même de la mission de Paz au Salvador. Donc, la mission de Bolan était avant tout d'empêcher qu'une telle information puisse remonter.

Ce qui lui ferait gagner un peu de temps.

Le Guerrier se demanda où commencer, et comme il paraissait logique que les Hillbangers veuillent frapper les esprits, il se dit qu'ils choisiraient très probablement les obsèques de Marciano pour le faire. Il regarda sa montre; la cérémonie religieuse avait déjà commencé mais il pourrait probablement rejoindre à temps le lieu de la réception en plein air prévue pour après. Il sortit de l'autoroute vers Herndon et se rendit dans une boutique qu'il connaissait dans le centre.

Quarante-cinq minutes plus tard, il en émergeait vêtu d'un complet de serge bleu nuit, d'une chemise blanche et d'une cravate imprimée dans les marrons et les bleus. Le costume strict lui donnait le look recherché. A part sa taille, rien ne devrait le signaler à l'attention dans la foule de la réception. Et seul un œil très exercé saurait déceler le Beretta 93-R qu'il portait dans un holster sous l'aisselle. D'ailleurs, même un expert pourrait n'y voir que du feu, car Bolan maîtrisait depuis longtemps l'art du camouflage et avait appris à se déplacer avec une arme cachée de façon à éliminer les signes qui pouvaient trahir sa présence. L'Exécuteur rejoignit directement le petit parc où avait lieu la réception. Il y avait à l'entrée une paire d'agents en civil au regard protégé par des lunettes de soleil. L'un d'eux lui fit signe d'ouvrir sa fenêtre, ce qu'il fit avant de lui présenter la carte du Justice Department qui l'identifiait comme agent du F.B.I.

Le type étudia soigneusement la carte, considéra un instant Bolan, puis lui fit signe de passer, rien qu'un fédéral de plus venu profiter du buffet et, bien sûr, rendre hommage au procureur.

A en croire Hal Brognola, Gary Marciano avait été un homme très

apprécié, tant de ses pairs que des policiers.

Que la MS-13 puisse choisir un tel lieu et un tel moment pour frapper aurait pu sembler hautement improbable à bien des gens étant donné le nombre de policiers présents, mais pour Bolan c'était parfaitement logique. Ils allaient vouloir marquer le coup d'une manière spectaculaire et tant mieux s'ils parvenaient à éliminer quelques flics par la même occasion. Pour l'avoir rencontré de nombreuses fois, Bolan comprenait trop bien ce mode de raisonnement. La MS-13 avait clairement annoncé qu'elle voulait devenir le pire et le plus puissant des gangs américains, et la banlieue était sa cible parce que ses membres considéraient probablement que les services de police des petites collectivités auraient plus de mal à combattre leurs différentes activités illégales.

Mais Bolan n'avait pas ce genre de limites, légales, juridictionnelles ou autres. Il poursuivrait inexorablement chacun d'entre eux, frappant sans pitié leur organisation où qu'elle montre son ignoble visage.

L'Exécuteur quitta sa voiture et rejoignit à pas mesurés les participants déjà arrivés sous les grandes tentes blanches ouvertes qui protégeaient les nombreuses tables et chaises installées pour l'occasion. Un petit buffet accompagné d'un bar avait été dressé au bout d'une des tentes. Juste à gauche de l'entrée se tenaient une douzaine de personnes bien habillées qui accueillaient les participants. Il s'agissait des survivants de la famille Marciano. Bolan reconnut immédiatement les visages des trois enfants du couple. Le plus jeune se tenait bien droit entre ses aînés.

Le Guerrier laissa son regard errer sur les autres participants et il finit par repérer Smalley, en train de parler à d'autres personnes assises comme lui à une table. Le chef de la police locale était venu en uniforme de parade. Bolan continua son inspection de la foule et nota mentalement les visages de plusieurs hommes en costumes et lunettes de soleil positionnés le long du périmètre de la réunion. Le F.B.I., l'A.T.F, voire même le Secret Service. Ils n'avaient pas le comportement d'officiers de police locaux en civil, bien qu'il n'eût pas été étonné que Smalley ait placé quelques hommes de confiance ici et là.

Les conversations semblaient un peu solennelles, mais leur nombre même créait un bruit permanent dont le volume semblait augmenter. L'Exécuteur ne vit rien qui sortît de l'ordinaire et continua à se déplacer autour de la foule, attentif à maintenir une attitude désinvolte. Pas question de risquer d'attirer l'attention de quiconque, en particulier des membres de l'équipe de sécurité, tant que cela ne serait pas nécessaire. Pour l'instant, il allait se mêler à la foule et rester attentif aux conversations, à l'affût de toute information utile.

Bolan gardait aussi un œil sur la famille, la MS-13 étant bien

capable de considérer son travail inachevé tant que n'auraient pas été éliminés tous ses membres. Il s'intéressait de près aux positions des hommes chargés de la sécurité, à la recherche de tout défaut ou toute faiblesse possible dans leur ligne de défense. Ils semblaient avoir bien isolé l'endroit et, à moins que le gang ait prévu de foncer dans la foule en tirant, toute tentative de sa part semblait vouée à l'échec.

L'élément le plus vulnérable du dispositif était le périmètre lui-même. Bolan n'avait noté que deux voitures de patrouille dans la rue qui faisaient le tour du parc. Il n'y avait pas d'autres piétons - à l'évidence, le parc avait été réservé aux participants aux obsèques, ce qui limitait le risque de dommages collatéraux. Indubitablement, s'il y avait une attaque, elle viendrait du périmètre extérieur.

Un reflet de soleil sur du métal vint frapper le coin de l'œil de Bolan et, se retournant, il vit une voiture approcher depuis la rue. C'était une grosse Lincoln, ou une Chrysler, bleu foncé avec des fenêtres teintées. Suivait un SUV qui ressemblait à celui décrit dans les témoignages sur le meurtre du couple Marciano que Bolan avait pu parcourir.

Les deux véhicules allaient vite. La berline s'arrêta juste avant le trottoir dans un crissement de pneus, mais le SUV la dépassa pour franchir le trottoir en accélérant pour continuer sa course sur l'herbe. Il n'en fallut pas plus à Bolan pour comprendre qu'il avait vu juste. En s'écartant des tentes, il tira son Beretta et fonça vers une lourde poubelle métallique, un cylindre cimenté au sol garni d'un sac plastique.

Il s'agenouilla derrière, se mit en position de tir et se prépara à affronter son ennemi bille en tête.

CHAPITRE II

Alors que le SUV fonçait vers lui, Bolan passa le Beretta en mode rafale, visa et prit une profonde inspiration.

Personne dans la foule ne semblait encore avoir remarqué le danger, ce qui ne laissait pas le choix à l'Exécuteur. Au train où il allait, il ne faudrait pas vingt secondes au véhicule pour rejoindre la foule. Bolan eut un regard pour la berline, dont plusieurs occupants étaient descendus, armés lui sembla-t-il d'automatiques. Il nota leurs positions puis revint au SUV, dont il visa le conducteur à travers le pare-brise.

Expirant à demi, il appuya sur la détente. Le pare-brise s'étoila à la deuxième rafale de trois balles de 9 mm Parabellum et une gerbe de sang jaillit derrière, preuve qu'il avait atteint son objectif. Le SUV se mit alors à dévier de droite et de gauche, l'un des passagers tentant probablement de reprendre le volant.

Mais c'était trop tard et le véhicule franchit un bac à sable, alla rebondir contre un lourd manège de bois, puis, après avoir fait un tête-à-queue, finit par aller heurter un jeu d'escalade, ensemble de trois pieux de bois reliés entre eux par des cordes, qui suffit à le stopper brusquement en projetant ses occupants l'un contre l'autre.

Le Guerrier ne leur donna pas le temps de recouvrer leurs esprits. Quittant le couvert de la poubelle, il chargea en tirant, face à l'avant du SUV pour éviter tout tir de côté. Le pare-brise finit par céder complètement et il put ainsi voir clairement l'intérieur.

Le chauffeur était bon pour le compte. Même chose pour l'homme assis derrière lui. Le passager avant et deux passagers arrière étaient tous trois en mouvement. Bolan ralentit, rechargea et recommença à tirer. Il atteignit d'abord le passager avant, dont il éclata le crâne avant qu'il ait pu viser avec son P.-M. Puis il en finit avec un autre de deux balles à la poitrine et une à la gorge.

Le dernier survivant parvint à s'extraire du véhicule, mais il n'alla pas bien loin. Alors qu'il levait son S.M.G. pour viser Bolan, celui-ci lui logea deux balles dans la cuisse gauche. Le tireur tomba sur le côté en lâchant son arme qui glissa dans l'herbe humide loin de lui. Il se mit à se tortiller au sol en maintenant sa jambe blessée et Bolan sut qu'il n'était plus une menace. Les policiers du coin allaient pouvoir l'arrêter et l'interroger.

Il entendit le staccato des automatiques et semi-automatiques qui tiraient sur lui, mais à cette distance les tireurs de la berline avaient peu de chance de l'atteindre. Il entendit ensuite des cris et se retourna pour voir les hommes de la sécurité et une demi-douzaine de policiers en uniforme réagir. Nombre d'entre eux avaient tiré leurs armes et venaient sur lui. Il était temps de tirer sa révérence. Il se retourna et

courut jusqu'au parking où il avait garé sa voiture. Il avait une petite chance de rattraper les gangsters de la berline, qui continuaient sans succès à lui tirer dessus.

L'Exécuteur avait presque atteint sa voiture quand deux officiers de sécurité en civil tentèrent de l'intercepter. Il leur mit son badge sous le nez, déverrouilla les portes avec la télécommande et sauta au volant. Les deux hommes s'arrêtèrent net et, impuissants, le virent faire marche arrière en arrachant poussière et graviers pour sortir du parking.

Dès qu'il fut dans la rue, l'Exécuteur fit demi-tour et fit rugir le V8 de la Mustang GT. Il fonça sur la rue circulaire qui lui permettrait de rejoindre les hommes de la berline. Il n'y avait pour lui aucun doute : il ne pouvait s'agir que des hommes de Guerra. Ce n'étaient pas des professionnels de l'attaque. Ils avaient purement et simplement voulu foncer dans la foule des participants aux obsèques. Bolan était heureux que personne d'autre n'ait été dans le parc, et en particulier qu'il n'y ait pas eu d'enfants en train de jouer dans la zone où il avait affronté le SUV.

Le Guerrier vit la berline faire demi-tour et repartir dans la direction d'où elle était venue. Il accéléra, décidé à ne pas les laisser s'en tirer. Jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, il vit les policiers se précipiter vers leurs voitures. Aucune menace ne planait plus sur les gens rassemblés dans le parc; la menace était désormais là où les hommes de Guerra allaient le mener. Ils s'apercevraient très vite qu'il les suivait, ce qui n'était pas pour lui un problème. Dans le grand sac en Nylon posé sur le siège à côté de lui se trouvait tout un arsenal.

Outre le Beretta, Bolan avait avec lui son Desert Eagle 44 Magnum, très utile en particulier dans les espaces confinés où les armes automatiques pouvaient s'avérer peu pratiques, un pistolet-mitrailleur MP-5 K, un fusil d'assaut FNC de la Fabrique Nationale et une douzaine de grenades à main M-67. Il avait aussi dans le coffre quelques compléments à utiliser si le besoin s'en faisait sentir.

L'Exécuteur accéléra encore, ne ralentissant un peu que pour négocier le virage situé à la sortie du parc. La berline n'était pas loin et il savait qu'il n'aurait pas de mal à la rattraper. Il serra les dents en voyant les gyrophares de plusieurs voitures de police émerger d'une rue adjacente à quelque distance de là et foncer sur le véhicule en fuite. Il aurait bien voulu avoir la possibilité de les prévenir par radio que les suspects étaient lourdement armés, mais il savait que ça n'aurait pas suffi. Si la réputation de Smalley était conforme à la vérité, Herndon allait mettre toutes ses ressources policières en œuvre pour s'assurer que la MS-13 ne tue plus personne et les hommes de Smalley ne seraient probablement pas très prudents ni très regardants quant à la manière de procéder. Ce qui risquait de provoquer encore la

mort d'hommes et de femmes innocents.

Soudain, la berline stoppa, ses occupants sortirent leurs armes des fenêtres et se mirent à arroser les voitures de patrouille. L'une d'elles était encore assez loin pour échapper au massacre, mais les deux autres se firent hacher menu. Si les policiers étaient entraînés à réagir à des attaques isolées, ils n'étaient pas équipés pour répliquer à des gangsters fanatiques armés de P.-M. et de fusils d'assaut.

Mais Bolan, lui, l'était.

Il fonça vers le carnage et, freinant au dernier moment, vint flanquer la berline - en fait, une Lincoln MKZ - en tirant le MP-5 K de son sac. Trop occupés qu'ils étaient à tirer sur les policiers, les gangsters ne l'avaient pas encore repéré. Bolan baissa sa fenêtre et sortit le bras gauche avec l'arme au bout. Il appuya sur la détente et balaya la Lincoln. Sous l'impact des balles, les corps des tireurs se mirent à danser. Puis Bolan, tout en continuant à tirer, attrapa une grenade explosive, en fit sauter du pouce la cuillère et, au milieu des cris et des jurons de ceux qui avaient survécu à son assaut jusque-là, lança la grenade dans la berline avant de passer en marche arrière et de reculer vivement.

Un instant plus tard, un boule de gaz brûlants emplissait l'habitacle de la Lincoln et des flammes jaillissaient de ses quatre fenêtres. L'explosion fut telle que la voiture se souleva de quelques centimètres pour aller retomber violemment sur le trottoir. Bolan sentit la chaleur et l'onde de choc et protégea ses yeux de l'effet flash du puissant explosif.

« Et tant pis pour ma promesse de ne pas rugir », murmura-t-il entre ses dents.

L'Exécuteur gara la Mustang contre le trottoir à distance de sécurité de l'épave en flammes, en sortit et se précipita pour voir s'il pouvait apporter de l'aide à l'un ou l'autre des policiers blessés. Il avait remis les pendules à l'heure. La leçon devrait aider Guerra à se rendre compte que lui et ses Hillbangers n'étaient pas aussi invincibles qu'ils le croyaient. Et il y avait autre chose que Guerra allait bientôt apprendre.

C'était que Bolan ne faisait que commencer.

— Mais, bon Dieu, Cooper, vous vous croyez où ? demanda Mike Smalley, dont le visage avait pris la couleur d'une brique. Tout ceci regarde la police d'Herndon et la police d'Herndon va s'en charger !

— C'est là que vous vous trompez, Chef, répondit calmement Bolan. Cela concerne tout le monde.

— Tiens donc ! Bon, alors, reprit Smalley en se penchant pour attraper une feuille sur son bureau et la poser devant lui, voyons ce que nous avons là. J'ai fait inventorier le contenu de cette voiture de

sport que vous conduisiez. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Eh bien, si, répliqua Bolan sèchement. Vous- n'avez pas le droit de fouiller mon véhicule.

Smalley regarda l'Exécuteur en haussant les sourcils.

— Ah bon ? Pourtant j'étais bien certain que le mandat que m'a donné le juge m'accordait ce droit !

Il revint à sa feuille de papier.

— Donc, voyons, où en étais-je ? Ah, oui ! Un semi-automatique 44 Magnum sans numéro de série, un fusil d'assaut 5,56 mm de fabrication étrangère, un M-16 A-2 avec son lance-grenades M.203 dans le coffre et près de cinquante kilos de munitions et explosifs variés de qualité militaire.

Smalley riva son regard sur Bolan.

— Des armes automatiques non délivrées par le gouvernement ? Des explosifs militaires ? Mais, qui êtes-vous au juste, Cooper - si tant est que ce soit vraiment votre nom ? Pour qui travaillez-vous ? Et arrêtez avec ces conneries sur le Justice Department. Vos cartes me semblent trop polies pour être honnêtes.

L'Exécuteur s'était montré aussi courtois que possible jusque-là, mais Smalley avait dépassé les bornes et il n'avait plus de temps pour les ronds de jambe.

— O.K., Chef, dit-il en simulant la frustration. Vous voulez la vérité, la voilà. Je suis directement couvert par le Bureau ovale. Vous comprenez ? Je n'ai pas de comptes à vous rendre, pas plus qu'à qui que ce soit d'autre d'ailleurs. Gary Marciano, sa femme et son témoin ont été assassinés parce que la MS-13 est devenue une véritable épidémie dans ce pays. Une épidémie à laquelle on m'a demandé de mettre définitivement un terme. On m'a prévenu que vous ne plaisantiez pas avec le règlement, et franchement je n'ai rien contre. Mais ma mission est de venir à bout une fois pour toutes de cette menace contré les citoyens américains. Alors, que vous soyez d'accord ou pas, et que vous coopériez ou non, ce n'est pas mon problème. Moi, j'ai un boulot à faire et je vais le faire. Je pourrais vous faire sauter d'un simple coup de fil. Ça n'est pas mon truc. A vous de voir maintenant si vous préférez m'aider à protéger les habitants d'Herndon ou si vous tenez à me mettre des bâtons dans les roues parce que vous avez un ego à protéger.

Smalley semblait au bord de l'apoplexie, mais le Guerrier savait qu'il avait compris. Si Herndon avait sa propre municipalité, la ville n'en était pas moins sous influence directe de Washington, comme toutes les communautés voisines de la capitale fédérale. Smalley dépendait du maire, et, le cas échéant, celui-ci n'oserait pas refuser une « suggestion » présidentielle. Restait que Bolan appréciait Smalley pour les raisons mêmes qui avaient poussé Brognola à le mettre en

garde vis-à-vis de lui et qu'il préférerait avoir sa coopération.

Smalley finit par se calmer et hocha la tête.

— Entendu, Cooper. Vous avez fait preuve de franchise avec moi, et j'imagine que je ne peux rien demander de mieux à quiconque.- Et je suppose que nous avons une dette envers vous pour avoir sauvé la vie de nombreux policiers. Ça devrait même vous valoir les clés de la ville ! Mais comprenez que c'est ici chez moi. J'ai juré d'y maintenir la loi et je me passe fort bien qu'un cow-boy de la Delta Force - si c'est ce que vous êtes - vienne tirer sur tout ce qui bouge dans cette ville.

— Vous verrez que je suis un homme prudent, Smalley, je ne frappe que si je suis sûr qu'aucun innocent ne risque de se retrouver pris entre deux feux.

— Et ?

— Et c'est là que vous entrez en scène. C'est votre ville, comme vous venez de le dire. Et donc j'imagine que vous avez une idée précise d'où la MS-13 opère et de la meilleure manière de trouver ce Mario Guerra.

Smalley émit un grognement.

— Guerra. Un sacré client. A ma connaissance il est personnellement responsable d'au moins une douzaine de crimes, dont le viol, le vol à main armée et le meurtre. Mais je ne peux rien prouver.

— Je ne vous demande pas de le prouver. Ce qui m'aiderait le plus, c'est que vous et vos hommes ramassiez autant d'hommes à lui que possible et que vous les mettiez au frais pour vingt-quatre heures. C'est tout ce que je demande.

— Sûr, ça, je peux. Mais je ne comprends pas comment ça va vous aider à mettre la main sur Guerra ou à trouver de quoi le faire tomber.

— Le faire tomber n'est pas mon but.

— Mais, alors, que comptez-vous faire ?

L'Exécuteur ne répondit pas mais à son expression Smalley comprit.

— Je vois, dit-il.

— Avec des gens comme la MS-13, il arrive qu'on ne puisse plus observer les règles. Ça fait suffisamment longtemps qu'ils terrorisent le pays, Chef. Il est temps d'agir vraiment, avec un résultat permanent.

Smalley hocha lentement la tête, le regard perdu. Bolan savait que le policier luttait avec la notion qu'il venait d'évoquer. Techniquement parlant, la tactique de l'Exécuteur correspondait à une opération militaire menée dans le cadre civil, en violation claire d'une douzaine de lois fédérales et même d'un des amendements à la constitution des Etats-Unis. Malheureusement, enfreindre ces lois était parfois la seule façon de combattre ceux qui avaient fait le choix de ne pas les respecter. Restait que pour un homme comme Michael Vernon

Smalley, c'était difficile à avaler.

— Même si je ne suis pas forcément d'accord avec votre façon de voir les choses, dit le policier, je vous soutiendrai dans vos efforts.

— Je n'en demande pas plus.

— Alors, comment procède-t-on ?

— D'abord, j'ai besoin d'avoir une idée des principales zones où opère la MS-13.

Smalley acquiesça, se leva et se tourna vers un plan de la ville accroché au mur à sa droite. Il montra du doigt une petite zone au sud bordée par une voie importante et dit :

— Voici l'autoroute qui mène à l'aéroport Dulles et qui forme la limite entre la ville et les zones périurbaines d'Herndon et Reston. L'essentiel de l'activité du gang a lieu dans ce périmètre. L'un des problèmes auxquels nous avons dû faire face récemment est l'afflux d'immigrants illégaux dans cette zone. Nous ne savons pas exactement quelle en est la cause, mais ce qu'on sait, c'est que ça nous pompe de nombreuses ressources. Lorsque nous avons commencé à avoir des problèmes avec la MS-13 et ses activités criminelles, le Justice Department a formé la Northern Virginia Gang Task Force, alors abrégée en NVGTF. Il y a désormais seize collectivités locales et organisations policières impliquées directement dans cette lutte et depuis 2003 nous avons fait du bon boulot.

— Et récemment, vous vous êtes fait déborder par une activité résurgente.

Smalley fit oui de la tête et se rassit.

— Exact. D'après nous, c'est directement lié à ce problème d'immigration illégal. On ne peut pas se battre sur les deux fronts à la fois, et la NVGTF a souffert de coupes budgétaires du fait qu'on pensait le problème de la MS-13 réglé.

— O.K. Il semble bien que c'est au sud qu'il faut que je commence. Une autre question, toutefois ?

— Oui ?

— Saviez-vous quoi que ce soit du dossier que bâtissait Gary Marciano contre la MS-13 ou de ce témoin qu'il avait planqué ?

Smalley secoua la tête.

— Je connaissais Gary Marciano plutôt bien. C'était un membre éminent de notre communauté et malgré ses vingt-deux mille habitants, Herndon essaie de maintenir un esprit communautaire. Je considérais Gary comme un ami personnel, mais

je ne savais pas qu'il travaillait sur une affaire de cette importance. Sinon, je lui aurais probablement offert une forme de protection ou d'assistance. Dieu sait que lui nous a aidés plus d'une fois. Il va nous manquer, en tout cas, et vous pouvez être sûr que sa famille aura droit à toute la protection que je pourrai mettre à sa disposition.

Bolan se leva en acquiesçant et tendit la main.

— Je n'en doute pas. Merci de votre aide, Chef.

Smalley serra la main de l'Exécuteur et dit :

— Vous resterez en contact ?

— Vous pouvez compter sur moi.

Alors que le Guerrier se détournait pour quitter le bureau, Smalley le rappela :

— Hé, Cooper ?

— Ouais.

— Vous pensez vraiment pouvoir résoudre notre problème ?

— Je ne peux rien vous promettre, mais vous aurez votre réponse dans vingt-quatre heures quand la fumée aura disparu et que vous pourrez voir qui est encore debout.

CHAPITRE III

— Qui est ce type, les gars, hein ? demanda Mario Guerra, affalé sur un canapé, une bouteille de bière à la main. Qui est ce bâtard que vous avez laissé abattre nos gars et déshonorer la 13 ?

— On ne sait pas qui c'est, Mario, répondit Louie Maragos, l'un des lieutenants de Guerra.

Celui-ci ricana.

— Eh bien, vous avez intérêt à trouver qui c'est, les gars. Vous m'entendez ? Ce type, il a tué, combien ? Neuf de nos gars ?

— Dix, corrigea l'un des jeunes.

— Ferme-la, connard ! Je veux savoir qui c'est et comment il savait que nous allions intervenir.

— On va trouver qui il est, jefe, répondit Maragos. Mais pour ce qui est de savoir comment il connaissait notre plan...

— T'es stupide ou quoi ? A l'évidence, on a toujours un mouchard dans nos rangs. Ça veut dire que quelqu'un aidait probablement Isidro. C'est peut-être même l'un d'entre vous, les gars.

Maragos fut piqué au vif.

— Ecoute, mec, c'est peut-être toi qui commandes, mais je ne te laisserai pas m'accuser de quoi que ce soit sans preuves.

Il laissa sa main descendre à proximité de l'arme qu'il portait au creux du dos.

— Hors de question, jefe. Si ?

— O.K., O.K., dit Guerra. Le chef du gang se laissa aller contre le dossier du canapé et secoua la tête.

— Je ne t'accuse de rien du tout. Ne t'inquiète pas, mon gars.

Maragos acquiesça et se détendit. L'organisation avait ses règles. C'était indispensable. A tout moment, les gars devaient surveiller leurs arrières, le danger pouvant venir de l'extérieur mais aussi de l'intérieur même. Chaque membre devait faire ses preuves lors d'une initiation exigeante, qui comportait non seulement une violente raclée de treize secondes administrée par d'autres membres, mais aussi un acte de bravoure, vol à main armée, deal, voire assassinat. Les femmes pouvaient parfois éviter la raclée en couchant avec plusieurs des gradés de l'organisation.

Quoi qu'il en soit, la devise du gang était simple : « Engage-toi dans la MS-13 et tu finiras au cimetière, à l'hôpital ou en prison. » Les règles visaient à promouvoir la solidarité et à éviter que la structure du gang ne s'effondre. Ce qui appartenait à chacun appartenait au gang. Le châtiment prévu pour les traîtres était la mort, et c'était pour cela qu'accuser quelqu'un de trahison sans preuves constituait une infraction sérieuse. Personne n'était au-dessus des règles, pas même

les responsables locaux de l'organisation.

— L'un de vous a-t-il une idée d'où venait ce type ? Et de pour qui il travaille ? reprit Guerra plus calmement.

— Mon informateur dit qu'il se peut qu'il bosse avec les *federales*, répondit Maragos. Il se peut aussi que ce soit un policier local détaché par la NVGTF.

Cette force d'intervention était une vraie plaie pour les Hillbangers. Après l'arrestation de leur précédent dirigeant, Mario Guerra avait pris la suite. Il avait ordonné à ses troupes de faire profil bas pendant suffisamment longtemps pour que la NVGTF soit convaincue d'avoir gagné la partie. Entre-temps, la MS-13 s'était lancée dans une nouvelle opération, la contrebande d'illégaux venus d'un peu partout en Amérique centrale. Cette entreprise s'était révélée plutôt lucrative et le trafic de drogue et les cambriolages avaient été relégués au statut de « dernier recours », vu le risque accru que ces activités représentaient depuis la création de la NVGTF.

— Ça m'étonnerait, finit par répondre Guerra. Cette couille molle de Smalley n'a pas le courage de venir au contact. Il doit faire partie du F.B.I.

— Ce chien est dangereux, *jefe*, dit Jocoté Barillas, autre lieutenant de Guerra. Il utilise des bombes et des P.-M.

Guerra se leva, alla jusqu'à Barillas et lui tapota la joue en ricanant. Puis il les regarda les uns après les autres en disant :

— Nous aussi. Je veux que vous trouviez ce type, vous m'avez compris ? Vous le trouvez et vous l'en-terrez. Sinon vous aurez affaire au *Gango Jefe*, si ?

Ils ne comprenaient cette menace que trop bien. Chaque chef local dirigeait sa propre unité et le territoire que couvraient ses membres. Mais il était lui-même soumis au grand chef du gang, entité sans nom qui contrôlait tout depuis son quartier général du Salvador. Une force multi juridictionnelle de policiers avait tenté à plusieurs reprises de le faire tomber, sans jamais y parvenir. Personne de la MS-13, où que ce soit dans le monde, n'agissait sans son approbation. Le but ultime de la Mara Salvatrucha était de devenir le gang le plus puissant au monde. Pour cela, il ne suffisait pas de réunir une poignée de petits chefs et de se les inféoder. Il fallait un vrai sens de l'organisation et c'était bien ça le talent du *Gango Jefe*.

Tous les lieutenants de Guerra savaient qu'en tant que chef local il avait un accès direct au grand patron. Ils savaient aussi que ça risquait de mal tourner pour eux si Guerra devait passer un coup de téléphone à cet homme pour lui dire qu'ils avaient échoué à éliminer le *federale* qui avait tué dix de leurs gars.

— Je me fiche pas mal du comment, les gars, mais je veux que vous lui fassiez son affaire sans plus attendre.

— Entendu, Mario, nous allons le trouver, promit Maragos.

— Alors qu'est-ce que vous faites encore là ? Allez. *Vamanas* !

Ils filèrent tous vers la porte après avoir adressé à Guerra le geste rituel standard du gang, qui épelait MS-13 dans l'air. Il les regarda sortir et alla prendre une nouvelle bière dans le frigo. Il but une longue gorgée, le regard perdu au-delà de la fenêtre sur la ville baignée par la lumière du crépuscule. Là, quelque part, il le savait bien, l'ennemi était à sa recherche. Il avait échappé de peu à la prison à perpétuité, et si ce risque-là faisait partie du jeu, l'idée de passer sa vie derrière les barreaux ne lui plaisait pas plus que ça.

Il fallait qu'il reste calme et qu'il décide de ce qu'il allait faire. Ils devaient absolument trouver ce flic ou cet agent spécial et lui faire la peau. En tuant dix de ses gars, il avait signé son arrêt de mort. Maragos était un bon, un des tout meilleurs, en fait. Il trouverait le type et ferait ce qu'il y avait à faire. Guerra pourrait alors ramener son fils et sa femme en sécurité. Ici il pourrait les protéger.

Ensuite, il pourrait commencer à mettre son plan en action. Un plan qui lui permettrait de régner sur toute la côte Est.

Après avoir quitté le quartier général de la police, Bolan se rendit directement dans la zone que Smalley lui avait indiquée comme centrale aux activités de la MS-13, où il prit une chambre dans un motel minable à trois kilomètres de l'autoroute menant à l'aéroport Dulles. La vieille Hispanique édentée installée derrière le comptoir avait été ravie du beau billet de cent dollars que l'Exécuteur lui avait tendu pour payer les deux nuits qu'il comptait passer là, surtout quand il lui avait dit de garder la monnaie.

Une fois installé, Bolan avait équipé le téléphone de la chambre d'un système anti-écoute avant de composer un long numéro qu'il connaissait par cœur. Il y eut trois bips, qui signalaient que l'appel avait été dérouté et sécurisé, puis la voix d'Herman « Gadgets » Schwarz se fit entendre.

— Comment ça se passe ? demanda ce dernier.

— J'ai commencé en fanfare.

— Ecoute, Jack est là depuis une paire d'heures à ronger son frein. Tu veux lui parler ?

— Bien sûr.

— Alors, ça boume, Sergent ?

— Salut, Jack. Merci d'être resté en stand-by, je sais que tu viens de rentrer de mission.

— Tu sais bien que je suis toujours prêt à voler pour toi, Sergent. Avec toi, on ne s'ennuie jamais.

— N'est-ce pas ? Hal t'a mis au parfum ?

— C'est fait. Je me suis dit que tu devais avoir de quoi t'occuper,

alors je me suis offert quelques heures de sommeil avant de filer sur Dulles. Je serai prêt quand tu voudras partir pour Los Angeles.

— Tu lis dans mes pensées, l'As. Je t'appellerai quand je serai en chemin.

— Compris. Bon, Hal et Evangelista attendent dans la salle de contrôle pour te parler. Je te transfère, maintenant.

La voix de Brognola se fit soudain entendre.

- Et alors, je croyais que tu devais feuler, pas rugir.

Bolan ne pouvait voir l'expression de Brognola, mais ce qu'il venait de dire l'avait clairement été sur le ton de la plaisanterie.

— Je me suis contenté de faire sauter une voiture.

Brognola rit.

— C'est vrai que c'est peu comparé à tes feux d'artifice habituels.

— Tu vois bien. Bon, je suis navré d'avoir à te dire que Mario Guerra n'était pas parmi les chers disparus, mais j'aurais été étonné qu'un rat de son espèce vienne se salir les mains.

— Nous avons su pour ton accrochage avec Smalley, glissa Evangelista. Tu veux qu'on intervienne ?

— Non, tout va bien. Nous avons eu ensemble une discussion franche et honnête. A la base, il a les mêmes objectifs que nous.

— Tout va bien entre vous alors ?

— Absolument.

— Que dit-il de l'augmentation récente des activités du gang ? reprit Brognola.

— Tout ça semble être une histoire de chiffres. Cette NVGTF a perdu une grande partie de son budget, ce qui veut dire qu'une fois sous pression, la MS-13 s'est calmée le temps que les choses se tassent. Il m'a aussi dit qu'ils avaient eu un afflux important d'immigrants illégaux dans la zone ces derniers temps.

— C'est quoi ces derniers temps ? intervint la jeune femme.

— En gros ces deux dernières années. D'après moi, la MS-13 a aussi quelque chose à voir là-dedans.

— Tu crois que ce serait une diversion ? demanda Brognola.

— C'est possible. Bien que je les croie capables de subventionner aussi d'autres activités encore moins reluisantes. C'est surtout à la frontière qu'on s'occupe de l'immigration illégale. S'ils inondent le marché de masses pauvres et affamées, ils peuvent effectivement perturber le système. Avant même que le gouvernement ne s'en aperçoive, il peut se retrouver avec une épidémie sur les bras et pas assez de ressources pour combattre un tel désastre.

— Et la MS-13 peut alors profiter du désordre et de la panique pour reprendre tranquillement ses activités à plein régime, conclut Brognola. Et l'augmentation de la criminalité sera mise sur le compte du problème de l'immigration.

— Exactement.

— Pas mal vu, reconnu Evangelista.

— Et ça donne de la crédibilité à la théorie de Marciano selon laquelle il y a quelqu'un qui tire les ficelles au Salvador. En fait, il serait intéressant de savoir combien des immigrants qui ont été détenus par l'LN.S. - Immigration and Naturalization Service - ou incarcéré pour activités criminelles proviennent de cette région.

— Gadgets et son équipe pourraient se mettre là-dessus très vite, dit Brognola.

— On va même s'y mettre tout de suite, affirma Evangelista. Fais attention à toi, Striker.

— Ne t'inquiète pas. Hal, peux-tu voir ce que tu peux faire pour assurer une protection supplémentaire aux enfants des Marciano. La MS-13 a tenté de les tuer une fois, ils vont recommencer et je ne suis pas sûr que Smalley dispose des ressources nécessaires pour faire ça efficacement étant donné tout ce qu'il a sur les bras par ailleurs en ce moment.

— Je m'en charge. De quoi d'autre as-tu besoin ?

— C'est tout pour l'instant. Il n'y a pas d'urgence sur les données concernant le problème d'immigration clandestine. J'ai eu de bons tuyaux de Smalley sur les zones d'opération de Guerra et je vais, de ce pas, agiter le bocal en leur tombant sur le râble. Smalley a accepté de ramasser un maximum de menu fretin dans les rues pour me permettre de pister ceux qui seront encore là jusqu'à Guerra.

— O.K., on continue nos recherches de notre côté et je vais dire au Grand Homme que « nous » avons commencé à nous occuper du problème.

Bolan raccrocha et se mit à vérifier son équipement. Smalley lui avait rendu son matériel de guerre sans rechigner, d'autant que son mandat ne lui permettait que de fouiller sa voiture et que les accords inter- services l'empêchaient d'en séquestrer le contenu.

L'Exécuteur se défit de son costume pour en revêtir un très différent, beaucoup mieux adapté aux activités qu'il envisageait pour les vingt-quatre heures suivantes. La combinaison noire ajustée et les rangers lui donnaient une stature imposante. Il portait à la taille un ceinturon de toile, maintenu en place par de larges bretelles renforcées, qui accueillait diverses armes comme un garrot, un couteau de combat Ka-Bar et plusieurs grenades à fragmentation M-67, ainsi que des chargeurs pleins. Et il avait le Desert Eagle 44 Magnum dans un holster de hanche et le Beretta 93-R dans son holster d'épaule.

Il empaqueta le reste de ses possessions dans un sac étanche, sortit et l'enfourna dans le coffre de la Mustang. Il se mit au volant, puis démarra en direction d'une taverne signalée dans les bases de

données de la NVGTF comme équipée d'une arrière-salle où la MS-13 organisait des jeux clandestins et vendait des stupéfiants. A voir...

CHAPITRE IV

Calmement, Bolan entra dans la taverne et la traversa sans s'arrêter pour atteindre une porte marquée « Issue de secours UNIQUEMENT ».

La plupart des clients lui tournaient le dos-et, le vacarme de l'happy hour aidant, ne remarquèrent même pas l'apparition qui passait auprès d'eux, couverte d'instruments de guerre. Le barman, lui, le remarqua et mit les mains sous le comptoir pour déclencher une alarme de l'une et attraper son fusil de l'autre. Bolan le vit faire du coin de l'œil.

De fait, il s'y attendait à moitié.

Tout en dégainant le Desert Eagle, il se tourna pour faire face à la menace. Le barman était encore en train d'armer son fusil quand il appuya sur la détente. La balle quitta le canon du pistolet à une vitesse de près de 400 mis et vint faire éclater le sternum de l'homme et détruire ses voies respiratoires inférieures avant d'aller pulvériser une partie de ses vertèbres, l'impact l'envoyant valdinguer dans les bouteilles soigneusement rangées derrière lui.

Les clients du bar réagirent, la moitié d'entre eux se jetant au sol et l'autre tirant couteaux et armes de poing en cherchant à se mettre à couvert. Bolan n'attendit pas de servir de cible à un tireur angoissé. Il enfonça d'un coup de pied la soi-disant porte de secours - il y avait d'ailleurs fort peu de chances que c'en soit une, en l'absence de barre de sécurité ou de système d'alarme visible. La porte céda sous sa masse imposante et il put constater que son intuition avait été la bonne.

Si l'équipe de sécurité du gang s'avéra remarquablement rapide à réagir, elle ne put rivaliser avec l'Exécuteur, qui avait la surprise de son côté.

Le Guerrier s'en prit à la cible là plus proche, un malfrat vêtu d'un sweat gris et équipé d'un P.-M., à qui il fit sauter la tête de deux balles tout en attrapant une grenade à sa ceinture. Puis il se mit à couvert derrière un grand pilier au moment où deux autres soldats de la MS-13 ouvraient le feu avec des Ingram MAC-10. Qu'ils aient des armes aussi sophistiquées en leur possession l'étonna, mais il remit ces considérations à plus tard et dégoupilla sa grenade. Il lâcha la cuillère et compta jusqu'à trois avant de se dégager du pilier et de lancer la bombe en direction des tireurs ennemis. La grenade explosa en l'air à mi-course, empêchant les jeunes truands de se mettre à couvert. L'onde de choc arracha tête et bras à l'un d'entre eux tandis que l'autre se retrouvait avec les dents brisées et des brûlures au troisième degré sur le haut du corps.

Bolan balaya la pièce du canon de son Desert Eagle et repéra un

quatrième homme, qui avait échappé à l'effet de la grenade. Il semblait chercher à contourner l'Exécuteur, mais la configuration de la pièce l'en empêchait et il n'avait nulle part où aller. Les joueurs qui se trouvaient là se précipitaient maintenant au-delà de Bolan vers l'unique porte de sortie. Le Guerrier les ignorait, attentif à neutraliser la menace en présence. Le tireur de la MS-13 visa, mais l'Exécuteur l'atteignit d'une balle unique à l'épaule avant qu'il ne puisse tirer. L'impact fit un trou dans sa chair et le fit relâcher son étreinte sur l'arme.

Le Guerrier balaya une nouvelle fois la pièce, le pistolet fumant à bout de bras, mais il n'y avait plus un tueur debout. Il traversa la pièce. Le sol était couvert de jetons, de billets, d'alcool et de cigarettes encore fumantes qui étaient tombées des tables renversées dans la pagaille. Ayant rejoint le blessé, il visa sa tête de son arme. Avec son acné et ses cheveux gominés, il avait plus l'air d'un gosse que d'un adulte, mais Bolan lui donna quand même une vingtaine d'années. Il était en tout cas assez vieux pour savoir ce qu'il faisait. Il avait roulé à terre, une main sur son épaule blessée; le sang passait à travers les doigts et trempait sa chemise avant de goutter sur le sol.

— J'ai deux questions à te poser, dit Bolan. Réponds sans mentir et je te laisse la vie. Compris ?

Le gamin hochait simplement la tête.

— Première question. Tu travailles pour Mario Guerra ?

— *Sí...* Oui.

— Seconde question. Est-ce lui qui a ordonné l'assassinat de Gary Marciano ?

Cette fois, le gamin ne dit rien. Bolan connaissait les règles du gang, savait que donner des renseignements à la police était puni de mort. Pour le gosse, trahir le menait à une mort certaine, alors qu'avec Bolan le doute était permis.

— Oublie ça, reprit l'Exécuteur. C'est une question biaisée. Laisse-moi t'en poser une autre. Imagine que je veuille acheter de la drogue; où dois-je me rendre ?

— Vous... vous ne voulez pas acheter de drogue.

— Va savoir, mais partons du principe que je veux en acheter. Disons que je ne te demande pas de me révéler autre chose que ce que tu révélerais à un mac, une pute ou un clodo dans la rue. O.K. ? Me dire où je peux trouver de la drogue, ce n'est pas avouer quoi que ce soit. Tu leur dirais bien à eux, donc tu peux me le dire aussi.

— Mes potes me feront la peau si je te dis quoi que ce soit, mec.

Bolan posa le canon de son arme contre la joue du gamin, repoussa sa main et écrasa son épaule du pied.

— Réessayons ! Où ?

Le jeune type lâcha un cri déchirant et Bolan relâcha la pression.

— O.K., O.K., articula le gamin en expirant difficilement. L'endroit

s'appelle Tres Hermanos ; il se trouve sur la rue principale qui forme la limite avec Reston à l'est d'ici. C'est là... c'est là qu'on peut acheter. Maintenant, arrêtez, je vous en prie !

Bolan hocha la tête et enleva son pied. Puis il récupéra une trousse d'urgence dans son harnais, en tira une compresse avec bande, ouvrit l'emballage épais avec les dents et pansa la blessure du jeune homme avec des gestes vifs et précis. Puis il lui enleva ceinture et chaussures, vérifia qu'il n'avait pas d'armes cachées et sortit de la pièce. De retour dans le bar proprement dit, d'où tous les clients avaient disparu, il entendit les sirènes de police dans le lointain. Il regarda sa montre et décida d'attendre un peu avant d'aller s'attaquer au club. Il voulait laisser aux policiers un peu de temps pour combler leur retard. Pour le moment, il allait manger un morceau, puis il se rendrait aux Tres Hermanos voir quel genre de mouches il allait pouvoir attirer dans sa toile.

La guerre avait commencé et, pour Mario Guerra, le compte à rebours aussi.

Bolan avait juste fini de manger dans un petit Diner en face du restaurant des mafieux, quand le portable qu'il avait posé sur le siège à côté de lui sonna.

Il s'essuya les doigts à une serviette avant de décrocher et de grommeler un vague allô.

— Cooper, c'est Smalley.

— Ouais.

— Je croyais qu'on s'était mis d'accord, mon gars.

— Sur quoi ?

— Sur le fait que vous n'alliez pas vous mettre à dézinguer ma ville.

— Je n'ai jamais dit ça. Et de toute façon, ce sur quoi j'ai tiré n'est jamais qu'un trou à rats. Je suis sûr qu'il ne manquera à personne. Vous avez trouvé mon petit cadeau ?

— Le voyou blessé ?

— Celui-là même.

— Oui.

Smalley laissa échapper un soupir avant d'ajouter :

— Mais il a demandé un avocat dès que nous lui avons lu ses droits, et je ne crois donc pas qu'il va se mettre à table de sitôt.

— Je n'ai pourtant eu aucun mal à obtenir le renseignement que je voulais de lui.

— Ouais. Nous en avons entendu parler. D'abord, de sa bouche, puis de celle de son avocat, et nous aurons probablement eu l'Union américaine pour les libertés civiles et une demi-douzaine d'autres organismes sur le râble en temps et en heure pour l'édition matinale

du Washington Post.

— J'avais besoin de me faire confirmer quelques informations et il a été ravi de coopérer. Maintenant, si vous en avez fini, j'ai de nouveaux éléments à vous fournir. Ce gamin a admis travailler sous les ordres de Mario Guerra. Il m'a également indiqué où étaient gérées leurs opérations de deal. Et j'ai soumis votre problème d'immigration illégale à ma base. Nous pensons qu'il s'agit d'une opération globale de la MS-13 visant essentiellement à détourner votre attention de ses autres activités.

— En d'autres termes, vous pensez qu'ils se sont contentés d'attendre qu'on se lasse.

— Exactement.

— Bon Dieu ! Je n'arrive pas à croire que nous soyons tombés dans le panneau !

— Ne vous flagellez pas trop, Smalley. Vous n'aviez aucun moyen de savoir, et même si vous aviez su, il n'y avait rien que vous puissiez faire contre. Tout ça regarde l'LN.S. et quiconque contrôle les opérations de la MS-13 au niveau national sait combien cette agence est engluée par la bureaucratie.

— Alors, vous croyez vraiment qu'il y a un superboss dans cette histoire. Comme une sorte de parrain de la Mara Salvatrucha ?

— Je n'en suis pas encore absolument certain, mais certains éléments liés à une opération menée par Marciano en sous-main me poussent à le croire.

— Bon. Et alors maintenant ?

— Maintenant ? répondit Bolan en reportant son regard sur l'entrée du restaurant. Maintenant je suis en train de suivre la piste que m'a donnée le voyou du tripot. Je parie qu'elle va me mener directement à la tanière de Mario Guerra.

— O.K. De mon côté, j'ai commencé à déployer tous les hommes disponibles dans les quartiers pour ramasser le plus d'Hillbangers possible.

— Avez-vous obtenu quelque chose du premier prisonnier que j'ai fait lors de l'attaque du parc cet après-midi ?

— Il est toujours en salle de réveil. Ce tir lui a salement amoché la jambe. Le chirurgien dit qu'il devra peut-être amputer.

— J'aimerais pouvoir compatir, mais je n'y parviens pas.

— Je comprends. Ici, on ne pleure pas non plus. On l'avait attrapé plusieurs fois, mais il avait toujours réussi à s'en tirer. Mais j' imagine qu'il n'est pas blindé.

— C'est rare qu'ils le soient.

— O.K., Cooper. Il faut que j'y aille. Mais gardez à l'esprit que mes hommes sont là en ville à essayer de vous aider, alors tâchez de ne pas tirer sur l'un d'entre eux par accident.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je suis très prudent. Faites simplement en sorte de les tenir à l'écart du Tres Hermanos dans l'heure qui vient.

Bolan raccrocha et revint à la scène qui se déroulait devant lui. Tandis qu'il parlait avec Smalley, de nombreuses voitures s'étaient garées dans le parking et il avait vu en sortir des gens qui avaient l'air de clients tout à fait ordinaires. L'Exécuteur savait que les apparences pouvaient être trompeuses et, s'il commençait à se demander si le voyou de la MS-13 ne l'avait pas envoyé sur une fausse piste, quelque chose de l'ordre de l'instinct lui disait d'attendre encore. Après tout, si le restaurant servait bien de façade à leur trafic de drogue, il y avait peu de chances qu'ils fassent de la pub à l'observateur de passage.

Une BMW dernier modèle se rangeait justement devant la porte du restaurant et deux hommes assis à l'arrière en sortaient. Tous deux étaient très bien habillés et portaient des quantités de bijoux, ainsi que des lunettes de soleil, ce qui paraissait franchement curieux à cette heure de la soirée. Le chauffeur de la BMW alla ensuite se garer dans le parking pour attendre tandis que les deux autres pénétraient dans l'établissement.

Bingo.

L'Exécuteur quitta la Mustang, qu'il avait garée de l'autre côté de la rue, et approcha la BMW en restant dans son angle mort. Arrivé à mi-chemin, il vit une étincelle à travers le pare-brise arrière. Un instant plus tard, le chauffeur sortait son bras par la fenêtre et Bolan distingua le bout rougeoyant d'une cigarette allumée. Il continua sa progression et, arrivé à proximité de la voiture, dégaina son Beretta. Puis il tendit la main et se saisit du poignet du chauffeur tout en glissant la main qui tenait le pistolet sous le triceps de l'homme et en tirant en arrière de façon à exercer un contrôle total sur le chauffeur.

— Qu'est-ce...

Bolan tordit le bras de l'homme jusqu'à le bloquer serré contre son abdomen et posa le canon de son arme contre sa joue.

— Lâche ta cigarette.

L'homme obéit.

— Les deux que tu viens de déposer. Qui sont-ils ?

— Pas question, mec, répondit le chauffeur, qui avait un fort accent hispanique. Je ne suis pas une balance.

Bolan augmenta sa pression sur le bras et sur la joue de l'homme.

— Ah bon ? Alors, je n'ai plus besoin de toi.

— Attends, attends ! Le chauffeur haletait maintenant, à l'évidence très conscient de la menace implicite.

— Ce sont juste des collecteurs. Ils travaillent pour le boss, c'est tout. On travaille tous pour le boss.

— Mario Guerra ?

L'homme resta silencieux et Bolan frappa sa joue du canon du Beretta.

— Je t'ai posé une question. Guerra ?

— Ouais, ouais, Guerra.

— Merci, conclut Bolan.

Puis il lança son coude derrière l'oreille du chauffeur, l'assommant pour le compte. L'homme s'affaissa contre le volant. Bolan passa le bras par-dessus son corps pour aller couper le moteur. Il retira les clés et les jeta par-dessus une palissade de bois qui bordait un des côtés du parking à proximité, puis se dirigea vers l'entrée du restaurant. Cette fois encore, il n'avait pas de temps à perdre. Il avait frappé vite et fort à la taverne pour prendre Guerra par surprise. C'était là la tactique qu'il avait choisie : pousser l'ennemi dans ses retranchements, le bousculer jusqu'à ce qu'il commette une erreur et s'expose.

Bolan savait que Guerra ne pourrait se cacher derrière son gang indéfiniment, et il était probable que Guerra savait que Bolan le savait.

L'Exécuteur avait l'intention d'envoyer à Guerra un message destiné à lever tout doute dans son esprit. Il avait commencé avec l'assaut contre son tripot et il allait confirmer en fermant son centre de distribution de stupéfiants. Quand il franchit le seuil du restaurant, un grand type en costume sombre debout au pupitre de réservation vint à la rencontre du Guerrier et lui posa une large main sur l'épaule. Il y avait peu de chances que ce fût un maître d'hôtel, pas dans un restaurant mexicain familial dans le *barrio* d'Herndon, Virginie, et en particulier pas dans un établissement avec des drogues au menu.

Bolan réagit instantanément comme le lui avaient inculqué des années d'expérience au combat. Il lança la main en l'air et plaça son pouce sur la partie charnue entre le pouce et l'index de celle qu'il avait sur l'épaule, enveloppa ses doigts autour du petit doigt de l'homme et tira vers le bas tout en lui tordant le poignet vers l'extérieur. Sous la tension imposée à ses tendons l'homme émit un petit cri que l'Exécuteur interrompit avec un uppercut à la mâchoire. Le coup eut assez de puissance pour envoyer valser le malabar dans la paroi aux hachures criardes qui délimitait le vestibule. Celle-ci céda sous son poids et il se retrouva par terre au milieu de la poussière de plâtre et des planches éclatées.

Pour éviter d'ajouter à la panique des clients, Bolan ne sortit pas ses armes. Il y avait là des couples avec des enfants, et l'Exécuteur annonça que l'établissement était fermé et que tout le monde devait déguerpir. Trois hommes attablés tentèrent d'atteindre des armes dissimulées dans leurs manteaux tandis que le reste de la clientèle filait vers la porte. Le Guerrier n'eut pas d'autre choix que de tirer avec le FNC qu'il avait à l'épaule.

Aucun des trois hommes n'arriva à tirer avant que Bolan n'arrose

leur table avec une tempête de balles de 9 mm, qui vinrent percer les chaises, laissant des trous béants derrière elles. L'un des truands fut presque décapité et le déluge de métal laissa un paysage sanglant dans l'alcôve où s'était tenu le trio.

L'Exécuteur ne savait pas exactement où commencer ses recherches, mais dans la mesure où il ne voyait aucun signe des deux hommes descendus de la BMW, il en conclut qu'ils devaient être dans une arrière-salle derrière la cuisine. Il se précipita à travers les portes battantes de cette dernière et s'accroupit, prêt à tirer avec le FNC. Il prit conscience d'un mouvement à la périphérie de son champ de vision et se retourna à temps pour voir un petit homme d'origine hispanique se précipiter sur lui un grand couteau de cuisine en main en hurlant. Il parvint à lever le FNC assez vite pour bloquer le mouvement descendant de cette arme par destination, puis fit tourner la crosse de son fusil pour en enrouler la bretelle autour de la main de son adversaire et lui arracher le couteau avant de le faire passer par-dessus sa hanche. L'homme atterrit sur le linoléum et on entendit un craquement suivi d'un grognement.

L'Exécuteur se retourna juste à temps pour voir les deux hommes qu'il cherchait sortir d'une chambre froide. Ils le regardèrent les yeux écarquillés - ils n'avaient visiblement rien entendu depuis leur retraite. Chacun d'entre eux portait une petite sacoche de cuir dont Bolan imagina qu'elle devait contenir une partie de l'argent des ventes. C'étaient donc des transporteurs de fonds de Guerra. Juste ce qu'il lui fallait.

Le plus petit des deux vit le fusil d'assaut que Bolan avait en main. Il lâcha sa sacoche et mit les mains en l'air. L'autre fut moins malin et tenta de saisir l'arme qu'il avait sous la veste. L'Exécuteur tira et l'atteignit en plein abdomen. Sous l'impact, l'homme fut soulevé en arrière et vint s'écraser sur la porte de la chambre froide, qui se referma. Il glissa au sol, laissant derrière lui une traînée sanglante, qui sembla vibrer en se dissipant sur l'acier poli.

En trois pas, Bolan rejoignit son prisonnier et lui enleva son arme. Puis il le fit reculer à distance de sécurité et tira le corps du mort pour pouvoir accéder à la chambre froide.

— Ouvre la porte, ordonna-t-il.

Le jeune transporteur de fonds le regarda avec de la haine dans les yeux, mais il obtempéra. Pendant ce temps, Bolan ouvrait la sacoche qu'il avait lâchée. Il y trouva des liasses de billets avec bandes de dénomination. Il attendit que la vapeur de froid se dissipe puis pénétra dans la chambre froide en poussant le malfrat devant lui. Il y avait là des étagères d'aliments destinés à la préparation des plats servis par le restaurant, mais aussi, au fond, des compartiments supplémentaires. L'homme savait ce que cherchait Bolan et alla les

ouvrir sans y être invité. Dans l'un se trouvait de la cocaïne en sachets de 1 g à 1 kg. Derrière une autre porte se trouvaient des étagères de marijuana, elle aussi conditionnée en sachets de divers poids.

— Je vois que vous n'avez pas chômé, dit Bolan. Ecarte-toi.

L'homme obéit et l'Exécuteur plongea une main dans son harnais pour en tirer trois pains de 100 g de C4 qu'il avait préparés à l'avance. Il les plaça stratégiquement dans chacun des compartiments puis il sortit en poussant l'homme devant lui. Enfin, après avoir refermé la porte derrière lui, il tira de son harnais le détonateur à distance et appuya. Les explosions semblèrent étouffées, mais Bolan savait qu'elles avaient rempli leur office.

Il se retourna vers son prisonnier.

— Tu bosses pour Guerra ?

Le gamin acquiesça de la tête.

— Où est-il ?

— Je te dirai rien, bâtard, répliqua le malfrat.

L'Exécuteur hocha la tête, puis attrapa le voyou par sa chemise.

— O.K., mais alors c'est à *lui* que tu vas dire quelque chose. Dis-lui que j'arrive. Dis-lui que je sais qu'il a tué Gary Marciano et sa femme et qu'il a ordonné le meurtre de son témoin. Ceci n'est que le début, et avant qu'il fasse jour j'aurai mis fin à toutes ses activités de merde. Compris ?

Le gosse fit oui de la tête très vite et Bolan, le retournant, le fit détalier d'un coup de pied bien placé. Le truand trébucha au-dessus du corps allongé à l'entrée de la cuisine, mais reprit son équilibre et fila. L'Exécuteur attendit une minute, puis ramassa les sacoches pour aller les déposer près de l'entrée - il laissait à Smalley le crédit de la découverte de l'argent. Et il se dit que, maintenant qu'il avait secoué un peu le cocotier, il était temps de passer aux choses sérieuses.

CHAPITRE V

A la demande de Bolan, l'équipe de Gadgets s'était immédiatement mise à la recherche d'éventuels liens entre les activités des Hillbangers de Mario Guerra et l'afflux d'immigrants illégaux dans la région.

Avec son talent habituel, Herman parvint à créer une passerelle avec les ordinateurs de l'I.N.S. pour rapatrier sur les gros systèmes du Ranch les données qui les intéressaient. Ils commencèrent par évaluer les informations concernant la nature des immigrants et leurs pays d'origine. Sans surprise, le plus gros contingent venait du Mexique. Mais une analyse plus précise fit émerger un motif intéressant, un motif qui validait les théories de Mack Bolan concernant la MS-13 et les problèmes d'immigration de la région.

— Attends ! Une seconde.

Evangelista et Gadgets étaient assis dans la salle informatique de l'Annexe, où ils passaient en revue des pages de données structurées qui défilaient sur l'écran.

Herman revint sur la page précédente et la parcourut une nouvelle fois, tâchant d'y voir ce qui avait attiré l'attention de la jeune femme.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Là, ce tableau de statistiques sur les pays d'origine. L'I.N.S. doit soumettre un rapport d'analyse tous les cinq ans. Celui-ci est daté de 2005 et couvre les années 2000 à 2004.

— Et ?

— Regarde les chiffres par année. Avant 2004, Cuba était, *logiquement*, le deuxième pays d'origine. Puis venait la Russie. Quant au Salvador, il était en fin de liste. Puis en 2004, le Salvador fait un pic en passant en deuxième position.

Elle regarda Schwarz.

— Striker avait raison, Gadgets. Après les mesures énergiques prises contre elle en 2003, la MS-13 a changé de tactique et décidé de submerger la région d'autant d'immigrés clandestins que possible. Ils savaient que cela allait changer le point de fixation du gouvernement et le pousser à redistribuer ses ressources pour traiter le problème.

— O.K., mais pourquoi personne n'a-t-il vu ce pic ? Ça paraît si évident...

Evangelista haussa les épaules.

— Va savoir ! Il est clair en tout cas que moins de la moitié des membres des comités chargés de valider ces rapports les lisent en détail.

— O.K. Mais en quoi tout ça va-t-il aider Striker dans sa mission en

cours ?

— Ça ne l'aidera peut être pas beaucoup pour ce qu'il a à faire ici aux Etats-Unis, dit la jeune femme. Mais ça devrait lui permettre de localiser plus facilement le quartier général secret de la MS-13.

— Comment ça ?

— Eh bien, pour chacun des individus qui passent entre ses mains, l'LN.S. recueille empreintes digitales et noms des parents et des grands-parents. La loi exige que le gouvernement renvoie tout immigrant clandestin dans son pays d'origine dans le même état, voire en meilleure condition qu'avant son interpellation. Ce qui signifie que nous les nourrissons, qu'on leur donne de quoi se vêtir et qu'on leur fait passer une visite médicale, essentiellement pour dépister d'éventuelles maladies contagieuses.

— Tu veux dire que si on extrait les données de ces fichiers, on sera capables de reconnaître un motif, de classifier des traits communs et de les relier à quelques zones spécifiques du Salvador.

— Exactement. Nous avons déjà écrit un programme qui applique des algorithmes aux actions terroristes pour trouver des marqueurs communs selon les pays, les mobiles, les types d'attaque et ainsi de suite. Tu vois une raison pour que ce programme ne puisse être modifié pour faire le boulot ici ?

— Aucune raison. Mais ça va prendre un peu de temps.

— Combien de temps ?

— Quelques heures.

— Alors, foncez. Entre-temps, j'en parle à Hal et dès que nous aurons des résultats, nous planifierons notre prochain mouvement.

— Parler de quoi à Hal ? interrogea Brognola en entrant dans la pièce.

Evangelista se tourna vers lui.

— Tu as l'air préoccupé, Hal.

— Je viens juste d'avoir une *très* longue conversation téléphonique avec le Grand Homme. Il n'est pas vraiment fou de joie à propos des derniers feux d'artifice d'Herndon.

— Mais il a compris qu'ils étaient nécessaires ?

Brognola hocha la tête en prenant dans sa poche une boîte d'antiacides. Il en avait toujours sur lui.

— Ouais, mais j'espère que Striker aura rapidement des résultats à faire valoir.

— Ne t'inquiète pas.

— Alors, qu'avez-vous trouvé ? Evangelista lui expliqua leur découverte et leur projet d'examiner les données pour trouver des facteurs communs permettant de localiser le quartier général de la MS-13 au Salvador. Elle le mit également au courant des actions les plus récentes de Bolan dans le sud d'Herndon et signala qu'on

préparait son voyage vers Los Angeles.

— Jack va rejoindre Dulles d'ici quelques heures, conclut-elle.

— De mon côté, reprit Brognola, j'ai réussi à convaincre l'Attorney General que nous devons prendre langue avec la NVGTF pour leur demander d'aider Smalley à ramasser le plus de membres du gang possible afin de faciliter la tâche de Bolan quand il lancera son attaque finale sur Guerra.

— En tout cas, il a détruit leur principale base de distribution de drogue d'Herndon et envoyé un message *personnel* à Guerra pour qu'il sache que ses attaques allaient continuer jusqu'à ce que toutes ses entreprises criminelles aient fermé boutique. Et ça, ça va faire bouger Guerra.

— Et ça va aussi attirer l'attention de la MS-13 à Los Angeles et au Salvador, une publicité dont Guerra se serait volontiers passé.

— Tu crois que les chefs de la MS-13 vont réagir ? demanda Gadgets.

Brognola secoua la tête.

— Ils n'en auront probablement pas le temps. Striker va vite. Il escomptait en avoir fini à Herndon dans les vingt-quatre heures et à mon sens il est en avance sur son planning. S'il trouve et élimine Guerra et ses lieutenants ce soir, il pourrait bien être à L.A. dès demain en début de journée.

Gadgets laissa échapper un sifflement et Evangelista reprit :

— Impossible qu'ils puissent réagir si vite.

— C'est aussi mon avis, ajouta Brognola. En revanche, la mission à L.A. pourrait s'avérer un peu plus longue. Le gang y est beaucoup plus fourni et plus structuré.

CHAPITRE VI

San Salvador

Serafin Cristobal écoutait avec attention les détails que lui donnait Mario Guerra. Il était beaucoup plus préoccupé par le coup porté à leurs activités d'Herndon par cet agent américain isolé, que par l'échec de l'attaque contre les survivants de la famille Marciano. Les choses avaient dégénéré, avec des conséquences parfaitement inacceptables.

Quand Guerra eut fini son rapport, Cristobal demeura silencieux un moment. En tant que *Ganga Jefe* il avait appris à ne pas parler trop vite dans ces cas-là. Chaque situation était unique, et celle-là ne faisait pas exception à la règle, quelque inquiétante qu'elle ait pu être. Réagir trop vite le ferait paraître impétueux et irréfléchi aux yeux de ses subordonnés. Trop attendre leur donnerait le sentiment qu'il était faible et indécis, surtout à un homme jeune et impressionnable comme Mario Guerra.

— Donc, tu ne sais toujours pas qui est cet homme, finit-il par énoncer calmement.

— *Non, jefe.*

Cristobal sourit en entendant le léger tremblement dans la voix de Guerra. Bien, son silence avait troublé le jeune chef local.

— D'après ce que tu me dis, Mario, il semblerait que cet homme mène une sorte de vendetta contre toi.

— Ah bon ?

— Bien sûr. Pourquoi sinon aurait-il laissé un de tes hommes en vie afin qu'il te délivre un message ?

— Mais je ne sais pas qui il est, protesta Guerra.

Je ne sais même pas pour qui il travaille, *jefe*.

— Lui a l'air de te connaître. Est-il possible que tu aies laissé échapper quelque chose lors de ton interpellation, Mario ? Ne serait-ce qu'un petit truc ? Ce serait parfaitement compréhensible, mais si c'est le cas, tu ferais mieux de me le dire maintenant.

— Non ! Je le jure ! Je n'ai rien lâché aux flics. Je le jure sur les yeux de mon fils à naître !

— Si je dois découvrir que tu m'as menti, il n'est pas sûr qu'il naisse, répondit Cristobal d'une voix glaciale. Mais tu t'es toujours montré digne de confiance, alors pour l'instant je vais continuer à ne penser que du bien de toi. En attendant, il semble évident que tes hommes sont incapables de se charger de ce type. Ce qui signifie que je suis obligé de t'envoyer un spécialiste pour t'aider.

— Merci, *jefe*. Que voulez-vous que je fasse ?

— Rien. Je vais passer un coup de fil et tu attendras sagement à côté du téléphone que mon homme t'appelle. Tu vas tout arrêter jusqu'à ce qu'il arrive. Ce type est un expert. Je l'ai déjà employé plusieurs fois avec succès.

— Compris, *jefe*. Je vais attendre qu'il me contacte.

— C'est bien ça, Mario.

Cristobal reposa doucement le combiné avant de grommeler un juron. Quelle limace ! Guerra était comme une vipère sans venin et aurait gardé son ton conciliant même si Cristobal était allé le voir en personne pour l'énucléer avec une petite cuillère. Par moments, Cristobal ne pouvait supporter ce genre de types. Guerra avait grimpé les échelons en manœuvrant et en léchant les bottes des chefs locaux expérimentés de Los Angeles, quand il servait sous leurs ordres. Une fois le problème en cours réglé, il lui faudrait songer à le remplacer.

Pour l'instant, cependant, il devait localiser cet agent américain et s'en débarrasser une fois pour toutes. Les choses ne pouvaient absolument pas continuer ainsi.

Cristobal avait déjà prévenu son « spécialiste » qu'il risquait d'avoir besoin de lui. Il ne connaissait pas l'identité de cet homme - qui refusait toute rencontre - , mais il avait déjà mené à bien plusieurs missions avec professionnalisme et discrétion, et en garantissant que personne ne pourrait faire le lien avec Cristobal et la MS-13.

Il prit son téléphone et composa le numéro de mémoire. Un service de secrétariat lui assura que le message allait être transmis à son client. Vingt minutes plus tard, le téléphone sonnait.

— Vous m'avez appelé ? dit une voix chaude de baryton.

Cristobal n'avait jamais pu vraiment localiser l'accent. Le type était européen, pas allemand, mais quelque chose comme ça. Peut-être tchèque.

— Le petit problème que j'ai évoqué lors de notre dernière conversation semble devenir ingérable.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Vous êtes prêt à m'en confier la résolution ?

— Oui.

— Bien. L'arrangement habituel. La moitié d'avance ...

— Et le reste une fois le boulot accompli, je sais. Juste une chose.

— Quoi ?

— Faites ça vite. Le plus vite possible.

— Compris.

Cristobal s'attendait à ce que l'homme dise autre chose, mais la communication fut coupée. Il attendit que la tonalité revienne, puis reposa le combiné.

Mike Smalley fila vers le motel de Bolan dans le sud d'Herndon dès qu'il eut fini au restaurant Tres Hermanos. En conduisant, il repensa à ce dont il avait été le témoin en moins de huit heures de temps. De l'attaque manquée de la MS-13, des obsèques des Marciano jusqu'à la destruction du plus vaste réseau de drogue du grand Washington, Cooper avait démontré son talent pour frapper le gang là où cela semblait faire le plus mal et où ça ferait le plus de bien à la zone dont lui, Smalley, était responsable.

Jusque-là il n'avait pas le sentiment d'avoir correctement rempli sa partie du contrat. Ramasser les voyous de Mario Guerra dans les rues s'était avéré un vrai défi, car ils étaient introuvables. A n'importe quel autre moment, Smalley aurait été ravi qu'ils se fassent rares, mais là il voyait bien à quel point c'était important pour le succès du plan de Cooper. Il ne pouvait se débarrasser de l'idée qu'il laissait ce dernier en carafe. Et même s'il n'approuvait pas vraiment les méthodes du bonhomme, il devait admettre qu'il avait pour lui une profonde admiration.

Smalley atteignit le motel et fit plusieurs fois le tour du pâté de maisons avant de faire pénétrer sa voiture banalisée dans le parking et de passer derrière le motel. Il repéra la Mustang GT de Cooper garée sur une place toute proche de la sortie, l'avant vers celle-ci. Il eut un sourire et hocha la tête : décidément, ce type connaissait son boulot. Il sortit de sa voiture, trouva la chambre, dont il avait obtenu le numéro un peu plus tôt, et frappa doucement à la porte. En attendant que Cooper lui ouvre, il parcourut du regard le reste du motel. Il n'y avait personne en vue.

Cooper ouvrit la porte et fit un pas de côté pour laisser entrer le policier. En franchissant le seuil, Smalley aperçut le Beretta que Cooper tenait prêt contre sa jambe et vit qu'il était bien vêtu d'une combinaison de commando, comme l'avaient signalé les témoins. Il était effectivement impressionnant.

Smalley eut un demi-sourire.

— Je vois que vous aimez parer à toute éventualité. Bolan ferma la porte et rengaina son pistolet.

— Je suis toujours prêt. Comment avez-vous su où me trouver ?

— Vous plaisantez ? J'ai grandi dans cette ville. Je connais tout le monde. Je n'ai pas eu de mal à comprendre quand Teresa, la réceptionniste, m'a appelé pour me dire qu'un grand type à l'allure suspecte venait de prendre une chambre, en plein milieu de semaine, en payant cash et en laissant un gros pourboire.

— Cent dollars ne suffisent plus à acheter le silence, à ce que je vois.

— Et non.

— Que puis-je pour vous ? demanda Bolan en faisant signe vers

l'une des deux chaises de la chambre.

— J'arrive tout juste du chantier que vous avez laissé au restaurant.

— Vous avez trouvé l'argent ?

Smalley hocha la tête.

— Et votre mot. Merci.

— Faites-en bon usage.

— Comptez sur moi.

Le policier se gratta la gorge et reprit :

— J'ai pensé faire un saut pour vous dire que nous n'avons pas eu beaucoup de succès dans notre tentative de ramassage des sbires de Guerra. En fait, ça me surprend un peu. En général, ce ne sont pas les mauvais garçons qui manquent à Herndon.

— Moi, ça ne me surprend pas du tout. Je pense qu'après leur fiasco au parc, Guerra a prévu de frapper fort... contre moi.

— Il faut dire que vous avez appuyé là où ça fait mal. Il est toujours temps de changer d'avis en ce qui concerne notre aide.

L'Exécuteur secoua la tête.

— Merci, mais non merci. J'en ai presque terminé. En fait, j'ai l'intention de lever le camp d'ici quatre à six heures, dès que j'en aurai fini avec ce que je suis venu faire ici.

Smalley put à peine en croire ses oreilles.

— Vous êtes si près du but ?

— Après être intervenu au restaurant, j'ai renvoyé à Guerra un de ses truands avec un message.

— Vous êtes sûr qu'il l'a eu ?

— Aucun doute là-dessus.

— Et vous pensez que ça suffira à le faire sortir de sa tanière ?

Le Guerrier gratifia Smalley d'un sourire froid.

— J'en suis absolument certain.

Mario Guerra s'efforça de ne pas paraître intimidé par l'homme qu'il venait de faire entrer chez lui.

Il ne l'avait encore jamais rencontré, mais il lui semblait taillé sur mesure pour tuer. Grand de près de deux mètres, l'homme, surnommé Segador - le faucheur en espagnol - , dominait Guerra de la tête et des épaules. Il avait des cheveux châtons et des yeux bleu ardoise perçants. Guerra ne parvenait pas à situer son accent. Pas que cela présentât pour lui le moindre intérêt; il pouvait bien venir d'où il voulait, du moment qu'il se chargeait de cet agent fédéral.

Autre aspect imposant de ce Segador : la façon dont il était habillé. Il portait des rangers noirs, un pantalon de treillis camouflage et un col roulé vert sapin en tissu extensible, avec, par-dessus, un long manteau de cuir noir fatigué. Mario Guerra aperçut à sa ceinture un

couteau et un garrot et se rendit compte qu'il devait y avoir d'autres instruments de mort sous ce manteau.

— Son nom est Matt Cooper, dit Segador. Son dossier précise que c'est un agent du Justice Department appartenant à un corps spécial détaché auprès de la sécurité intérieure. Il est clair qu'il s'agit d'un faux dossier. Le plus probable est qu'il travaille pour un organisme gouvernemental secret, peut-être militaire.

— Ecoute, mec, tout ce que je sais, c'est que ce type est devenu un sacré empêcheur de tourner en rond et qu'El Jefe dit que c'est toi qui dois te charger de lui.

— Et c'est ce que je vais faire.

— Tu as besoin de quelques hommes pour t'aider ?

— Non, ils ne pourraient que m'encombrer. Ce type t'a renvoyé ton gars la queue entre les jambes avec son annonce de destruction pour une raison très précise. Je pense qu'il espérait te foutre les foies et escomptait justement que tu lui envoies une petite armée.

— Ça m'étonnerait qu'il le veuille vraiment, répondit Guerra, l'air bravache, en se redressant pour paraître plus grand qu'il ne l'était réellement. Mes hommes seraient...

— Massacrés comme des agneaux, l'interrompt Segador d'une voix tranchante. Exactement comme l'ont été les autres. La raison pour laquelle tu as échoué face à cet homme, c'est que tu ne t'es pas rendu compte que tu avais affaire à un soldat de métier. Ce type n'est pas une lavette qui va trembler à la simple vue de voyous sans expérience. Il est bien armé, expérimenté et dangereux. C'est sans aucun doute un vétéran avec d'innombrables opérations du même genre derrière lui. Il a montré une résolution sans faille et réussi où la plupart se seraient démontés. Et à mon avis, la personne de qui il reçoit ses instructions lui a ordonné d'en finir avec toi.

Guerra pâlit.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est parfaitement logique.

Segador eut un rire méprisant.

— Sinon quel serait son but, d'après toi ? Le gouvernement sait qu'avec la mort de Marciano et de son témoin clé ils ne peuvent plus te poursuivre avec des moyens légaux. Et le fait que la police laisse faire ce type ne peut que signifier que quelqu'un de très haut placé a autorisé ton exécution sommaire. C'est peut-être même un ordre du Bureau ovale.

— Je les tuerai ! cria Guerra en frappant du poing dans sa main. Je tuerai tous ces *bastardos*.

La réponse de Segador fut cinglante et glaciale.

— Tu ne feras rien du tout. Tu vas rester à l'écart et me laisser gérer la situation.

— Tu es sous les ordres de...

— Personne. Je suis un indépendant payé par ton patron pour régler avec efficacité et rapidité des problèmes de ce genre. Tu as eu l'opportunité de t'occuper de ce type et tu as échoué. Maintenant, si tu veux t'éviter d'être encore ridicule, je te suggère fortement de ne plus envoyer tes jouvenceaux au casse-pipe. Je ne voudrais pas risquer de les confondre avec l'ennemi.

— D'accord, mais dis-moi un truc. Si nous n'avons pu en finir avec ce Cooper malgré le nombre, qu'est-ce qui te fait croire que tu vas y arriver tout seul ?

— Parce qu'il ne s'attend pas à un type dans mon genre. Il s'attend à un assaut en règle de la part de truands mal entraînés, pas à une embuscade soigneusement préparée par un expert en guerre subversive. En d'autres termes, je suis beaucoup plus semblable à cet homme que tu ne pourrais t'en douter. Je sais comment il fonctionne, comment il pense et comment il va réagir à, disons, certains stimuli. Et, de ce fait, je deviens pour lui comme un prédateur naturel qui finira par provoquer sa chute.

« Santa Maria, se dit Guerra, ce type parle comme une foutue encyclopédie. »

Il faisait implicitement confiance à Cristobal, mais il n'aurait pu prétendre avoir la même confiance que lui en ce clown. Son approche quasi mystique du problème ne lui parlait pas vraiment. Il allait laisser le soi-disant Segador faire ce que bon lui semblerait, mais il était hors de question qu'il reste assis à ne rien faire pendant ce temps-là. Ils avaient besoin d'un plan B ; Guerra tenait à toujours avoir un plan B. Un plan dont il dirigeait lui-même l'exécution. Nombre de gars valables étaient morts parce qu'ils n'étaient pas prêts à affronter Cooper, mais les choses seraient différentes maintenant qu'il avait une idée plus précise de ce qu'ils avaient à affronter. Il ferait venir des renforts et il serait prêt à intervenir si Segador échouait.

— Si c'est comme ça que tu vois les choses, dit-il, j'attendrai ici que tu me contactes pour me dire que l'affaire est réglée.

— Tu n'entendras plus parler de moi. Quand ce sera fait, je contacterai ton patron et c'est lui qui te tiendra au courant au moment de son choix. Bonsoir.

Sur ce, Segador tourna les talons et quitta le vaste appartement de Guerra, qui lui servait aussi de base d'opérations. Guerra regarda l'homme sortir, attendit un instant pour être bien sûr qu'il était parti et décrocha le téléphone. A la cinquième sonnerie, une voix ensommeillée répondit.

— Ouais...

— 'lut, man, c'est moi. J'ai besoin de toi dans une heure. Et amène tes gars.

CHAPITRE VII

Guerra était un gamin doublé d'un imbécile incapable de voir quand il fallait laisser le boulot aux professionnels. C'est ce que se disait Andries Blood.

Blood, alias Segador, qui pratiquait l'assassinat sur commande depuis de nombreuses années, n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi des hommes puissants et intelligents comme Cristobal tenaient tant à s'entourer de parfaits idiots. Guerra, à tout juste vingt-deux ans, n'aurait même pas été capable de diriger une bande de maternelles pour une razzia dans une confiserie, alors un groupe de voyous tout juste capables de tenir une arme... Blood, lui, avait passé des années à se perfectionner. Il avait acquis la maîtrise des armes, des explosifs, ainsi que de trois arts martiaux. Il avait étudié la stratégie de grands dirigeants, de Napoléon à Sun Tzu, de Washington à Patton, sans oublier Frederik Hendrik et Michiel de Ruyter, illustres personnages du passé de son pays d'origine, les Pays-Bas.

Fils d'un graveur sans le sou, Blood était né et avait été élevé à Baarle-Nassau. Une anémie ferriprive l'avait empêché de rejoindre les unités de combat de l'armée néerlandaise et, plutôt que de subir l'humiliation de servir dans un domaine sans gloire et sans intérêt pour lui - ses capacités intellectuelles développées lui auraient permis de faire partie du train ou des services logistiques - , il préféra consacrer le maigre héritage de ses parents à se former auprès de spécialistes des arts du combat. Puis, il trouva des contrats lui permettant d'accumuler de l'expérience et finit par acquérir une réputation d'expert aux remarquables talents.

C'est sur recommandation que Blood avait eu son premier contrat avec Cristobal, de nombreuses années auparavant. Depuis, il n'avait pas cessé de travailler pour lui. Il n'aurait pu dire qu'il aimait vivre aux Etats-Unis, et il était souvent nostalgique, mais il savait qu'un retour au pays n'était pas envisageable. Il y avait aux Pays-Bas trop de gens qui le connaissaient, sinon de réputation au moins de vue, et il ne pouvait se permettre la moindre publicité. Son travail impliquait d'user de faux-semblants et il n'avait ménagé ni ses efforts, ni son porte-monnaie pour modifier son identité, allant même jusqu'à recourir à la chirurgie esthétique, un risque réel vu sa maladie.

Andries Blood ne pouvait se permettre de laisser quelqu'un mettre en danger ce qu'il avait bâti en refusant d'écouter ce qu'on lui disait, et c'était le problème qu'il savait avoir avec Guerra, dans l'appartement duquel il avait dissimulé un mouchard. Le gamin risquait de tout lui faire perdre. Il lui fallait appeler Cristobal et c'est ce qu'il fit de son

téléphone satellitaire sécurisé dès qu'il eut rejoint sa voiture.

— Ouais, grommela Cristobal dans le combiné.

— Je viens d'avoir une conversation avec votre gars.

— Et ?

— Je ne pense pas pouvoir compter sur lui pour rester tranquille jusqu'à ce que mon boulot soit terminé. Vous comprendrez, j'en suis sûr, que c'est un risque considérable pour vous comme pour moi, un risque qu'il n'est pas question que je prenne.

— Et que me conseillez-vous de faire ?

— D'après vous ?

Un silence s'ensuivit et Blood comprit que Cristobal réfléchissait à ce qu'il venait de dire. Il n'était pas fréquent que Blood demande l'autorisation de tuer un employé de son client du moment, mais la situation était particulièrement délicate et il n'avait pas l'intention de se laisser surprendre à cause de l'impatience et de la précipitation d'individus incapables d'écouter ceux qui savaient.

— Vous dites qu'il n'y a aucun autre moyen ?

— Non, je dis qu'il pourrait ne pas y avoir d'autre moyen. Je ne veux pas échouer, car je sais que cette mission est essentielle pour la réussite globale de votre entreprise; c'est pourquoi j'ai besoin de votre permission pour faire ce qu'il faut faire, si je sens que les paramètres ont changé et que c'est nécessaire à son succès.

Cristobal soupira. Il garda le silence un instant, puis dit :

— Je veux que le boulot soit fait, c'est pour ça que je vous paie. Faites ce que vous croyez devoir faire pour assurer la réussite du projet initial.

— Merci. Il en sera fait selon votre désir.

Sur ce, Blood raccrocha et, un sourire aux lèvres, sortit de sa voiture pour retourner chez Guerra.

Décidément, cette nuit allait être passionnante.

La dernière bataille d'Herndon commença juste après 2 heures du matin, heure à laquelle Herman Franco trouva le corps sans vie de son demi-frère en arrivant chez lui. Sa rage fut sans bornes. Il avait bien entendu une note de désespoir dans la voix de Guerra, mais s'était imaginé qu'une fois de plus il exagérait. Mario avait tendance à en faire trop quand les choses se gâtaient, et Franco devait alors venir le calmer. Il leur arrivait de fumer une ou deux pipes d'herbe, de boire quelques bières et d'inviter quelques filles pour oublier leurs soucis.

Franco avait quitté la MS-13 pour créer son propre groupe et comme son soutien était suffisant et que le nouveau chef local de la MS-13 était de sa famille, personne ne venait lui chercher des histoires. Il avait un territoire de bonnes dimensions et les seuls incidents avaient lieu au niveau de la piétaille un peu trop fraîchement

recrutée, qui ne savait encore rien des relations entre les deux chefs de gang. Chacun d'entre eux avait soin de respecter le territoire de l'autre. Mais là, un élément extérieur venait de faire voler cet équilibre en éclats.

Il examina soigneusement le corps de son demi-frère. Il semblait avoir reçu deux balles dans la tête par-derrière. D'après sa position, soit il était à genoux, soit le visage détourné par rapport au tireur, et dans les deux cas, cela dénotait une exécution pure et simple. Pour Franco, il ne pouvait y avoir qu'un responsable, le *federale* qui s'en était pris aux activités de la MS-13 partout en ville.

— Je veux le salopard qui a fait ça, dit-il à ses hommes. Vous avez compris, les gars ? Je veux cette merde.

CHAPITRE VIII

Bolan planquait devant un repaire connu de la MS-13 dans le barrio situé au sud d'Herndon.

Il avait attendu que Guerra et ses hommes passent à l'attaque contre lui au motel, mais en vain, ce qui l'avait un peu surpris. Il s'était dit qu'une fois le message transmis, la MS-13 aurait eu soif de sang et lui aurait permis d'en finir à Herndon avec un minimum d'efforts. Et une fois les chefs éliminés, les hommes de Smalley n'auraient eu qu'à se pointer et ramasser l'infanterie. Mais l'attaque n'était jamais venue et il avait perdu des heures précieuses.

Apparemment, Guerra ne prenait pas son message très au sérieux. Bolan décida que le temps était donc venu de donner un nouveau coup de pied dans la fourmilière. Smalley avait récupéré une info à propos d'un endroit du barrio, une sorte de « maison de rencontres » où se retrouvaient souvent plusieurs des hommes de Guerra, dont un voyou du nom de Louie Maragos, qui, d'après Smalley, « devait à tout prix faire la fierté de sa famille. »

Maragos avait été impliqué dans des affaires d'extorsion, de racket, de trafic d'armes et de meurtre, mais l'absence de preuves et de témoins contre Guerra s'appliquait aussi à ses inféodés. Cela ne gênait pas Bolan. S'il ne parvenait pas à faire mordre Guerra et ses types à l'hameçon, il irait simplement réaffirmer son message d'une façon qui ne leur laisserait plus aucun doute quant à ses intentions.

L'Exécuteur avait devant lui un bâtiment de plain-pied aux murs sombres, qui occupait un vaste terrain en bordure de rue. Il l'observait aux jumelles à vision de nuit et ne remarqua aucun dispositif de sécurité, ce qui n'avait rien d'étonnant s'agissant d'un lieu de plaisir et pas d'une installation gouvernementale sécurisée. Un instant, il se demanda s'il n'avait pas sous-estimé Guerra et s'il n'était pas en train de se précipiter dans un piège. Il abaissa les jumelles et réfléchit à ce qu'il allait faire. Il y avait plusieurs façons d'attaquer ce genre d'endroit.

Il finit par décider, en se basant sur le fait qu'il ne savait pas combien de personnes risquaient de se trouver là et s'il y avait parmi elles des innocents ou non.

Le Guerrier descendit de voiture, vêtu de sa sinistre combinaison noire, et récupéra dans le coffre le M-16 A-2/M-203. Il avait déjà nettoyé et rechargé ses armes de poings dans l'attente des représailles de la MS-13. Il prit une demi-douzaine de grenades de 40 mm hautement explosives et les plaça dans les poches de son harnais. Puis il en inséra une dans la culasse du lance-grenades, qu'il referma, avant de fermer le coffre de la Mustang GT et d'aller se placer derrière un lampadaire, position qui lui permettait de balayer tout le

terrain de son arme.

Il ajusta le dispositif de visée, mit en joue la première voiture d'une rangée de six ou sept garées le long de la rue devant le bâtiment et pressa la détente. La crosse vint frapper son épaule avec la force d'un fusil de chasse calibre 12. La grenade rencontra le pare-brise arrière d'une vieille Chevrolet et explosa. Une brillante boule de feu rouge orangé se répandit à l'intérieur et l'énergie des gaz blanc-bleu fit éclater toutes les vitres. Le réservoir d'essence devait avoir pris feu juste comme il fallait, car une seconde explosion suivit un instant plus tard. Mais l'Exécuteur avait déjà reporté son attention sur la voiture suivante, à laquelle il expédia une nouvelle grenade avec des effets similaires. Il venait de s'occuper du quatrième véhicule lorsque l'équipe de la MS-13 jaillit de la porte d'entrée, armes en main.

Bolan eut un sourire de contentement tout en alignant la cinquième voiture avant de presser une nouvelle fois la détente du M-203. Eclats de verre et de métal sifflaient dans l'air et les carcasses en flammes illuminaient la nuit comme une foule lors d'une retraite aux flambeaux. Les flammes et la chaleur étaient si intenses que les voyous ne pouvaient s'en approcher sans risquer de se brûler ou de suffoquer à cause de l'épaisse fumée noire qui s'échappait des épaves. Et Bolan n'hésita pas à tirer un avantage immédiat de la confusion.

Le Guerrier cala la crosse du M-16 A-2 contre son épaule, y appuya sa joue et ajusta sa première cible. Il passa du pouce en mode balle par balle et pressa la détente. La première ogive de 5,56 mm OTAN parcourut la distance à une vitesse de près de huit cent cinquante mètres par seconde et atteignit la cible dans le côté du cou. Le sang jaillit de la carotide tandis que la balle venait traverser le cartilage de l'œsophage et de la trachée.

Bolan décala légèrement le canon de son arme pour viser sa deuxième cible - une paire de voyous surpris par la mort soudaine de leur camarade - et tira deux nouvelles balles. Le premier fut touché à l'abdomen, tandis que l'autre l'était à la poitrine, son cœur explosant sous l'impact qui le soulevait de terre.

L'Exécuteur fila alors à découvert pour traverser la rue et trouver une nouvelle position, conscient que celle qu'il venait de quitter risquait d'être repérée. Même si l'ampleur du chaos avait visiblement pris de court les malfrats, un soldat trop confiant finissait souvent en soldat mort. Bolan trouva à se cacher derrière une voiture et remit le M-16 A-2 à l'épaule. En cherchant sa cible suivante, il vit émerger du club un trio de jeunes femmes. Elles avaient l'air de sortir tout juste de l'adolescence. L'une d'elles tenait un ballot serré dans les bras, et ce n'était pas un sac d'épicerie.

Alors que la jeune femme passait en courant à portée de l'un des truands, il l'attrapa par le bras et se mit à lui crier quelque chose en

espagnol. Elle et ses deux amies crièrent en retour et elle tenta de libérer son bras, mais le jeune ne voulait rien savoir. L'une des jeunes femmes sauta sur son dos et se mit à lui frapper les épaules et la tête en l'injuriant. Le gamin finit par se dégager et elle tomba violemment sur l'herbe séchée de la cour. Puis il se tourna et leva un pistolet pour lui tirer dessus.

Bolan réagit. Il visa tout en passant en mode rafale et pressa la détente. Deux balles atteignirent le jeune homme à l'épaule et la troisième vint lui fendre la tête en deux. Les jeunes femmes poussèrent des cris horrifiés en voyant son corps sans vie s'affaisser, mais au moins elles étaient sauvées. Bolan les vit recouvrir rapidement leurs esprits et filer sans demander leur reste.

La demi-douzaine de gangsters encore debout, apparemment convaincus qu'ils avaient affaire à un ennemi supérieur en nombre et en puissance de feu, firent retraite à l'intérieur du bâtiment. L'Exécuteur entendit les sirènes dans le lointain et se dit qu'il lui restait encore deux à trois minutes pour finir le travail en cours. Après avoir mis le M-16 A-2 en bandoulière, il fila le long du trottoir et chargea vers la porte en dégainant son Beretta. La porte peu solide céda au premier coup de pied et faillit sortir de ses gonds.

Il pénétra à l'intérieur et se débarrassa facilement de plusieurs des voyous avant même qu'ils n'aient pu le mettre en joue. Les deux premiers reçurent les balles de 9 mm Parabellum en pleine poitrine et le troisième une balle entre le nez et la lèvre supérieure. Bolan fut en mouvement avant même que les corps des trois hommes aient fini de toucher le sol. Il effectua une reconnaissance du lieu, mais ne rencontra aucune autre résistance. Les autres avaient dû s'échapper par la porte de derrière. L'Exécuteur récupéra une grenade AN-M14 TH3 dans son harnais, arracha la goupille et lâcha tranquillement la bombe sur le lit d'une des chambres principales. Il fit de même dans une alcôve d'un salon et sur un canapé dans un autre, qui semblait avoir servi à de nombreux usages différents. L'Exécuteur avait détecté des relents de haschich, de crack et d'alcool. Réduire cette maison en cendres ne pouvait être que dans l'intérêt du voisinage, dont elle était toutefois suffisamment éloignée pour ne pas risquer que le feu se propage.

Bolan venait juste de quitter la maison quand les grenades commencèrent à exploser. Il rejoignit la Mustang, jeta le M-16 et son complément sur le siège arrière, se mit au volant et tournait le coin à une extrémité de la rue au moment où les patrouilles de police arrivaient par l'autre.

Après avoir parcouru une centaine de mètres, il s'aperçut qu'il était suivi. Il envisagea de semer ses poursuivants, mais se dit qu'en fait ce pouvait être l'occasion qu'il attendait. Il n'y avait aucune raison que

Smalley le fasse suivre et il ne pouvait donc s'agir que de l'ennemi.

Il réfléchit à ce qu'il allait faire une fois sorti du *barrio*. Il lui fallait trouver un endroit ni trop confiné, ni trop peuplé pour ne pas risquer de mettre des civils en danger. Le mieux était probablement de prendre l'autoroute de l'aéroport. A cette heure matinale, elle serait relativement vide.

L'Exécuteur se souvint alors avoir vu sur une carte plusieurs sorties qui menaient à un vaste parc industriel. Il en rejoignit une au bout de quelques minutes. L'essentiel des entreprises du parc seraient fermées et cela lui permettrait d'avoir la place d'accueillir ses poursuivants. Au bas de la bretelle de sortie, il grilla le feu et prit brusquement à gauche. Puis il accéléra pour augmenter l'écart et gagner du temps de préparation.

Il atteignit l'entrée du parc industriel, qui n'était pas gardée, et jeta un œil dans son rétroviseur juste à temps pour voir les phares de la voiture de ses poursuivants, qui virait à son tour. Il pénétra dans le parc et emprunta une route circulaire qui bordait les terrains des usines et des immeubles de bureaux qui parsemaient le complexe. La route et le véhicule qui le suivait n'étaient plus en vue et, au bout d'une centaine de mètres supplémentaires, Bolan tourna dans un terrain abandonné et éteignit ses phares. Il fit passer sa voiture entre deux petits bâtiments accolés à un grand entrepôt, et coupa le moteur.

Puis il attrapa le M-16 A-2/M-203 sur le siège arrière et sortit.

Alors qu'il rejoignait une haie taillée au cordeau qui se trouvait à proximité, les phares du véhicule suiveur apparurent avant que le conducteur ne les éteigne brusquement. Mais la lumière des lampadaires suffisait largement à Bolan pour tirer. Il épaula, ajusta la voiture et décala sa visée légèrement devant elle. Il attendit qu'elle soit parallèle à sa position, visa un pneu avant et pressa la détente. L'arme était toujours en mode rafale et trois balles vinrent toucher le pneu.

Le véhicule n'allait pas très vite et le conducteur parvint à en garder le contrôle et à le stopper sans qu'il quitte la chaussée. Puis il sortit - visiblement il était seul - pour aller se mettre à couvert derrière sa voiture. Le fait qu'il ne se soit pas mis à arroser les environs de plomb fit penser à l'Exécuteur qu'il avait affaire à un professionnel.

Comme un chasseur, Bolan attendit que sa proie trahisse sa position exacte. Il envisagea de tirer une nouvelle rafale mais décida finalement d'attendre. Son adversaire n'avait probablement pas idée d'où il se trouvait et il ne voyait pas l'intérêt de faire quelque chose qui pourrait lui faire perdre cet avantage. Les minutes passèrent. Bolan patientait, immobile, accroupi derrière la haie, oublieux des crampes qui s'installaient dans ses cuisses et ses mollets.

Le Guerrier finit par détecter un léger mouvement derrière le véhicule de son ennemi et vit avec intérêt celui-ci se déplacer dans

l'herbe haute et sèche qui bordait la route pour tenter de le prendre à revers. Il resta patient et sûr de lui, certain que le moment de se battre se présenterait bientôt. Ce qui finit par être le cas lorsqu'une silhouette émergea à une vingtaine de mètres de la voiture au pneu éclaté.

Bolan vit l'ombre traverser en courant la rue et aller se mettre à couvert derrière un appentis. Il estima qu'il lui faudrait moins de dix secondes pour viser et tirer.

Mais avant même qu'il le fasse, un crissement de pneus attira son attention. Deux voitures sombres franchissaient l'entrée du parc industriel et fonçaient en faisant de violentes embardées. Bolan les vit arriver à hauteur du véhicule qui l'avait suivi et s'arrêter brusquement. Au moins une demi-douzaine de types armés en sortirent. Curieusement, on ne voyait ni couleurs ni symboles les identifiant comme membres de la MS-13. Sitôt sortis des voitures, ils se mirent à tirer à l'arme automatique sur la berline avec une fureur qui la transforma en ferraille en un rien de temps.

L'Exécuteur reporta son attention sur l'endroit où il avait repéré son suiveur.

La silhouette solitaire n'était plus là !

CHAPITRE IX

— Je sors, annonça une voix instantanément identifiable par-dessus le bruit des tirs. Et je vous serais reconnaissant de ne pas me faire sauter le caisson.

— C'est bon, Smalley, répondit Bolan.

Le chef de la police sortit de l'ombre projetée par un bâtiment voisin et rejoignit l'Exécuteur au niveau de la haie. Bolan s'avoua qu'il était surpris de découvrir que c'était Smalley qui l'avait suivi. Il ne comprenait pas pourquoi celui-ci s'était dissimulé ainsi, mais il se dit que cela devait avoir un rapport avec la présence des mafieux en train de cribler de balles sa voiture. Après lui avoir donné le tuyau à propos du « club de rencontres », il avait dû décider de venir voir Bolan à l'œuvre, puis l'avait suivi depuis... se retrouvant lui-même pisté par les voyous désormais à l'œuvre sur sa voiture.

— C'est qui, ceux-là ? demanda Bolan. Je n'ai pas le sentiment qu'ils fassent partie de la MS-13.

— Effectivement, ils appartiennent à un gang dirigé par Herman Franco. C'est un ancien membre de la MS-13 allié à Guerra. Nous pensons même qu'ils ont un lien de famille, mais nous n'en sommes pas certains.

— Et pourquoi vous suivaient-ils ?

— Je n'en sais rien. Mais j'ai demandé de l'aide par radio. Nous aurons une douzaine d'unités sur place d'ici quelques minutes, y compris une équipe de l'antigang.

— Vous avez fait jouer le piston ?

— Non, dit Smalley en affichant un air narquois. Je crois que c'est *vous* qui l'avez fait. Ces types se sont tout simplement pointés au poste en offrant leur aide.

— Je ne veux pas risquer vos gars dans cette affaire.

— Je ne vois pas bien comment on pourrait éviter ça désormais.

— Moi, si, rétorqua Bolan en prenant une grenade dans son harnais.

L'Exécuteur chargea le M-203 avec la grenade, visa et tira. La grenade fit un arc parfait pour aller finir sa course au beau milieu des truands. Une forte explosion illumina la nuit et l'onde de choc projeta au loin les mafieux, dont certains eurent des membres arrachés. Les rares qui y avaient échappé furent complètement désarçonnés par l'attaque et Bolan mit à profit leur confusion pour les abattre l'un après l'autre.

Il chargea une seconde grenade et visa leurs voitures, mais Smalley lui posa une main sur le bras.

— Attendez. Ne détruisez pas ces véhicules. Ils pourraient contenir

des indices utiles à nos services. Bolan réfléchit un instant, puis haussa les épaules et abaissa le combiné M-16 A-2/M-203. Il ne voyait pas de raison de ne pas accéder à la demande du policier, qui était en charge de la suite des événements. Bolan avait suffisamment perturbé les activités de la MS-13 pour que ses membres soient dispersés. Il ne lui restait plus qu'à éliminer Mario Guerra et il savait que ce ne serait pas difficile, pour peu que celui-ci soit resté à Herndon. Il n'était pas absolument impossible qu'il ait déguerpi, mais Bolan avait de bonnes raisons d'en douter. Les fouines du genre de Guerra se cachaient mais ne s'enfuyaient pas - trop mauvais pour leur image aux yeux du gang.

Alors que tous deux se relevaient, le portable de Smalley sonna. Il le tira de sa ceinture et l'ouvrit d'un mouvement de poignet.

— Ouais ? Il écouta un instant.

— Tu es absolument sûr ?

Il écouta encore un moment puis marmonna une affirmation avant de raccrocher. Il se tourna vers Bolan en remettant son téléphone à la ceinture.

— C'était le sergent de garde. Une de nos unités a été appelée sur les lieux d'un incident dans un immeuble des quartiers est. Ils y ont trouvé le corps de Guerra.

Pour toute réponse, l'Exécuteur leva les sourcils.

— C'est confirmé, reprit Smalley. L'identité de l'homme a été vérifiée. Quelqu'un a exécuté Guerra. J'imagine que vous ne savez rien à ce sujet ?

Bolan fit non de la tête.

— Ce n'était pas moi, Chef. Je ne savais même pas où Guerra se cachait.

— Ouais. Eh bien, il semble que quelqu'un l'ait trouvé avant vous, alors. Eux, peut-être, ajouta-t-il en considérant les hommes du gang à terre devant eux.

— C'est possible. Mais il leur aurait fallu un motif. A mon avis, le marionnettiste en chef a dû décider qu'il était devenu un risque. La plupart de leurs activités les plus lucratives ont été démantelées. Ça n'aura pas plu au grand patron. Quoi qu'il en soit, si Guerra est mort, je n'ai plus qu'à vous passer le flambeau. Je leur ai fait vraiment mal, encore plus mal que vous ne le croyez. A vous de finir le travail !

Smalley hocha la tête et tendit la main à Bolan.

— Il semble que je vous ai mal jugé, Cooper. Une douzaine de types comme vous me seraient bien utiles. Si jamais vous cherchez un boulot...

Il n'acheva pas sa phrase mais ils s'étaient compris. L'Exécuteur ne le dit pas, mais il se rendit compte que lui aussi avait mal jugé Smalley. Ce type était peut-être un casse-pieds quand il s'agissait de suivre les règles, mais ce n'était que la conséquence de son sens du

devoir. Bolan avait ses propres règles et refusait lui aussi d'y déroger. Il n'aurait guère pu reprocher à Smalley d'être comme lui.

Des sirènes rompirent cet instant de communion.

— Ah, on joue votre air, dit Smalley en souriant.

— Ah ! vous croyez ? Pourtant, il est temps pour moi de m'éclipser.

— Il y a une voie de dégagement là derrière. C'est plus un chemin qu'une route, mais elle devrait vous permettre de quitter discrètement le coin.

— Merci.

— Vous allez où maintenant ?

— Il vaut probablement mieux que vous n'en sachiez rien.

Au moment où l'Exécuteur se retournait pour partir, Smalley le rappela.

— Au fait, Cooper. Si ça peut vous consoler, vous étiez déjà parti au moment où je suis arrivé sur les lieux. C'est mon témoignage et je n'en démordrai pas.

— Ça me simplifiera les choses.

— Je n'en doute pas. Bonne chance, soldat.

L'Exécuteur n'eut aucun mal à passer à travers les mailles du filet que Smalley avait lancé pour aider aux attaques contre les activités de la MS-13 partout dans sa ville. Il en conclut que le conseil qu'il lui avait donné avait été mûrement réfléchi. Le chemin de terre se transforma en une mauvaise route qui rejoignait directement l'aéroport international Dulles. Bolan mit sa voiture au parking longue durée, où il savait que les contacts du Ranch viendraient la chercher. Il se changea, revêtant un jean, une chemise de flanelle, un blouson du cuir noir et des tennis, puis, laissant toutes ses armes derrière lui, il traversa l'aérogare et ses postes de sécurité pour rejoindre enfin un Gulfstream C-21A, l'un des avions au service exclusif du Ranch.

Jack Grimaldi, l'homme assis dans la cabine, une tasse de café à la main et un plan de vol sur les genoux, était capable de piloter toutes sortes d'engin. Il leva les yeux en souriant de toutes ses dents en voyant Bolan pénétrer dans l'avion. Il posa sa tasse et sa carte sur une tablette et, croisant les bras, se laissa aller sur le dossier du siège baquet qu'il occupait.

— Eh ben, je commençais à trouver le temps long, railla-t-il.

— Je suis moi aussi ravi de te voir, répliqua Bolan.

Les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main.

— Tout est paré ?

— Toujours prêt, Sergent ! Laisse-moi cinq minutes pour le contrôle prévol et dix pour l'autorisation de décoller.

Grimaldi regarda sa montre.

— Nous devrions être en l'air vers 3 h 30.

Bolan se laissa aller dans un siège et Grimaldi lui montra la cafetière avant de rejoindre le cockpit.

Le vol allait lui donner l'occasion de récupérer un peu, voire même de s'offrir un peu de sommeil. Il lui permettrait aussi de réfléchir tranquillement à l'annonce de la mort de Guerra. Smalley avait parlé d'exécution, ce qui voulait dire deux choses : quelqu'un voulait la mort de Guerra et avait embauché un professionnel pour s'en charger. Bolan ne voyait pas de motif pour que l'autre gang tue Guerra, en particulier si son chef était un de ses parents. Il s'agissait donc de quelqu'un d'extérieur, comme par exemple un tueur engagé par le grand patron de la MS-13. Cette façon de faire ne datait pas d'aujourd'hui. La mafia avait fonctionné comme ça à une époque et ça lui arrivait toujours dans certains cas. Quand un cadre important de l'organisation se mettait à faire rater des opérations, mettant ainsi en danger un ou plusieurs de ses supérieurs, ça commençait à sentir le roussi pour lui. Pas que Bolan s'en soit jamais plaint. Plus il y avait de guerres intestines, plus ça l'arrangeait. D'ailleurs, il en avait fait une tactique, en manipulant certains membres de l'une ou l'autre des organisations criminelles auxquelles il avait eu affaire pour provoquer son implosion. Ils étaient comme des chiens enragés, et quand ils avaient franchi la frontière entre allégeance et folie, ils se retournaient contre tout ce qui leur semblait les menacer, que cela vienne des leurs ou de l'extérieur.

Ce qui surprenait Bolan n'était pas tant que Guerra ait été victime des siens, mais bien plutôt la rapidité avec laquelle la décision de son élimination avait été prise. Peut-être avait-il un concurrent qui avait la faveur du grand patron ? Peut-être Bolan avait-il frappé plus proche de la tête qu'il ne l'imaginait ? Quoi qu'il en soit, le fait qu'ils aient assassiné l'un des leurs montrait à quel point ils s'affolaient. Ce qui était exactement l'effet recherché par l'Exécuteur et prouvait que son plan fonctionnait. L'idée était d'en finir avec la MS-13 et si elle voulait l'aider en éliminant ses propres membres, il n'y voyait aucun inconvénient.

Il y avait toutefois là une nouvelle complication. Si la MS-13 avait bien engagé un tueur pour s'occuper de Guerra, cela signifiait que Bolan allait devoir surveiller ses arrières, surtout si ce type le suivait à Los Angeles. Mais chaque chose en son temps. Pour le moment, Guerra avait été éliminé et les activités de la MS-13 à Herndon étaient ruinées, sans parler du fait que le grand patron était maintenant impliqué et que ses atouts se raréfiaient. Et l'Exécuteur savait que sous la pression il finirait bien par montrer son jeu.

CHAPITRE X

Salvador

Dans une vie antérieure, ses amis l'avaient appelé Iggy. Pour le gouvernement américain, et en particulier pour Gary Marciano, son nom de code était *Tigre Garra*, autrement dit « Griffe de tigre ».

Quand il pensait à sa situation du moment, Ignacio Paz se voyait plus en « Petit Rat piégé » qu'en « Griffe de tigre ». Sa mère était de retour aux Etats-Unis et souffrait d'une maladie dégénérative; sa femme menaçait l'A.T.F. de prendre les enfants sous le bras et de le quitter; et il était coincé dans un pays étranger, coupé de toutes ressources et bientôt à court d'argent liquide.

L'argent était la seule chose qui lui avait permis de ne pas avoir de problème jusque-là, et aussi de rester au courant des activités de la MS-13 dans ce motel pouilleux des environs de San Salvador. C'était l'argent qui lui permettait d'acheter le silence du propriétaire du motel et les informations que lui fournissait celui de la *cantina* du coin de la rue, l'argent avec lequel il payait putains et alcool pour entretenir sa légende de trafiquant meurtrier en cavale.

Se bâtir une réputation de salopard dans ce pays miséreux n'avait pas été très difficile pour Paz. Mais il n'en avait pas été de même pour obtenir des informations sur la MS-13. Marciano avait raté les deux derniers contacts prévus et Paz avait entendu des rumeurs sur une victoire importante à Herndon, dont l'une avait à voir avec un assassinat commandité par Serafin Cristobal lui-même.

Cristobal... Ce nom même inspirait la crainte de quiconque le prononçait, et fermait les yeux, les oreilles et la bouche des autres quand ils l'entendaient prononcer. L'essentiel de ce que Paz avait pu savoir de lui n'aurait pas suffi à remplir une feuille de carnet. Et maintenant le temps et l'argent lui étaient comptés, il avait perdu le contact avec le bureau de l'*Attorney General* et, cerise sur le gâteau, il se trouvait à cet instant dans la chaleur étouffante d'une *cantina* puante avec le canon d'un calibre .45 à quelques centimètres de son visage pour une raison qu'il ignorait encore.

Heureusement pour Paz, le type qui se tenait derrière le pistolet était rouge d'avoir trop bu et semblait tenir difficilement debout. Pas qu'il ait fallu beaucoup d'équilibre pour presser une détente. Restait que le fait que ce Salvadorien soit plein comme une outre et que Paz n'avait bu que deux bières de la soirée lui laissait une chance pour peu qu'il agisse judicieusement et en prévoyant bien son coup. Usant de son meilleur espagnol et de l'accent approprié, il tenta de raisonner le type.

— Hé ! l'ami, où est ton problème ?

L'homme grommela quelque chose d'inintelligible puis eut une quinte de toux qui finit par décrocher de sérieuses mucosités. Il tourna la tête pour envoyer un crachat à travers la salle. Heureusement, il ne l'avait pas lâché sur Paz et il avait ainsi détourné son attention de ce dernier, qui saisit l'occasion pour se dégager de la ligne de tir et venir se mettre parallèle au porteur de l'arme avant d'abattre son poing juste derrière le canon tout en frappant de l'autre le coude de l'ivrogne juste au niveau du « petit juif ». L'agresseur lâcha son pistolet sans que le coup parte, mais Paz était trop occupé à neutraliser la menace pour s'en apercevoir. Il propulsa son coude dans les côtes de l'homme, puis un genou dans son entrejambe, avant de lui envoyer son poing dans le côté de la tête avec toute la force dont il était capable.

L'ivrogne s'abattit sur le comptoir et l'alcool fit le reste. Son corps se replia comme un accordéon et il finit à terre sur le sol poussiéreux avec un bruit mou.

Essoufflé, Paz se pencha et ramassa l'arme. Il éjecta le chargeur et fit jouer la culasse, constata avec un mouvement d'humeur que la chambre était vide, et lança le pistolet à travers la salle avec un sifflement de dégoût. Il considéra les quelques clients encore présents et se dirigea vers la sortie, puis se ravisa et alla glisser quelques pièces au patron pour acheter son silence avant de sortir pour de bon.

Il rejoignit le motel pouilleux en parcourant le trottoir de bois qui bordait les boutiques. Il avait connu aux Etats-Unis des bidonvilles plus agréables que ce bled. Restait qu'il avait un boulot à faire et qu'il comptait le mener à bien quels que puissent être les ennuis associés. Il était allé trop loin désormais pour renoncer, et il se fichait bien de ce que pouvait dire sa hiérarchie à Washington, ou du nombre d'avocats avec lesquels sa femme le menaçait.

Il considéra sa situation. Marciano lui avait fourni une porte de sortie, une sorte de formule à réciter si les choses devenaient trop dangereuses et s'il lui fallait filer rapidement, mais elle ne lui servait pas à grand-chose s'il n'avait personne à qui la débiter. Le fait que Marciano ait loupé les deux derniers contacts prévus ne pouvait que signifier que quelque chose avait tourné vinaigre et qu'il se retrouvait seul et sans appuis. Eh bien, il n'allait pas se laisser impressionner pour autant. Il n'aurait pas laissé son pays et sa famille derrière lui pour rien. Il aurait bientôt les renseignements sur Cristobal, et alors il agirait, que Marciano lui dise de le faire ou non.

Mais, pour l'instant, il lui fallait faire profil bas et garder les oreilles grandes ouvertes. Il se passerait bientôt quelque chose et Serafin Cristobal et la MS-13 allaient plonger d'une façon ou d'une autre.

CHAPITRE XI

Un léger bip-bip tira Bolan de son sommeil. Les sens immédiatement en alerte, il leva les yeux sur une petite diode rouge qui clignotait sur une console à sa portée. C'était le Ranch qui appelait.

Il appuya sur le bouton qui accrochait la communication via la liaison satellite sécurisée et allumait la webcam. L'écran afficha le visage d'Evangelista.

Elle sourit.

— Navrée de te réveiller.

— Je rechargeais juste les batteries. De toute façon, vu l'heure, Jack n'allait pas tarder à le faire.

— Effectivement. On vous suit à la trace et Gadgets dit que vous êtes à vingt minutes de l'objectif.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Nous sommes remontés à la source du problème d'immigration clandestine et nous sommes convaincus que l'opération a été dirigée depuis le Salvador. Nous ne connaissons pas l'endroit précis, mais nous sommes parvenus à repérer dans le pays certaines activités suspectes qui nous permettent de penser que la MS-13 y est prospère.

Le visage épais d'un Hispanique aux paupières tombantes et aux longs cheveux bruns apparut sur l'écran jumeau de celui sur lequel était fixée la webcam. Bolan se mit immédiatement à chercher une correspondance dans sa mémoire, mais sans succès.

— Cette tête te dit quelque chose ?

Bolan hocha la tête négativement.

— Son nom est Serafin Cristobal. Il est recherché par les polices de toutes les Amériques ainsi que par Interpol pour répondre à une douzaine de charges au moins : racket international, meurtre sur gages, trafic d'armes, de drogues et d'êtres humains, etc. Juste le genre de type qui pourrait régner sur un gang comme la MS-13.

— J'allais le dire. Des associés connus ?

— Eh bien, nous avons une source qui s'est chargée de croiser une base de données de groupes terroristes locaux et de gangs, avec la liste de criminels notoires opérant hors des Etats-Unis. Ce correspondant et Herman ont parcouru les registres d'interpellation et les rapports de la police de Los Angeles qui évoquaient des méthodes connues comme étant celles de Cristobal. Et ils ont pu repérer ainsi une cellule de la MS-13 de l'est de Los Angeles dirigée par un certain Charles Camano, dit Chico.

— Et tu crois qu'il peut nous mener à Cristobal ?

— Presque à coup sûr. La réputation de Camano n'est plus à faire,

tant au sein de la MS-13 que parmi les forces de l'ordre de toute la côte Ouest. Il a des liens avec la EME, la mafia espagnole et le syndicat de la drogue d'Amérique centrale. Il a aussi été l'un des chefs locaux arrêtés dans le raid national mis en œuvre par Gary Marciano grâce aux déclarations d'Isidro Perez, sans oublier le fait qu'il a été impliqué dans plusieurs des principaux réseaux d'esclavage sexuel.

— On a des renseignements sur les lieux où il opère ?

— Je m'attendais à cette question. Et nous sommes allés y voir de plus près. Il y a dans l'est de Los Angeles une zone connue sous le petit nom d'Amor Linea, « la ligne d'amour ».

— Joli.

— C'est ce que j'ai dit aussi. Quoi qu'il en soit, toutes les prostituées et tous les maquereaux opérant dans ce quartier le font pour le compte de Camano. Personne ne fait le moindre business dans le coin - sexe, drogues ou autre - sans son accord. Il dirige aussi à proximité une entreprise, prétendument à but non lucratif, qui d'après les dossiers de Marciano serait une couverture pour ses services d'« hôtesse ».

— C'est comme ça qu'ils appellent ça ? railla Bolan en haussant les sourcils.

La jeune femme soupira.

— Le plus vieux métier du monde est toujours profitable, tu sais, Striker. Ce type fait dans tout, bondage, pornographie, snuffmovies, orgies, etc.

— Je vois. Ça me semble un endroit plausible pour commencer. Ce type n'est peut-être pas le seul lien à Cristobal, mais c'est le plus solide que nous ayons. Et ce ne serait pas une mauvaise chose que de le mettre au chômage.

— Evangelista approuva de la tête.

— J'aimerais avoir plus à te donner, mais c'est ce que nous avons pu faire de mieux. Nous avons pourtant de sacrés moyens, mais il semble que M. Camano soit parvenu à bien dissimuler la piste de son maître.

Les yeux bleus de Bolan eurent un éclair d'acier.

— Pas pour longtemps, rassure-toi.

Plutôt que de se poser à l'aéroport international de Los Angeles, Grimaldi se détourna sur un petit aérodrome privé des environs immédiats.

— Nous éviterons ainsi toute vérification de sécurité gênante et nous pourrons nous éclipser sans problème, précisa-t-il à l'Exécuteur.

Bolan acquiesça. De ce que lui en avait dit Evangelista Preston, il savait qu'il ne pourrait se payer le luxe de circuler sur l'Amor Linea en tenue de combat. Il n'avait pas le temps de faire appel à la coopération

de tout un tas de services de maintien de l'ordre et il lui faudrait donc faire preuve d'une certaine subtilité pour obtenir les informations qui lui permettraient de mettre au point son attaque. Le compte à rebours défilait, en particulier pour Ignacio Paz. Bolan n'avait aucun moyen de savoir si ce dernier était même encore en vie, mais il fallait qu'il parte du principe que Marciano avait engagé un type suffisamment ingénieux pour rester non détecté un certain temps, voire même indéfiniment.

L'A.T.F. n'avait pas idée d'où en était Paz, car s'il avait été mis à la disposition de Gary Marciano, ses employeurs n'avaient pas été pour autant mis au courant de la nature de sa mission. Les dossiers de Marciano indiquaient bien qu'il y avait un code que Paz pouvait utiliser en cas d'urgence absolue, mais sans mécanisme connu pour le contacter, cette information ne servait à rien. Brognola avait toutefois fait jouer son influence pour obtenir de l'A.T.F. et de la D.E.A. qu'ils demandent à leurs contacts au Salvador d'essayer de trouver la trace de Paz, mais ça n'avait pas l'air de vouloir donner grand-chose.

En gros, la vie de Paz était dans les mains de l'Exécuteur. Celui-ci ne débordait pas d'enthousiasme à cette idée, mais ce n'était pas lui qui choisissait ses missions, c'était elles qui le choisissaient, et le destin avait un sacré sens de l'humour. Bolan était engagé complètement dans cette bataille et il avait qu'il n'était pas question de faire machine arrière.

En fin de matinée, le Guerrier arriva dans l'est de Los Angeles dans une voiture de location, qu'il alla garer à quelques centaines de mètres de l'Amor Linea. La circulation était dense sur la chaussée comme sur les trottoirs. Bolan se disait que son véhicule serait plus en sûreté dans cette zone fréquentée, tandis qu'il irait reconnaître l'Amor Linea à pied. Il parcourut ainsi quelques pâtés de maisons du quartier d'affaires avant de le quitter par une allée transversale pour plonger dans celui des plaisirs.

On n'entendait plus dans l'air déjà surchauffé que l'écho des klaxons et des autres bruits de l'heure de pointe. Bolan eut le sentiment d'avoir franchi une barrière invisible entre deux univers. Les rues étaient complètement désertes, les vitrines des clubs et de tous les commerces étaient protégées par des grilles fermées. Un vent chaud soufflait de l'océan et se frayait un passage à travers le labyrinthe de béton et d'acier, poussant devant lui des détritiques et des papiers. Du coin de l'œil, l'Exécuteur repéra un mouvement. Il tira le Beretta dissimulé sous le coupe-vent bleu marine qui remplaçait sa veste de cuir, mais ce n'était qu'une paire de chats de gouttière qui venaient de faire tomber quelques saletés et des bouteilles d'une corbeille débordante.

Bolan se sentait exposé, debout, dehors; il aurait pu être le dernier homme sur terre, mais il savait qu'il y en avait d'autres à l'abri derrière ces portes verrouillées et barricadées. C'était le moment pour lui de glaner des renseignements et de poser des questions le moment où les prostituées et les maquereaux de chico seraient le moins préparés à sa visite. Un endroit comme celui-ci vivait la nuit et, bien que le Guerrier ait su se transformer en créature de nuit, il préférait raisonner en soldat. Pour un militaire, le meilleur moment pour attaquer était l'aube et, pour les occupants d'un endroit comme l'Amor Linea, l'aube correspondait justement à la fin de matinée.

L'Exécuteur avançait sur le trottoir d'un pas assuré. Ses yeux balayaient la zone à l'affût de la moindre menace. A un moment donné, il s'arrêta pour scruter une impasse. Deux SDF, un homme et une femme, fouillaient frénétiquement dans des caisses et des poubelles sorties la nuit précédente, dans l'espoir de récupérer un ou deux trésors, quelque chose qu'ils auraient pu vendre pour acheter de quoi manger ou plus probablement de quoi boire.

Continuant son chemin, Bolan atteignit un peu plus loin un perron coincé entre deux vitrines. Celui-ci donnait sur une porte, au-dessus de laquelle un néon mort annonçait « Auberge de la Cité des Anges, Tarifs modérés ». L'Exécuteur poussa la porte et pénétra dans le vestibule. Malgré la porte ouverte, il y faisait une chaleur étouffante. Le sol était recouvert d'un linoléum à damier noir et blanc craquelé. Des boîtes à lettres s'alignaient le long d'un des murs - ce qui semblait curieux pour un hôtel, où en principe on ne séjourne que temporairement -, mais elles étaient poussiéreuses et semblaient hors service. Seule l'une d'entre elles portait un nom : L. Jones, chambre 10.

Après avoir étudié l'endroit quelques instants, Bolan s'enfonça dans l'hôtel. Il suivit un couloir étroit qui longeait l'escalier après l'entrée et parvint dans une grande pièce qui contenait un bureau, une porte marquée « Toilettes » et un comptoir. Il n'y avait personne dans ce bureau et, vu son état, on pouvait se demander depuis quand il en était ainsi. L'Exécuteur tourna les talons, revint jusqu'à l'escalier et commença à le gravir. Arrivé au palier du premier étage, il dégaina son Beretta. Il tendit l'oreille, à l'affût du moindre bruit susceptible d'indiquer une présence hostile, mais il n'entendit rien. Il prit le couloir et se planta devant la première porte. La seule façon de trouver quelqu'un allait être de fouiller les chambres les unes après les autres.

Au moment où il allait abaisser la poignée de la porte, le bruit d'une porte s'ouvrant plus loin dans le couloir retint son geste. Il se figea, le pistolet au côté, et vit apparaître une femme aux cheveux blonds frisés qui portait un mini-short ajusté d'un bleu criard et un haut noir fourreau. Elle referma délicatement la porte derrière elle avec une concentration

telle qu'elle ne vit pas Bolan avant de se tourner pour rejoindre l'escalier.

Leurs regards se rencontrèrent alors.

Une demi-seconde passa avant qu'elle ne se retourne pour courir vers la fenêtre située au bout du couloir. Bolan se précipita à sa poursuite tout en rengainant son arme. Elle n'avait rien fait de mal, en tout cas rien dont il eût connaissance, ce qui signifiait qu'elle n'aurait pas dû avoir de raison de s'enfuir. Son habillement et sa façon de quitter la chambre en catimini ne laissaient pas le moindre doute sur sa profession. Et si elle se prostituait dans le quartier, ça voulait dire qu'elle travaillait pour l'un des gars de Chico.

Ce qui pour Bolan en faisait un sujet précieux.

Il atteignit la fenêtre et la franchit en se rattrapant au montant de l'escalier d'incendie pour ne pas tomber. Une fois sur la plate-forme, il se pencha et vit que la femme était presque en bas. Il reprit la poursuite, bien décidé à ne pas la laisser le semer. Si elle parvenait à lui échapper, il se retrouverait à la case départ.

La traque continua de l'arrière du bâtiment et le long du trottoir de l'Amor Linea. Elle avait l'air souple et agile, mais ne faisait pas le poids face à la puissance et à la vitesse de l'Exécuteur. Il allait la rattraper quand elle parvint à une intersection, qu'elle traversa en diagonale. Bolan accéléra encore, décidé à la rattraper sur le trottoir opposé.

Le bruit de tirs provenant d'un pistolet et le sifflement des balles qui passaient non loin de sa tête le firent changer d'avis. Il tourna la tête pour voir d'où venaient les tirs. Le tireur était un jeune Hispanique vêtu d'un jean miteux qui lui pendait sous la ceinture et d'un débardeur crasseux. Il tenait son arme de côté en marchant vers Bolan. Celui-ci mit son adversaire en joue et tira tout en continuant sa course. Les deux balles de 9 mm vinrent percer la poitrine du type. L'impact le renversa en arrière; il était mort avant d'atteindre le sol.

Une minute plus tard, Bolan attrapait la femme et la forçait à s'arrêter. L'étau de sa main refermé sur son bras la fit lâcher un cri. L'Exécuteur relâcha un peu son étreinte tout en veillant à ce qu'elle ne puisse lui échapper. Il vit ses yeux s'écarter à la vue du pistolet et choisit de le ranger. Il ne voyait pas l'intérêt de lui faire peur pour la faire parler. Peut-être, qui sait, si elle se rendait compte qu'il ne constituait pas une menace pour elle, parviendrait-il à la convaincre de coopérer.

— Lâche-moi ! cria-t-elle, en le frappant à la poitrine et aux épaules. Lâche-moi, connard !

Elle tenta de lui envoyer le genou dans l'entrejambe, mais Bolan esquiva en se décalant sur le côté et en la plaquant au mur avec son avant-bras.

— Hé ! Tout doux, je ne suis pas là pour vous faire du mal. J'ai

juste besoin d'un renseignement.

— Je m'en fous ! Tu ferais mieux de me laisser partir ou tu vas avoir affaire à Chico.

Bingo.

— Alors comme ça, tu connais Charles Camano. C'est justement ce que je voulais savoir.

A son expression, l'Exécuteur comprit que la jeune femme s'était rendu compte qu'elle avait gaffé dans les grandes largeurs. Il n'avait pas dit un mot de Camano, alias Chico, et pourtant elle s'était débrouillée pour laisser échapper non seulement qu'elle le connaissait, mais aussi qu'elle travaillait pour lui. Dans la mesure où c'était une prostituée et à la lumière de ce que l'Exécuteur comprenait du *modus operandi* de Chico, il se dit que presque toutes les femmes qui travaillaient pour ce salopard avaient dû subir une « période d'essai » avec lui. Ce qui signifiait probablement qu'elle - comme chacune de ses collègues - savait des choses sur plusieurs des opérations de leur patron.

— Tu as le choix entre deux possibilités, reprit Bolan. Soit tu réponds à mes questions et je te laisse filer, soit...

— Soit tu m'emmènes au poste. Ouais, je connais la chanson, flicard, garde ton souffle.

— En réalité, je ne suis pas flic et tu n'as jamais entendu cette chanson-là, rétorqua Bolan d'un ton sinistre. L'autre possibilité est beaucoup plus déplaisante qu'un simple tour au poste.

Elle le considéra un moment, puis lâcha :

— Si je te parle, je suis morte.

L'Exécuteur secoua la tête.

— Peu probable. Je suis ici pour mettre Chico au chômage. Au chômage permanent. Ça veut dire que toi - comme tous les autres dans ce quartier - tu vas devoir chercher un emploi ailleurs, de préférence dans un cadre légal.

Sa déclaration lui valut un rire moqueur.

— Ah, elle est bonne celle-là ! Nous sommes tous sous contrat avec Chico, des contrats exécutés sous la surveillance de ses hommes et impossibles à dénoncer. Il connaît du monde partout, mon gars. Personne ne s'affranchit, jamais. Tu m'entends. Si quelque chose lui arrivait, quelqu'un d'autre prendrait sa place et nous serions illico de retour sur le trottoir à osciller du cul pour attirer le chaland.

Bolan indiqua de la tête le corps qui se vidait de son sang sur la chaussée.

— Quand tu dis « ses hommes », tu veux dire des types comme lui ?

Elle se retourna, vit enfin le cadavre et eut un hoquet de surprise. Elle avait été tellement concentrée sur sa fuite qu'elle n'avait pas

envisagé l'issue de la rencontre entre l'homme et Bolan. Il put voir sa résolution vaciller et une vague lueur d'espoir se faire jour dans son regard, comme si peut-être quelqu'un avait fini par démontrer qu'il était possible de se dresser contre Chico et remporter réellement le combat.'

— Comment t'appelles-tu ? demanda Bolan. Ton vrai nom.

— Missy, lâcha-t-elle, d'une voix d'où l'agressivité avait disparu.

Il relâcha sa pression et dit d'une voix plus douce :

— Ecoute, Missy, tu n'es pas forcée de finir tes jours dans cette merde. Tu as la possibilité de te fabriquer une vie meilleure. Comme je viens de te le dire, je suis là pour mettre un terme aux activités de Chico et à celles de la MS-13. Tu as compris ? Alors, voilà ta chance de t'aider et d'aider les autres à s'en sortir. Dis-moi où je peux le trouver.

Missy eut un regard pour le corps sans vie, revint à l'Exécuteur et répondit.

— O.K., je vais te parler, mais à une condition.

— Je t'écoute.

Et elle la nomma.

CHAPITRE XII

En temps ordinaire, Bolan n'aurait jamais laissé une jeune femme le convaincre de faire ce qu'elle proposait. Mais les circonstances étaient exceptionnelles.

Le temps dont il disposait pour mettre à bas la MS-13 locale et relever la piste de Cristobal était compté, et la vie d'Ignacio Paz pouvait dépendre de sa célérité. Comme l'avait supposé l'Exécuteur, Missy était allée chez Charles Camano, et elle le convainquit que la seule façon pour lui d'y pénétrer était de se faire passer pour un maquereau à la recherche d'un emploi. Bolan eut d'abord des doutes sur ses motivations mais les mit de côté quand elle lui eut parlé de sa jeune sœur et l'eut même emmené la voir.

La gamine au visage mal lavé ne pouvait avoir plus de huit ou neuf ans. Elle était tranquille et réservée et posait sur Bolan un regard effrayé. Missy logeait dans un appartement délabré du côté ouest de l'Amor Linea. C'est de ce côté qu'elle se dirigeait en fuyant l'Exécuteur. La fillette, qui s'appelait Samantha, n'aligna guère plus de deux mots à l'intention de Bolan de tout le temps qu'il passa là-bas. Missy s'excusa pour aller faire couler un bain à sa sœur.

Le Guerrier observa le logement, remarquant la peinture qui s'écaillait, les trous rebouchés à la va-vite, la poussière qui s'accumulait sur les rares meubles. La télévision avait au moins vingt ans. Il n'y avait pas de décodeur numérique à proximité et Bolan se demanda si elle marchait encore.

Quand Missy revint dans ce qui servait d'unique pièce à vivre, Bolan plongea la main dans sa poche et en sortit tout le liquide dont il disposait, petite somme qu'il avait soustraite à son vaste trésor de guerre. Elle posa sur une table faite d'un plateau télé fixé à une caisse de bois, qui servait visiblement aux jeux de la fillette, et regarda Missy dans les yeux.

— Il y a à peu près dix mille dollars. Ils sont à toi.

— Je n'ai pas besoin qu'on me fasse la charité, répondit-elle en passant dans la cuisine.

L'Exécuteur se leva et la suivit.

— Ce n'est pas de la charité. Ce sont des honoraires.

Elle le regarda d'un air suspicieux.

— Pour quoi ?

— M'aider à retrouver Chico.

Elle eut un pâle sourire.

— Tu es bien sûr que c'est tout ce que tu cherches ?

— Je ne suis pas intéressé à tester la marchandise, si c'est ce que tu sous-entends. Cet argent est suffisant pour te permettre un nouveau

départ. J'étais sincère quand je parlais de te sortir d'ici pour te donner une chance de repartir du bon pied.

Missy sembla considérer ses paroles mais ne poursuivit pas l'échange. Elle se détourna et s'activa, sortant une poêle d'un placard et des œufs et du bacon du frigo.

— Tu veux manger quelque chose ? demanda-t-elle sans le regarder.

Il fit non de la tête, puis déclara :

— J'apporte une légère modification à notre accord.

— Comment ça ?

— Je vais te laisser me faire entrer chez Chico et me présenter. Mais ensuite, tu prends ta sœur et cet argent et tu te casses sans discussion.

— Et si je refuse ?

— Alors nous n'avons plus d'accord.

Elle secoua la tête.

— Et tu n'as pas ce que tu veux, mon grand. Bolan eut un sourire froid.

— J'ai d'autres moyens de trouver Chico.

Missy finit de cuire les œufs et servit une tasse de café à Bolan. Puis elle sortit de la cuisine et prit la pile de billets qui était sur la table. Après les avoir considérés un instant, elle les laissa retomber d'un geste un peu exagéré. Elle se dirigea alors vers la salle de bains, avant de se raviser et de revenir sur ses pas pour ramasser les billets. Puis elle repartit chercher sa sœur. L'Exécuteur se dit que c'était sa façon à elle de lui signifier son accord.

Lorsqu'elle revint une minute plus tard, elle installa Samantha à table et lui donna les œufs au bacon à manger. Puis elle sortit de nouveau de la pièce, et, un instant plus tard, Bolan entendit la douche couler. Il fut d'abord surpris qu'elle lui ait ainsi confié sa sœur, puis il comprit que cela voulait dire qu'elle considérerait que ses intentions étaient bonnes. Compte tenu de son histoire, on pouvait voir ça comme un sacré progrès.

Elle revint dix minutes plus tard, et Bolan sentit le parfum fleuri de son shampoing. Sans son lourd maquillage, sa beauté naturelle éclatait. Les cheveux blonds frisés étaient à l'évidence une perruque, car ceux qu'elle avait peignés au sortir de la douche étaient plutôt châains et tombaient en larges ondulations sur ses épaules. Elle avait des yeux d'un bleu étincelant. Le short en jean usé qu'elle avait revêtu moulait ses formes. Elle n'avait guère plus de vingt-deux ou vingt-trois ans.

Bolan ne put s'empêcher de faire un commentaire.

— Ce look te va autrement mieux, dit-il en souriant.

Missy inclina la tête pour signifier qu'elle acceptait le compliment et

ils se regardèrent un long moment. Elle s'aperçut alors que la tasse de Bolan était vide et alla la remplir dans la cuisine. Puis elle s'adossa au mur, bras croisés, et fixa son regard sur lui.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il par-dessus sa tasse.

Elle haussa les épaules, tendit la main et se mit à jouer avec les cheveux de sa sœur.

— Je me demandais. Si tu n'es pas un flic, pourquoi t'es-tu donné la peine de venir jusqu'ici ? Quel est vraiment ton but ?

— Je ne peux pas te dire ça.

— Je m'en serais doutée.

— Comprends-moi bien. En fait, si je te disais tout de moi et de mes raisons d'être ici ta vie ne vaudrait plus un clou.

— C'est drôle, parce que, dès le moment où je t'ai rencontré, j'ai eu cette impression.

— Je ne parle pas de moi. Je ne parle pas de moi. Je ne suis pas une menace pour toi. Mais rien que le fait de savoir que j'existe et que je suis là est risqué pour toi. Si je t'en disais plus et que mes ennemis mettaient la main sur toi, je n'ai pas besoin de te dire ce qu'ils te feraient s'ils pensaient que tu ne leur disais pas tout. A toi ou à tes proches...

— Tes ennemis... Tu parles comme si tu étais en guerre.

— Je suis en guerre !

Missy ne répondit rien, et Bolan se dit que c'était parce qu'elle ne s'attendait pas à cette réponse. Mais les faits parlaient d'eux-mêmes et il savait qu'il ne pouvait rien y faire. En revanche, il avait appris que s'il avait une action positive sur la vie d'une seule victime - et Missy était bien victime des machinations de tyrans comme Camano et Cristobal qu'elle l'interprète ainsi ou pas - , son altruisme pouvait avoir un effet boule de neige. Ce ne serait peut-être pas ici ou demain, mais elle se souviendrait de sa générosité et trouverait peut-être la manière de faire preuve de reconnaissance en se montrant généreuse envers quelqu'un d'autre à son tour. Et le cercle vertueux ainsi créé contribuerait à mettre au chômage des gens comme les petits patrons de la MS-13.

— Que penses-tu faire de Samantha pendant notre absence ?

— Elle peut rester ici, répondit Missy avec un haussement d'épaules. Elle y sera en sûreté. Aucun des hommes de Chico ne sait où je vis; lui-même n'en sait rien.

— A ta place, je n'en serais pas si sûre. Je pense qu'elle serait plus en sécurité avec un ami à moi.

Missy considéra Bolan.

— Tu ne l'éloignerais pas de moi, hein ?

— Ce ne serait bon ni pour elle, ni pour toi. C'est ta famille, la seule que tu sembles avoir de reste. Je ne me résoudrais à séparer les

membres d'une même famille que si ça devenait absolument nécessaire. Mais vu où nous allons tous deux, crois-moi quand je dis qu'elle sera plus en sécurité à un endroit où personne ne pourra l'atteindre.

Missy regarda Samantha, qui n'avait mangé qu'un quart de son assiette et jouait pensivement avec le reste.

— Que dirais-tu d'un petit voyage, Sam ?

La petite regarda sa sœur, puis Bolan, qui lui sourit. Elle scruta le regard bleu acier de l'Exécuteur et dut y voir quelque chose, car elle fit oui de la tête. Il était persuadé que les enfants avaient de l'intuition et un sens inné leur permettant de distinguer les gentils des méchants.

— Tu vas rencontrer un ami à moi, dit-il à la fillette. Tu vas voir, il va te plaire. Il s'appelle Jack.

Missy mit quelques affaires dans un sac pour elle et sa sœur et Bolan les emmena à l'aérodrome où il s'était posé quelques heures plus tôt. Avant de repartir avec Missy pour rejoindre la villa de luxe de Camano au nord-est de la ville, il donna à Grimaldi des instructions strictes sur ce qu'il devait faire de Samantha s'ils ne revenaient ni l'un ni l'autre.

Bolan nota avec intérêt que Camano avait choisi de vivre à proximité de ses « entreprises ». Les hommes dans son genre s'efforçaient en général d'en rester à distance, soit sur les conseils de leurs avocats, soit parce qu'au fond d'eux-mêmes cette proximité les effrayait. Mais Chico n'était pas précisément né avec une cuillère en argent dans la bouche. A en croire son dossier, il était arrivé petit enfant dans le pays, parmi les nombreux réfugiés de la guerre civile qui avait alors lieu au Salvador. Sa mère n'avait pu décrocher qu'un titre de séjour, mais; comme elle avait pu prouver que le père de Chico était un journaliste américain, elle avait obtenu la nationalité américaine pour son fils. En tant que citoyen, il aurait certainement pu la faire naturaliser par la suite, mais elle était morte du choléra alors qu'il n'était encore qu'un enfant.

Malgré la preuve apportée par les tests en paternité, le reporter californien qui avait engendré Chico n'avait jamais voulu croire que le gamin était son fils. Il avait toutefois accepté de le prendre chez lui, mais avait perdu son poste peu de "temps après. Un journaliste malchanceux, alcoolique de surcroît, ne faisait pas un modèle parental brillant. Comme beaucoup d'autres gamins aux histoires de foyer brisé similaires, Camano s'était tourné vers la seule planche de salut possible : la MS-13, au sein de laquelle il avait trouvé la structure, le but et la discipline qui lui faisaient défaut.

Comme tous les chefs locaux, avant lui, Chico avait franchi les étapes lui permettant de se tailler son petit royaume au milieu de la

pauvreté et de la dérégulation qui régnait dans l'est de Los Angeles. Il avait débauché les membres d'autres gangs hispaniques jusqu'à ce que ces derniers ne puissent plus lui faire concurrence et conclu des alliances avec les petits patrons de la MS-13 dans les communautés environnantes, se forgeant une réputation de caïd juste mais impitoyable. Et un jour, personne n'avait plus osé franchir les lignes invisibles qu'il avait tracées pour marquer les limites de son vaste territoire.

Enfin, Chico avait créé son nouvel empire basé essentiellement sur le commerce du sexe et de la drogue et bâti l'Amor Linea à partir de rien.

— Ses équipes - il les appelait ses fourmis soldats - patrouillent les rues nuit et jour, expliqua Missy entre deux bulles de son chewing-gum. Mais bon, tu le sais déjà, puisque tu es tombé sur l'un de ses gars en me courant après.

— « Ses fourmis soldats. » Tu vois bien que lui aussi pense que c'est une guerre.

Missy hocha la tête avec un air pensif.

— Ouais, je vois ce que tu veux dire.

— Que peux-tu m'en dire d'autre ?

— Eh bien, à une époque on était quasi indépendantes. Il y a eu un temps où Chico gérait tout personnellement, et puis c'est devenu trop lourd pour un seul homme et il a commencé à engager ces types, qu'il appelle « juniors ».

— Des macs.

— Ouais, en gros c'est ce qu'ils sont, de vulgaires macs. Mais ici ils agissent plutôt en managers. La plupart d'entre eux sont cool. Il y en a bien un de temps en temps qui prend son pied à distribuer quelques claques, mais Chico n'est pas d'accord avec ça. Il pense que c'est mauvais pour le business, que ça attire les flics, enfin tu vois, quoi... et il n'aime pas qu'on abîme la marchandise. Les juniors qui tapent sur les filles ne font pas long feu.

— Et toi tu bossais sur le trottoir ou pour ce service d'« hôtesse » dissimulé derrière son entreprise à but non lucratif ?

— Les deux. On tourne, parce que les avantages du service d'hôtesse, comme tu dis, sont bien supérieurs. De belles robes, de super-fêtes où tu te retrouves au coude à coude avec la faune d'Hollywood. Tout le monde sait ce que nous faisons vraiment pour nos clients, mais personne ne dit rien. Celle qui l'ouvre a affaire à Chico, alors on la ferme toutes et les juniors s'assurent que tout roule.

— Et les drogues ?

— La plupart du temps, elles sont fourguées lors d'une commande de fille. Tu vois, les clients sont pour beaucoup des hommes d'affaires qui veulent s'encanailler pour une soirée, ou parfois des étudiants qui

veulent tremper leur biscuit.

Elle sortit un paquet de cigarettes de son petit sac à main, l'alluma, puis entrouvrit la fenêtre pour souffler la fumée à l'extérieur.

— Ces types sont sans danger pour la plupart. Le risque vient des locaux de l'Amor Linea.

— Tu en parles presque comme si tu aimais ça.

Missy ne dit rien pendant quelques instants. Elle haussa les épaules, tira sur sa cigarette, puis répondit.

— C'est ce que je connais. Après la mort de mes parents, il a bien fallu que je trouve un moyen d'entretenir Sam. A dix-huit ans, je n'avais ni réelles compétences, ni les nichons qui m'auraient permis de faire oublier leur absence à ces cochons d'employeurs.

Bolan ne put qu'acquiescer. Qu'aurait-il pu ajouter ? Il avait entendu cette histoire des milliers de fois. Et il avait fini par accepter que, même s'il avait connaissance des nombreux maux de ce monde, il ne pouvait prendre sur lui de les résoudre tous. Il avait établi les principes de sa croisade sur l'idée que s'il focalisait ses efforts sur la source du vice il pourrait mettre à mal l'empire du crime. Il l'avait prouvé avec la mafia, à qui il avait porté des coups majeurs, mais toujours à recommencer...

D'ailleurs, cela ne marchait pas à chaque fois et l'Exécuteur était assez pragmatique pour savoir que de tels espoirs auraient été irréalistes. Il savait aussi que ce plan précis comportait des risques considérables pour Missy et que si quelque chose lui arrivait, la petite Samantha serait vraiment orpheline. Mais Bolan ferait en sorte que les choses n'en arrivent pas là. Si ça se gâtait, il s'arrangerait pour qu'elle puisse s'en tirer.

— Arrange-toi pour jouer ton rôle avec conviction, sinon nous sommes morts tous les deux, lui rappela-t-il.

Après avoir traversé les quartiers est, ils finirent par arriver chez Chico. Ce n'était pas la somptueuse résidence qu'il s'était imaginée, mais juste une belle maison parmi toutes les belles maisons de ces rues impeccables, entourées de pelouses parfaitement tondues et de haies taillées au cordeau.

Bolan tourna dans l'allée et s'arrêta devant une imposante double grille de fer forgé. Il y avait là un Interphone, qu'il actionna. Quelques instants plus tard une voix bourrue répondit et Bolan remarqua au même moment le mouvement des deux caméras motorisées situées de part et d'autre de la grille.

— Ouais ?

Missy se pencha et cria.

— Nous voulons voir Chico.

— Tu as rendez-vous, Missy ? demanda la voix.

— Non, mais il acceptera de nous voir. Dis-lui juste que c'est moi.

— O.K. Mais qui est ton galant ?

— Arrête de poser des questions et dis à Chico que nous voulons le voir ! rétorqua Missy d'un ton sans réplique, qui surprit Bolan.

La professionnelle était de retour.

Moins d'une minute plus tard apparurent soudain à la grille six types baraqués à l'air mauvais, vêtus de mocassins, de chinos et de jolies chemises, P.-M. pendu à l'épaule. Bolan n'aurait su dire s'il s'agissait d'une équipe de sécurité ou d'un escadron de tueurs les deux rôles leur auraient parfaitement convenu.

Tandis que les grilles de fer forgé s'ouvraient automatiquement vers l'intérieur, ils entourèrent la voiture, l'arme prête. Puis ils firent signe à Bolan et Missy de sortir et les fouillèrent. Bolan se laissa délester de l'automatique Colt.45 qu'il avait pris à la place de son Beretta 93-R, arme militaire modifiée spécialement à son intention, pour ne pas risquer d'être pris pour le spécialiste qu'il était, plutôt que pour le porte-flingue sans emploi qu'il voulait incarner. Pour des raisons similaires, il avait aussi renoncé à emporter la moindre arme lourde dans la voiture.

C'est avec plus d'enthousiasme qu'ils fouillèrent Missy, tout en maintenant un professionnalisme certain. Ils ne prenaient pas de risque. L'un des hommes prit les clés de la voiture. Bolan mémorisa son visage et regarda dans quelle poche il les mettait... au cas où il aurait à les récupérer rapidement.

Puis les six hommes les escortèrent sur la longue allée qui serpentait vers le repaire de Charles Camano, alias Chico.

CHAPITRE XIII

Ignacio Paz ne croyait pas à la réincarnation, il était catholique. Mais il se demandait quand même s'il n'était pas en train d'expier pour une grosse faute commise dans une vie antérieure. Malgré ce qu'il payait pour s'assurer la discrétion des commerçants du coin, la nouvelle de sa petite altercation avec le client éméché de la cantina avait circulé très vite et il n'avait pas fallu longtemps pour que quatre types bien habillés et armés viennent lui parler. Et Paz n'en aurait même rien su sans un appel d'Arturo, son ami fidèle de la réception, le prévenant qu'ils arrivaient.

Et qu'ils avaient une clé.

C'est alors qu'il attrapa tout ce qui risquait de l'identifier, y compris le Glock 21 au numéro de série effacé, et qu'il sauta hors de la fenêtre de sa chambre située à l'étage, qu'il avait choisie parce qu'elle donnait derrière l'hôtel sur le toit du patio. Ce toit était fragile. Il était fait de vieux panneaux de fibres qui craquaient sous son poids. Alors qu'il arrivait au bout, le premier de ses quatre visiteurs sautait déjà par la fenêtre. Mais c'était un grand type et les prières de Paz avaient dû être entendues parce que l'homme passa directement à travers le toit pour aller enfoncer le plancher pourri du patio.

L'agent secret atteignit l'allée du fond et se mit à courir. Il glissa dans une flaque de boue qui n'avait pas complètement séché depuis la dernière pluie. Il ne prit même pas la peine de regarder derrière lui. S'ils n'étaient pas encore à sa poursuite, ce n'était qu'une question de secondes. Serafin Cristobal avait des informateurs partout, tout le monde dénonçait tout le monde, et Paz se demandait s'il existait pour lui un seul endroit sûr dans tout San Salvador.

Enfin si, il y avait un endroit, et pour l'instant il lui faudrait suivre son instinct et s'y rendre. Mariana ne serait pas contente de le voir, mais c'était une jeune femme honnête - avec deux petits sur les bras - qui ne le donnerait pas à des types comme Cristobal. Il lui avait demandé de venir avec lui, lui avait offert de jouer de son influence pour la faire entrer aux Etats-Unis avec un visa de travail, mais elle avait refusé énergiquement en mettant en avant des raisons dont il devait bien reconnaître qu'elles étaient toutes bonnes. Il était marié et sa femme ne voudrait jamais le partager. Le Salvador était son pays. Comment réagirait-il si elle lui demandait d'abandonner la seule vie qu'il ait jamais connue pour s'installer ici avec elle ? Renoncerait-il à sa nationalité ? Accepterait-il de faire partie de sa vie et de celle de ses petits ?

Qui sait ? Peut-être aurait-il répondu oui à toutes ces questions à un moment plus opportun, mais, là, il avait à ses trousses les sbires du

plus puissant gang du pays et il ne faudrait pas longtemps pour que sa tête soit mise à prix. Tous les petits malfrats en mal de reconnaissance se mettraient à sa recherche, prêts à le livrer à Cristobal pour s'attirer ses bonnes grâces.

Ce dernier le voudrait à tout prix, ne serait-ce que pour le principe, et dès la fin de la journée, sa vie même serait en danger. Et il n'y avait rien que Paz pût faire contre ça.

La décoration intérieure de la maison n'avait aucun rapport avec ce à quoi on aurait pu s'attendre des goûts d'un vice-roi de la pègre de la réputation de Camano.

Bolan nota de beaux tableaux sur les murs et -aperçut des bustes de céramique dans une des pièces. L'homme semblait avoir un goût exquis, mais déci- dément ça ne cadrait pas. Camano avait grandi dans les rues d'une des villes les plus violentes du pays, et pourtant il avait choisi d'embellir sa maison avec des œuvres d'art incontestables et de la décorer avec légèreté et discrétion.

Cela ne tenait pas debout, et pour une raison qu'il n'aurait pu déterminer, cela provoquait chez l'Exécuteur des sueurs froides et mettait tous ses nerfs en alerte. L'équipe de sécurité les conduisit à l'arrière de la maison jusqu'à une porte coulissante qui ouvrait sur un patio donnant sur un jardin aussi soigné que l'était l'intérieur. Le gazon frais coupé qui rejoignait le mur de briques qui l'entourait était parsemé de somptueuses fleurs qui embaumaient au soleil de midi.

Un type imposant aux cheveux sombres était assis dans une chaise de jardin élégante. Il sirotait un liquide ambré servi sur de la glace pilée et tirait sur un cigare qui avait tout l'air d'un havane de la meilleure qualité. Il avait les doigts épais et courtauds comme ceux d'un obèse et ne semblait pourtant pas avoir une once de gras. Sa chemise de soie largement ouverte laissant apercevoir des pectoraux et des abdominaux bien dessinés. Une petite moustache à la Fu Manchu garnissait sa lèvre supérieure et une barbe naissante son menton proéminent. Ses yeux profondément enfoncés évoquaient un rat, mais le reste de son visage était mat et lisse. L'œil exercé de Bolan repéra immédiatement chez lui les traits typiques du Centraméricain. Son expression impassible, presque dédaigneuse, trahissait sa position dans la hiérarchie, comme le faisait la présence tout à côté de lui de quatre hommes supplémentaires, à l'évidence ses gardes du corps.

— Missy !

Il tendit la main et elle s'écarta de Bolan pour venir s'incliner et baiser la rangée de lourdes bagues en or qui ornaient ses doigts.

— Ça fait plaisir de te voir, fillette.

Missy sourit et fit un pas en arrière.

— Ça fait longtemps, Chico.

— Non, trop longtemps.

Il frappa deux trois fois son genou de sa large paume et lui fit signe de venir s'y asseoir. Elle parut hésiter un instant mais se rattrapa habilement en souriant et en acceptant son invitation. Elle se pencha sur lui, lui entoura les bras autour du cou et lui murmura à l'oreille quelque chose qui le fit glousser comme un gamin. Un prince du crime qui gloussait ? Leur échange avait quelque chose de surréaliste. Bolan ne disait rien. Enfin, Missy reporta son attention vers lui.

— Chico, je voudrais te présenter Mike Grecki.

Il n'aurait pas été prudent d'utiliser sa couverture habituelle, car il était quasi certain que les nouvelles de ses exploits à Herndon avaient déjà circulé. Ils seraient sur leurs gardes et l'Exécuteur supposait que Cristobal aurait fait passer le mot à tous les autres groupes de la MS-13.

— Grecki, hein ?

Chico fit un signe à l'un de ses hommes, puis vint plonger son regard dans les yeux de Bolan.

— Et c'est quoi ton histoire ?

— Je suis juste un ami de Missy, répondit l'Exécuteur d'un ton égal dans lequel il s'efforça de mettre une nuance de respect.

Le dossier qu'avait le Ranch sur lui indiquait que Camano était sujet à des colères brusques et violentes qu'un rien pouvait suffire à déclencher. Cela semblait pourtant peu probable à voir l'homme assis là tranquille avec une expression quasi espiègle sur le visage, mais Bolan ne s'y fiait pas. Mieux valait attendre de voir ce que le type avait à dire.

— Un ami ?

Il reporta son regard sur Missy.

— C'est vrai, fillette ?

Missy fit oui de la tête et fit éclater son chewing-gum avant de dire :

— Je suis tombée sur lui du côté de la Linea.

— Ah oui ?

Camano revint à Bolan.

— Tu sais que c'est le territoire de la MS-13, l'ami. C'est-à-dire mon territoire, veto, et personne ne fait de business là-bas sans mon accord. Compris ?

Bolan resta silencieux, sans expression et attentif au moindre signe indiquant que les choses risquaient de se gâter. Il regarda autour de lui, évaluant rapidement les distances et les tailles, tâchant de voir qui tenait son arme un peu trop mollement et serait facile à maîtriser si nécessaire. Puis il reporta son regard sur Camano et attendit qu'il poursuive.

— Tu es du genre calme, hein ? Du genre qui ne dit pas grand-

chose. Se taire et agir, c'est ça ? Alors, Missy, pourquoi m'as-tu amené ce petit Blanc ?

— Je cherche du travail, dit Bolan.

Camano le regarda en plissant les yeux.

— Ce n'est pas à toi que je parlais.

Il se retourna vers Missy.

— Donc, pourquoi l'as-tu amené ici ?

— Il m'a aidée, Chico. Sois gentil avec lui, tu veux ? Des types se sont pointés, des salopards de la EME, et ils ont commencé à me rudoyer. Il est intervenu pour m'aider.

— Il t'a aidée, hein ? Mais pourquoi as-tu eu besoin de l'aide de ce mec ? Y a mes gars là en bas. Où était Pedro ? Et Emilio ?

— Ils l'ont tué, Chico ! Ils ont tué Emilio !

Missy se mit à pleurer et à trembler.

— Ils l'ont tué sans raison. Il venait à mon secours et ils l'ont tué. Et puis Mike s'est pointé et s'est mis à leur tirer dessus et ils ont filé.

Camano fit un geste à l'intention de l'un des hommes debout derrière lui, qui fit immédiatement un pas en avant.

— Tu sais quelque chose là-dessus ?

Le garde du corps fit un signe de dénégation.

— Vérifie tout de suite. Je veux savoir où est Emilio.

Le type hocha la tête, tourna les talons et disparut dans la maison. Camano reporta son attention sur Bolan. Le Guerrier ne bougeait pas, attendant que l'histoire de Missy fasse son chemin dans l'esprit du truand. Il savait que si celui-ci refusait d'y croire, les choses allaient rapidement prendre une tournure désagréable. Bolan comptait en tout cas faire en sorte que Missy s'en tire vivante, même s'il lui fallait pour cela maîtriser un des gardes du corps et porter un nouveau coup violent à l'empire de la MS-13 sur le champ. Ça ne l'avancerait pas dans sa localisation de Cristobal ou d'Ignacio Paz, mais au moins il aurait nettoyé le monde d'une ordure de plus.

Les types comme Camano faisaient partie d'un trop-plein de criminels dont les Etats-Unis pouvaient fort bien se passer.

— Mais pourquoi me l'amener ?

— Je ne l'ai pas vraiment amené. C'est plutôt lui qui m'a amenée. J'étais morte de trouille, Chico !

Le chef de gang se caressa la moustache un moment en réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre et finit par déclarer :

— Ça fait un bon bout de temps que la EME n'a pas essayé de s'imposer face à moi. Pourquoi le ferait-elle maintenant ?

L'instinct de Bolan le poussa à jouer son atout principal.

— Peut-être ont-ils entendu parler des problèmes de la MS-13 là-bas dans l'Est.

Le regard de Camano se durcit.

— Et qu'est-ce que tu sais de ça, toi, petit Blanc ?

— Ecoute, Chico, je ne veux pas te manquer de respect, mais j'ai aidé ton amie ici présente et je te l'ai amenée en toute amitié. Je n'aime pas trop être traité avec méfiance quand je rends service aux gens et je voudrais partir d'ici en bons termes avec toi.

— Ouais. Eh bien, je te suis reconnaissant d'avoir aidé une de mes filles, mais sache qu'ici c'est moi qui décide. Ce qui veut dire entre autres que tu partiras quand je le déciderai. Tu me suis ?

Bolan envisagea d'en rajouter une couche mais se ravisa.

— Pas de problèmes pour moi. J'attendrai ici en profitant de ton hospitalité.

— Ouais, fais ça, oui.

Camano regarda Missy, qui penchait la tête en le regardant d'un air qui signifiait qu'elle n'approuvait pas vraiment ses façons de faire, elle non plus. Il sembla se radoucir un peu et dit :

— O.K., Missy, pour te faire plaisir je vais donner une chance à ce garçon. Sers-toi à boire. Tu veux un verre, Grecki ?

L'Exécuteur accepta d'un signe de tête et Missy se leva pour faire le service. Elle alla directement au bar installé le long du mur, presque comme si elle savait depuis longtemps où il se trouvait. Bolan se demanda s'il n'avait pas sous-estimé la MS-13. Peut-être l'avaient-ils déjà repéré et lui avaient-ils tendu un piège en utilisant Missy comme appât.

D'abord, Missy avait agi comme si elle n'avait rencontré Chico qu'une seule fois auparavant - pour une sorte d'initiation - , et maintenant ils étaient là à bavarder comme deux vieux amis. Ensuite, elle paraissait bien connaître l'endroit pour quelqu'un qui n'y était venu qu'une fois. Enfin, elle semblait s'être coulée un peu trop facilement dans son rôle et la transformation à laquelle il avait assisté à leur arrivée l'effrayait un peu. D'un autre côté, sa théorie péchait de plusieurs façons. Si elle avait vraiment prévu de le trahir; pourquoi tout ce prétexte, la vérification de la mort d'Emilio et le reste ? Ils auraient très bien pu lui tomber dessus à leur arrivée. Et puis il y avait eu son hésitation quand Camano l'avait invitée à s'asseoir sur ses genoux et les larmes de crocodile pour étayer sa prétendue frayeur. En outre, Jack s'occupait de la sécurité de sa sœur. Si elle devait le trahir, elle n'aurait pas pris ce risque. Elle était intelligente. Tout bien pesé, il avait foncé en décidant de lui faire confiance et il était de toute façon trop tard pour les arrière-pensées. Il avait certes l'habitude de contrôler complètement la situation, mais il avait abordé celle-ci en sachant pertinemment qu'il allait lui falloir improviser.

Missy revint un instant plus tard en lui tendant un verre. Il la remercia de la tête et attendit qu'elle s'assoie dans une chaise aux côtés de Camano avant de lever son verre. Camano leva légèrement

le sien. en retour et Bolan porta la boisson à ses lèvres, ne détectant aucune présence d'alcool à l'odeur. Ce n'était que du Schweppes, rien de plus. L'affaire était entendue : Missy était bien de son côté.

Camano ne lui proposa pas de s'asseoir, mais l'Exécuteur décida de ne pas se formaliser. Après tout, le malfrat n'avait pas de raison de lui faire confiance, en particulier dans les circonstances du moment. Il nota qu'il n'était pas revenu sur ce que Bolan avait dit à propos d'Herndon, alors que l'Exécuteur avait détourné la conversation en le mettant sur la défensive.

L'homme que Camano avait envoyé pour vérifier leur histoire revint et hocha la tête affirmativement quand Camano le regarda.

Le truand se tourna vers Bolan.

— Il semble que vous ayez dit la vérité. Vous êtes sûr que c'était la EME ?

Bolan se trouva vers Missy en répondant :

— Ce n'est pas mon territoire habituel, alors si Missy le dit, je la crois.

— O.K. Je pense alors qu'il va falloir que nous expliquions une nouvelle fois à nos amis de l'autre côté de la ville que l'Amor Linea leur est interdite. Et je suppose que tu t'attends à une gratification, hein ?

Bolan haussa les épaules.

— Pas forcément. Un job m'irait aussi bien.

— Ouais, pas si vite. Pas avant que j'aie pris mes renseignements sur toi. Et pas avant que tu aies été initié. Pour l'instant, je crois que nous allons te garder ici jusqu'à ce que les choses évoluent.

— Mais, Chico, qui va me ramener ?

— Pourquoi veux-tu retourner là-bas, Missy ? Tu as bien failli y laisser ta peau.

— Mais parce qu'il faut bien que je travaille ce soir, pleurnicha-t-elle.

— O.K., je vais demander à deux de mes gars de te raccompagner chez toi. Mais Grecki va devoir rester un peu, histoire qu'on apprenne à mieux se connaître.

Pour la première fois depuis leur arrivée, Camano se fendit d'un sourire, et Bolan vit briller une dent en or à sa mâchoire inférieure.

— Peut-être que je peux lui trouver quelque chose à faire, après tout.

L'Exécuteur nota le ton inquiétant de Camano mais resta silencieux. L'homme continuait à l'observer de ses petits yeux de rat. Un sourire satisfait flottait sur ses lèvres sous la moustache ridicule, et pendant un instant Bolan dut se retenir pour ne pas lui envoyer son poing dans la figure. Mais une telle réaction lui aurait coûté la vie, sans parler de celle de Missy, et n'aurait servi à rien. Pour le moment, il allait suivre le mouvement. Au moins Missy avait-elle respecté son

engagement en s'arrangeant pour se faire reconduire chez elle.

Mais bientôt, Bolan agirait.

*

**

Ignacio Paz ne se sentait pas proche du tout du Tigre Garra imaginé par Gary Marciano. On lui avait donné ce nom de code parce que son gouvernement comptait qu'il joue le rôle des griffes du tigre en transperçant son ennemi avec vitesse et détermination pour lui arracher le cœur. Et au lieu de ça, Paz s'était débrouillé pour se retrouver avec ce qui paraissait la moitié des hommes de Cristobal à sa poursuite et ne voyait aucun moyen de s'en sortir la vie sauve.

Et sans que Mariana et ses enfants y laissent eux aussi leur peau.

Malgré lui, Paz avait rejoint la maison de Mariana et avait frappé sans relâche à sa porte jusqu'à ce qu'elle accepte de lui ouvrir. Paz lui en était reconnaissant mais ne s'attendait pas à ce que les choses échappent à tout contrôle aussi vite. Elle était devant lui dans la cuisine, le regardant dévorer le plat de tortillas à l'émincé de porc et aux piments rouges et verts qu'elle lui avait servi. Elle fit suivre d'une bière glacée. Mais alors qu'il allait en prendre une autre dans le frigo, Mariana en referma la porte presque sur sa main en le considérant avec un mépris affiché.

— Que t'est-il arrivé, Erasmo ? demanda-t-elle en utilisant le faux nom qu'il lui avait donné comme le sien.

— Rien dont tu doives te soucier.

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Elle se mit à lui cogner la poitrine.

— Comment as-tu pu faire ça ? Comment as-tu pu prendre le risque qu'ils te suivent, et mettre mes petits en danger ?

Elle se précipita à la porte de la mesure qui lui tenait lieu de foyer et commença à ouvrir la porte.

— Je veux que tu partes immé...

Paz se précipita jusqu'à elle, la repoussa sur le lit et ferma la porte en hurlant :

— Sainte Vierge, garde cette foutue porte fermée ! Tu cherches à nous faire tous tuer ?

Un instant plus tard, la fenêtre qui jouxtait la porte explosait dans une gerbe d'éclats de verre et la question parut parfaitement rhétorique. L'objet qui l'avait cassée rebondit sur le mince tapis. Il en sortait une langue de feu à une extrémité. Le cocktail Molotov finit par aller se briser contre une bibliothèque et mettre le feu aux quelques livres qui se trouvaient là. Un instant plus tard le tapis lui aussi était en flammes.

Paz se précipita pour vérifier que Mariana n'avait rien, la mit sur pied et courut jusqu'à la pièce de derrière, où elle avait mis ses deux enfants à la sieste. En même temps il tira son Glock de sous sa chemise et regarda par-dessus son épaule. La fumée envahissait déjà la pièce de devant tandis que les vieilles planches sèches qui constituaient l'armature de la maison prenaient feu à leur tour.

Paz réveilla le garçonnet en l'empoignant, et celui-ci se mit à pleurer. Le bébé, lui, ne dit rien quand Mariana le prit dans son berceau. Paz tenta d'ouvrir la fenêtre, mais elle avait été bloquée par la peinture. Il eut un instant de panique avant que la solution ne se présente à lui sous la forme d'un oreiller à la taie usée mais propre. Paz le posa contre la fenêtre et envoya un grand coup de poing en son centre. La vitre peu épaisse céda et il n'eut aucun mal à faire partir les éclats restés fixés au cadre en quelques coups de crosse. Il prit le nourrisson des bras de Mariana, puis lui fit signe de sortir la première, avant de lui passer les deux enfants une fois qu'elle fut dehors.

— Cours, Mariana ! lui dit-il. File aussi loin d'ici que tu le peux ! Si on te demande quoi que ce soit, tu ne me connais pas. Tu ne m'as jamais connu.

— Erasmo, je...

— Je sais ce que tu vas dire. Ne dis rien. Il vaut mieux que tu oublies jusqu'à notre rencontre.

Il sentit son cœur se briser en la voyant trébucher pieds nus sur les trous et les bosses du tas de boue qui lui tenait lieu de jardin. Il attendit qu'elle fût hors de vue, puis se retourna. La fumée était épaisse maintenant, si épaisse qu'il savait qu'il n'aurait que le temps de la traverser jusqu'à la porte. Il allait se jeter à la face de ses ennemis pour donner à Mariana une chance de s'en tirer.

Ils ne la poursuivraient pas. En tout cas, il priait de toute son âme pour qu'ils ne le fassent pas.

Les hommes de main de la MS-13 de Cristobal étaient venus pour Ignacio Paz. Et c'était exactement ce qu'il avait l'intention de leur donner.

CHAPITRE XIV

Une fois Missy tirée d'affaire, l'Exécuteur commença à établir son plan de bataille. Il aurait deux phases. D'abord, il lui faudrait éliminer l'équipe de sécurité de Camano et ses gardes du corps et ensuite frapper les entreprises de l'Amor Linea et faire en sorte que la EME, la concurrence, semble avoir fait le coup. Ainsi, il pourrait manipuler la situation et s'arranger pour en finir avec le patron local de la MS-13. Et, comme à Herndon, il ferait confiance à la police du cru pour s'occuper des truands encore debout ici ou là.

Au début, il ne se présenta aucune opportunité de récupérer son arme. Il semblait aussi que Camano n'avait aucune intention de le laisser quitter son champ de vision. Mais les choses changèrent rapidement avec les préparations au combat. L'ambassadeur que Camano avait envoyé au chef local de la EME revint avec un message jurant qu'ils n'avaient rien à voir avec le meurtre d'Emilio ou l'agression contre une prostituée de l'Amor Linea. Fort heureusement, Camano ne voulut pas croire à ces protestations d'innocence, et Bolan en rajouta pour l'exciter encore plus.

— Il se fout de toi, dit-il à Camano dans le bureau duquel ils se tenaient tous deux. Je peux décrire ces trois types, jusqu'aux couleurs qu'ils portaient et aux signes qu'ils utilisaient.

— N'importe qui pourrait trouver ces détails sur l'internet, mais je ne les crois pas pour autant. De toute façon, ça fait des années qu'ils essaient de me tailler des croupières. Mais ça n'explique toujours pas pourquoi ils ont tué Emilio et pourquoi, toi, tu étais là.

— Emilio a tiré le premier.

— Quoi ! ? intervint le premier lieutenant de Camano, que tout le monde appelait Flip, surnom, Bolan l'apprendrait plus tard, qui n'était qu'une abréviation de Felipe. Il n'aurait jamais fait ça.

— Sauf s'il essayait de protéger Missy, rétorqua Bolan.

— Ça suffit ! tonna Camano. Je me fous de qui a fait quoi, compris ? Je veux savoir qui tu es et ce que tu foutais là-bas. Ou je te jure que je te tire une balle moi-même !

— O.K., O.K. ! dit Bolan en levant les mains en signe d'apaisement. C'est ton patron qui m'envoie.

L'Exécuteur prenait un gros risque, mais il n'avait pas le choix. Il avait longuement réfléchi à la mort de Guerra et pour lui l'exécution du chef local d'Herndon ne pouvait être un règlement de comptes entre gangs. Non, l'ordre était venu de beaucoup plus haut, très probablement de Serafin Cristobal, irrité de ce que Guerra avait beaucoup trop attiré l'attention et qu'il avait perdu le contrôle des opérations à Herndon. Cela signifiait qu'il y avait une autre partie en

présence et Bolan aurait parié qu'il s'agissait d'un indépendant. Camano fit sortir tout le monde à l'exception de Flip. Une fois qu'ils furent seuls, il se laissa aller dans son fauteuil, croisa les bras et se mit à étudier Bolan, les yeux plissés. L'Exécuteur avait appris à ne pas en faire trop dans ce genre de situation. Il avait aussi appris qu'il valait mieux laisser échapper des bribes d'histoires que de débiter un gros mensonge d'un coup. Plus le conte était ramifié, plus il y avait de détails à se rappeler et plus il était facile de se couper.

— O.K., tu ferais mieux de t'expliquer tout de suite, mon gars.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Je suis un indépendant. J'ai déjà bossé pour lui plusieurs fois.

— Et qui est précisément ce lui ? Tu dis que tu travailles pour mon patron. Donc, tu connais son nom.

Bolan regarda Flip, puis revint sur Camano.

— Je ne crois pas, non.

— Alors tu es mort, parce que tu ne racontes que des conneries.

— Tu peux me menacer tant que tu veux, mais si tu me tues, le patron risque de ne pas être content. J'ai donné mon arme et fait preuve de respect envers tes gars alors que j'aurais tout aussi bien pu prendre le risque de les chatouiller un peu. Et j'ai répondu à toutes tes questions jusqu'à maintenant. Mais ne compte pas sur moi pour lâcher des noms. Jamais. Guerra est mort et j'avais l'aval du patron pour le tuer. Dans l'histoire, c'est toi le chouchou. Alors tu n'as rien à craindre de moi tant que tu coopères et que tu gardes le contrôle des opérations.

— Pas possible ! ?

— C'est comme je te le dis ! Il Ya un type qui bosse avec les fédéraux, une sorte de spécialiste qui vient juste de foutre en l'air plusieurs opérations majeures dans l'Est. On dit qu'il viendra ensuite par ici. Il se peut même qu'il soit déjà là, auquel cas ton temps est compté, surtout si tu te lances dans une guerre contre tes rivaux au lieu de réagir.

— Tu crois ?

— Je le sais, Chico. Ecoute, si tu veux me tuer, fais-le. Je n'ai peur ni de toi, ni de la mort. Mais sache que ton patron m'a envoyé comme bouée de secours. Et si j'étais toi, je m'y accrocherais.

Camano resta silencieux un long moment, se contentant d'observer l'Exécuteur en se caressant la moustache. En fait, il semblait plutôt essayer de voir à travers Bolan. Mais le Guerrier ne s'en faisait pas pour autant. Il savait que Chico vérifierait son histoire, mais que cela prendrait du temps, et il comptait exécuter son plan avant que cela ne puisse faire une quelconque différence. Pour le moment, il avait mis Camano sur la défensive, et il comptait bien l'y maintenir jusqu'à ce qu'il puisse emballer tout ça une bonne fois pour toutes.

— O.K., alors tu as entendu ce que j'avais à dire, conclut Bolan. Quelle est ta décision ?

— Il faut que je vérifie tout ça avec El Jefe.

— Eh bien, vas-y. Mais tu ne seras pas surpris si dans la demi-heure qui vient ce type pointe sa tronche à l'Amor Linea et commence à foutre en l'air tout ce qui t'appartient.

Camano tenta d'arborer un air amusé et se mit à ricaner, mais son rire confirma à Bolan qu'il avait ébranlé ses certitudes.

— Bon, d'accord. J'ai entendu parler de toi, et je sais *qu'El Jefe* utilise des outsiders de temps en temps. Il t'a envoyé pour en finir avec moi après Guerra ?

— Pas si tu me laisses faire le boulot pour lequel je suis là.

Camano regarda Flip.

— Qu'en dis-tu, Flip ?

Flip se gratta la nuque nerveusement, le regard fixé sur Bolan.

— Je pense qu'il est réglo, *jefe*. Son histoire est trop folle pour ne pas être vraie. Moi aussi j'ai entendu parler de son travail pour La Salvatrucha et *El Gango Jefe*. Je pense que nous devrions lui donner sa chance.

— O.K. Tu penses à quoi ?

— Vous avez bien des hommes sur l'Amor Linea et aux alentours ? intervint Bolan, qui connaissait déjà la réponse à sa question.

Camano acquiesça.

— Vous en envoyez là-bas autant que vous pouvez et je les y retrouve. On fera face à ce *fed*. Tu peux envoyer Flip avec moi si tu ne me fais pas confiance, ou au moins tant que tu n'auras pas vérifié mon histoire avec ton patron. Au fait, quand tu lui parleras, dis-lui que le cas Guerra est réglé.

— Tu lui diras toi-même, *vata*. Je ne suis pas garçon de courses.

Camano se retourna vers Flip.

— Tu prends deux gars avec toi et vous l'accompagnez. Une fois en ville, rends-lui son flingue. Son carrosse reste ici pour l'instant.

— *Si, jefe*.

Flip fit signe à Bolan de le précéder et ils quittèrent tous deux la pièce.

Bolan resta calme et concentré. A cause de son ego surdimensionné, Camano venait de signer l'arrêt de mort du plus gros de son armée. La bataille serait difficile, mais au moins Bolan pourrait limiter les pertes aux rangs ennemis. Avant que le soleil ne se couche sur Los Angeles, il aurait délivré son message de mort. Il avait identifié la cible et l'avait isolée.

Restait un objectif : la destruction totale !

Andries Blood réfléchissait à son adversaire.

Il ne pouvait s'empêcher d'avoir pour lui le plus profond respect. Qu'il ait fait partie de l'AT.P., de la force Delta ou de quelque autre agence secrète du gouvernement, ce Matt Cooper avait fait preuve d'une réelle maestria dans son approche méthodique et la réalisation de ses objectifs. Seul un vrai soldat pouvait opérer de la sorte. Cooper connaissait ses cibles. Il savait comment identifier leurs faiblesses et les exploiter, et il savait aussi comment planifier et exécuter une opération dans ses moindres détails. Mais, par-dessus tout, il savait que la clé du succès était de connaître ses ennemis, raison pour laquelle Blood avait décidé d'attendre plutôt que d'intervenir, tandis que Cooper semait la destruction dans les entreprises de son client.

Le plus important, c'était qu'en l'observant ainsi il avait appris des choses sur lui.

Quoi que cet homme ait pu être, guerrier consommé et tacticien hors pair, il avait une faiblesse : la crainte des dommages collatéraux. Blood avait noté que son ennemi faisait tout pour éviter de déclencher une intervention à un endroit où des civils risquaient d'être blessés. Et il ferait en sorte que cela cause sa perte. Il avait presque pris le parti d'en finir avec le soldat dans le parc industriel en lisière d'Herndon, quand il était seul avec le chef de la police, mais s'était finalement dit que c'était imprudent de s'attaquer à lui sans un plan à toute épreuve.

Au lieu de quoi il avait attendu et suivi Cooper jusqu'à l'aéroport en prenant bien soin de ne pas se faire repérer, ce en quoi il pensait avoir réussi. Et maintenant, il était content d'avoir attendu. Quelques milliers de dollars lui avaient permis de connaître la destination de l'avion privé sur lequel son adversaire avait quitté l'aéroport de Dulles la nuit précédente, et un autre millier avait suffi à acheter un aller simple pour l'aéroport international de Los Angeles en première classe.-

Mais l'avion qu'il cherchait n'était pas arrivé à l'aéroport international. Il avait donné son numéro d'immatriculation à un contrôleur du ciel. Celui-ci s'était montré peu coopératif dans un premier temps, mais, avec l'aide d'un couteau et d'un briquet, Blood avait fini par apprendre que le Gulfstream s'était finalement posé sur un petit aérodrome des environs de la ville. Andries Blood s'y était rendu et s'était mis à observer l'avion à la jumelle depuis un surplomb qui offrait une vue sur l'aérodrome dans son entier.

Pendant longtemps, il n'avait rien vu.

Puis une berline était arrivée sur le tarmac et trois personnes en étaient sorties. C'était Cooper, en compagnie d'une jeune femme et d'une enfant. Mère et fille peut-être, à moins qu'il ne se fût agi de la jeune femme et de la fille de son ennemi ? En tout cas, c'est avec intérêt qu'il avait vu le couple repartir dans l'heure sans la fillette.

Andries Blood était sûr que Cooper ne se savait pas filé, car sinon il n'aurait pas risqué de mettre des innocents en danger en se

montrant avec eux. Il se doutait aussi que Cooper avait quelque chose de prévu en ce qui concernait les activités de la MS-13 à Los Angeles. Il réfléchit à ce qu'il savait et aux motifs qui jusque-là avaient poussé Cooper à agir. Guerra avait été l'un des patrons locaux que les gens de Gary Marciano avaient arrêtés. Il y en avait un autre à Denver, un à Miami et deux de plus ici à Los Angeles. L'un était un truand à la petite semaine, dont le volume d'affaires était bien trop faible pour valoir l'effort de s'attaquer à lui.

Ce qui laissait Charles Camano. Blood sortit son assistant personnel et se connecta à un site utilisé par les agences de détectives privés. Le site comportait un portail d'information relié au système NCIC du F.B.I. ainsi qu'à plusieurs autres bases de données du même type. Ah, la puissance de l'âge de l'information ! Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver la fiche de Camano. Ce gars-là était le genre d'ordure qui plaisait à son client. Au moins le choix que faisait Cristobal de ses marionnettes était-il cohérent.

Il mémorisa la dernière adresse connue de Cristobal et une carte en ligne lui permit de s'orienter. D'où il se trouvait, il lui faudrait environ une demi-heure pour se rendre chez Camano. Il lui fallait prévenir ce gars-là de la présence de Cooper dans les parages et des ennuis que cela pouvait signifier pour lui. Il démarra sa voiture de location et reprit la route empierrée qui l'avait mené jusqu'à son poste d'observation.

La femme sauta du taxi en lançant un billet de cinquante dollars au chauffeur, qui lui cria qu'elle oubliait sa monnaie. Devant son absence de réaction, il haussa les épaules et redémarra sans plus traîner au cas où elle se raviserait.

Missy se précipita jusqu'à l'avion et se mit à frapper violemment sur la carlingue jusqu'à ce que Grimaldi fasse basculer la porte et son escalier intégré.

— Doucement, jeune fille, ce n'est que de l'aluminium aéronautique.

Il remarqua alors l'expression paniquée du visage de la jeune femme.

— Que se passe-t-il ?

— Mike est en danger. Sérieusement en danger.

Grimaldi eut un petit rire.

— Il est toujours en danger ! C'est sa vie.

— Vous prenez ça drôlement bien, dites donc.

— Je connais la chanson, c'est tout.

Il se dégagea de l'ouverture pour laisser monter la jeune femme, qui reprit :

— Eh bien, je ne crois pas que ce soit le moment de plaisanter. Si ça ne vous fait rien, moi j'ai fait ce que j'avais à faire. Je prends ma

sœur et on se casse.

Elle regarda la fillette, qui s'appliquait à un coloriage.

— Ramasse tes affaires, ma chérie, on s'en va.

— Holà ! Une seconde, intervint Grimaldi, pour- quoi si vite ?

— Parce que Chico Camano !

Elle regarda Grimaldi. La tension de ses yeux, qui prenaient un reflet aigue-marine à la lumière tamisée qui régnait dans l'appareil, était palpable.

— Votre ami s'est mis dans une merde pas possible et je ne crois pas qu'il s'en sorte de sitôt.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

— Ah non, j'ai déjà dit que pour moi c'était fini. Je m'en vais maintenant.

Elle se retourna et vit que sa sœur était encore en train de griffonner, en tirant la langue sous l'effet de la concentration.

— J'ai dit « On y va », Samantha ! Allez !

— Calmez-vous, voulez-vous, reprit Grimaldi en levant la main en signe d'apaisement. Dites-moi ce qu'il s'est passé, s'il vous plaît. Où est le Sergent ?

— Le *Sergent* ? ricana-t-elle. Vous vous foutez de moi ?

— Ecoutez, Missy, si vous voulez partir, je ne vous en empêcherai pas, dit Grimaldi d'un ton calme mais ferme. Mais cet homme que vous avez laissé là-bas risque sa peau vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour permettre à des gens comme vous de s'en sortir. Alors, peut-être que d'où vous venez on a l'habitude d'abandonner ses amis, mais ce n'est pas le genre de la maison. Maintenant, si vous savez où il se trouve et ce qu'il se passe, il faut me le dire, parce que vous ne partirez pas avant de l'avoir fait.

Missy le regarda. Malgré son calme, Grimaldi avait fait passer le message et elle savait qu'il ferait ce qu'il venait de dire. Le pilote savait que Bolan n'aurait probablement pas voulu le voir gérer les choses de cette façon, mais ponctuellement, il s'en fichait bien. Son ami avait des ennuis et il comptait bien faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider. Et si cela supposait de malmener un peu cette jeune femme devant sa petite sœur, tant pis, il le ferait.

— Je ne sais pas quels sont ses plans, dit-elle. Une fois chez Chico, on n'a pas eu une seule occasion de se retrouver seuls. Je vais vous donner l'adresse.

— C'est tout ce que vous savez ?

— Oui, c'est tout. Ah, si, sur le chemin il m'a dit qu'il essaierait d'attirer les fourmis de Chico dans l'Amor Linea. Je crois qu'il a dit un truc comme : une balle, une vie.

Grimaldi hochla la tête. Il avait compris. Il avait passé assez de temps avec l'Exécuteur pour savoir comment il fonctionnait et tout ça

était parfaitement logique. Bolan allait essayer de les regrouper sur l'espace le plus restreint possible afin non seulement de maximiser l'effet de son attaque, mais aussi de minimiser le plus possible le risque de dommages collatéraux. Et il compterait sur le soutien de Grimaldi pour ça. Ils avaient discuté de cette option avant sa première incursion sur l'Amor Linea, au cours de laquelle il était entré en contact avec Missy et Samantha.

Le pilote se retourna et appuya sur un bouton de la console de communication qui jouxtait les écrans tout en décrochant un téléphone sans fil bleu posé à côté. Il y eut une série de clics, puis la voix d'Herman « Gadgets » Schwarz se fit entendre.

— Gadgets, ici l'Aigle. Striker est en mauvaise posture et j'ai besoin d'un hélico, type militaire, avec autorisation de survol et d'intervention sur la zone connue comme l'Amor Linea. Et tout ça *pronto* !

— Compris. Vingt minutes devraient suffire pour te livrer ça.

— O.K. Out.

Grimaldi raccrocha.

— Ecoutez-moi bien, Missy. Je vous ai déjà dit que vous n'étiez pas prisonnière ici. Vous pouvez partir quand bon vous chante. Vous serez en sécurité si vous décidez d'attendre ici, mais promettez-mm que si vous partez vous irez le plus loin possible.

Missy hocha la tête et quelque chose se relâcha dans son expression ordinairement dure et hautaine. Grimaldi vit les larmes qui se formaient dans ses yeux.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu faire plus pour lui. Et je vous suis très reconnaissante à tous deux de ce que vous avez fait. Vraiment. Je n'aurai jamais l'occasion de vous payer ma dette. Mais la vérité, c'est que ce truc est trop gros pour moi. Vous pouvez comprendre ça ?

Grimaldi fit oui de la tête et répondit d'une voix douce :

— Oui, je peux comprendre. Et le Sergent comprendra aussi.

Comme Grimaldi se dirigeait vers le cockpit Missy reprit :

— Vous allez pouvoir l'aider ?

Le pilote du Ranch se retourna et lui fit un sourire de play-boy et un clin d'œil.

— J'suis né pour ça, ma p'tite dame.

CHAPITRE XV

Le compte à rebours était lancé.

Bolan se disait qu'il avait moins de douze heures devant lui avant que le pot aux roses ne soit découvert et que sa ruse craque de toutes parts. En fait, il se demandait même si cela allait durer si longtemps. Au moins, les choses s'étaient-elles déroulées comme prévu jusque-là. Il doutait fort que quoi que ce soit qu'il ait dit ait convaincu Camano d'envoyer son équipe de fourmis sur l'Amor Linea. Pour lui, c'était la curiosité du patron local de la MS-13 qui l'avait emporté. Mais si ça marchait, il n'allait pas faire la fine bouche.

Il ne lui restait qu'à se débarrasser de son escorte, ce qui n'allait pas être facile. Ni Flip, ni ses acolytes ne semblaient avoir l'intention de lui lâcher la bride de sitôt. Ce qui voulait dire que le Guerrier allait devoir simuler une rencontre avec le mystérieux homme du gouvernement pour les mettre sur la défensive et les faire réagir comme s'ils étaient face à un ennemi réel.

Pour arriver à ses fins, il avait conçu un plan entre deux parties. La première était déjà en œuvre, grâce à la brillante performance de Missy. Ils l'avaient accompagnée à l'Amor Linea, d'où elle avait certainement trouvé un moyen de transport pour se rendre à l'aérodrome. Il avait laissé échapper des indices au cours de leur conversation et il comptait sur le fait qu'elle les cite à Grimaldi. L'as du pilotage saurait alors quoi faire, et si Bolan ne se trompait pas, il ne tarderait pas à se montrer dans toute sa gloire de pilote.

La seconde partie du plan n'était pas moins importante. Alors qu'ils étaient encore à l'aérodrome, Bolan avait équipé le dessous de caisse de sa voiture d'un pack de trois kilos de C4 avec un retardateur - assez pour envoyer le véhicule à une bonne hauteur. Il avait compté sur la possibilité d'utiliser la télécommande pour déclencher ou désamorcer la charge selon la situation, mais n'avait pas prévu que Camano voudrait garder la voiture tant que les choses ne seraient pas toutes éclaircies.

L'Exécuteur regarda sa montre et nota l'heure, puis il fixa le regard devant lui à travers le pare-brise de la Crown Victoria à l'arrière de laquelle il était coincé entre deux des fourmis de Camano. Ces « fourmis » imposantes semblaient considérer les P.-M. qu'elles avaient sur les genoux avec une totale indifférence. A leur attitude, Bolan comprit qu'elles n'hésiteraient pas à retourner ces armes contre quiconque se mettrait en travers de leur chemin. Il s'en souviendrait et savait qu'il lui faudrait les mettre hors d'état de nuire avant que la police ou des innocents ne se retrouvent dans leur ligne de mire.

Il était en train de réfléchir à différents scénarios possibles lorsque

le conducteur tourna sur l'Amor Linea, qu'il suivit sur quelques centaines de mètres avant de s'arrêter le long du trottoir. Ils sortirent tous dans la chaleur de midi. Le soleil, haut dans le ciel, risquait de poser quelques problèmes à Grimaldi lorsqu'il arriverait en soutien aérien.

L'Exécuteur regarda de chaque côté de la rue, à la recherche d'éventuels piétons, mais elle était tout aussi déserte à cette heure qu'elle l'avait été plus tôt. L'idée qu'à quelques pâtés de maisons de là existait une circulation intense de piétons et de véhicules lui parut irréaliste. Cette zone était comme une ville fantôme, comme si elle avait été abandonnée depuis des générations. Bolan se dit que les patrouilles de police ne devaient pas y circuler avant la nuit. De ça au moins il pouvait être reconnaissant.

Les hommes entrèrent alors dans le club, et c'est à ce moment que Flip se retourna et tendit à Bolan son pistolet. L'Exécuteur le prit avec un petit signe de tête de remerciement et le mit immédiatement dans son holster. L'entrée du club était sombre et fraîche, et seul le ronronnement des climatiseurs rompait le silence. Bolan eut le sentiment de quitter le désert pour une tombe de l'Égypte ancienne. Il voulait habituer ses yeux à la pénombre, mais les hommes le poussèrent plus avant dans l'établissement. Il entendit des pas qui s'éloignaient d'eux et, un instant plus tard, le claquement des interrupteurs qu'on actionnait.

Baigné maintenant dans une lumière tamisée, le club n'en était pas vraiment moins fantomatique pour autant. Toutefois, le mot qui vint immédiatement à l'esprit de Bolan fut « chic ». Les sols étaient en laminé composite très résistant teinté façon merisier et les tables étaient petites et bien espacées. Elles étaient garnies de nappes blanches et entourées chacune de quatre sièges à l'assise de cuir et au dossier recouvert de velours. L'Exécuteur se rappela la description qu'avait faite Missy de la partie call-girl de son travail et comprit pourquoi elle considérait ce genre d'endroit comme un avantage. À l'évidence, le lieu était réservé à la clientèle la plus riche. D'ailleurs, il avait remarqué à l'entrée un panneau qui annonçait clairement un droit d'entrée de cinquante dollars et l'obligation de prendre au moins deux consommations.

— Bel endroit, fit-il remarquer. Flip lui renvoya un regard empreint d'ironie.

— M. Camano a bon goût.

— Où sont les autres ?

— Ils ne vont pas tarder.

Il montra une des tables.

— Assieds-toi et mets-toi à l'aise.

Bolan haussa les épaules et s'assit, son regard revenant

régulièrement à sa montre. Il aurait fallu au plus une demi-heure à Grimaldi pour se procurer un hélico. Et même s'il y ajoutait le temps qu'il avait fallu aux sbires de Camano pour raccompagner Missy et celui dont elle avait eu besoin pour prendre un taxi pour l'aérodrome et rejoindre son ami, il ne serait plus long désormais. Mais avec un peu de chance les fourmis de Camano seraient arrivées avant lui.

La chance était avec lui, car quelques instants plus tard il entendit le bruit de portières qu'on claquait. Quelques secondes après, une petite armée pénétra dans le club. Bolan l'estima à vingt-cinq ou trente hommes, voire un peu plus. Il semblait que Camano avait mordu à l'appât.

Il ne lui restait plus qu'à attendre que le feu d'artifice commence.

Andries Blood tourna dans la rue de Camano et poursuivit jusqu'à la propriété du truand. Il hésita à se présenter à la grille, mais décida finalement de faire le tour et de pénétrer chez Camano sans alerter une éventuelle équipe de sécurité. Il n'avait aucune raison de penser que Cooper avait déjà commencé sa campagne contre Camano. C'était possible, mais peu probable.

Cooper ne lui paraissait pas homme à fonctionner de la sorte. Il prendrait le temps d'observer son ennemi et d'étudier ses mouvements avant de décider de son plan de bataille. C'était un guerrier rusé, ce qui le rendait digne de l'attention que Blood lui portait, mais ils n'étaient pas égaux. Il savait que, quoi qu'il arrive, Cooper ne renoncerait pas à son attitude protectrice envers les civils, et lui, Blood, n'avait pas ce genre de démons. Il éviterait les scénarios de combat impliquant des civils le plus possible parce que c'était un professionnel et que la présence de civils ajoutait une mesure d'imprévision gênante, mais il n'aurait aucun scrupule à anéantir toute une foule si cela lui permettait d'atteindre ses objectifs.

Tout en se garant le long du trottoir et en descendant de voiture, il se demanda un instant s'il n'y avait pas là un moyen simple d'attirer Cooper dans un piège. En planifiant soigneusement l'opération, il pourrait sélectionner un ensemble de civils à mettre en danger et inciter Cooper à rappliquer ventre à terre pour les protéger. Il décida que ça pourrait servir de plan B, mais que pour l'instant il lui fallait se concentrer sur les avantages à tirer de Camano. Si nécessaire, il utiliserait ce dernier comme appât.

Il se dirigea d'un air dégagé vers le mur qui bordait l'arrière de la propriété de Camano, qu'il franchit sans encombre, sautant de l'autre côté sans avoir été vu. Il parcourut le jardin du regard à la recherche de moyens de détection électronique mais n'en vit aucun. Il y avait bien des caméras montées sur les montants du patio, mais elles étaient pointées vers la maison.

Il attendit, accroupi aux aguets quelques minutes pour s'assurer qu'il n'y avait pas de patrouilles de gardes, puis se redressa et courut jusqu'à la maison sans encombre. Il fit bien attention d'y pénétrer par le côté, en passant le plus possible hors du champ des caméras. Il testa la porte coulissante et la trouva non verrouillée. Il tira légèrement dessus, prêt à filer si une alarme se déclenchait, mais elle glissa sans bruit. Il secoua la tête de dégoût. Si c'était ça la conception qu'avait Charles Camano de la sécurité, il avait besoin d'une formation !

Blood se glissa à l'intérieur et referma la porte derrière lui. Il se trouvait dans un couloir.

Seul le silence l'accueillit. C'était trop calme, vraiment, et il eut l'impression fugace que quelque chose ne collait pas. La sécurité pouvait bien être relâchée, après tout, mais il ne voyait que deux raisons possibles à cette absence apparemment totale d'activité dans la maison soit elle était inoccupée, soit sa présence avait été détectée et les hommes de Camano l'attendaient tapis dans l'ombre. Il avança à pas comptés le long du couloir, les semelles néoprène de ses chaussures silencieuses sur le plancher. Une fois parvenu à l'autre bout, il risqua un œil à travers une arche qui ouvrait sur ce qui ressemblait à un salon, mais sans voir personne.

Il reporta son attention sur une porte fermée située à gauche de l'arche. Il tendit la main et essaya la poignée, qui tourna silencieusement. Il entrouvrit la porte et regarda à l'intérieur. Le soleil qui filtrait à travers un store lui permit de distinguer les détails d'un bureau. Il ouvrit la porte jusqu'à pouvoir se glisser à l'intérieur et la referma derrière lui. Il s'accroupit et écouta, mais il n'entendit rien. Il se pouvait que Camano soit sorti et que la maison soit effectivement vide. Mais alors...

Des voix. Elles semblaient venir de l'extérieur. Blood alla jusqu'à la fenêtre et écarta les lames du store juste assez pour voir dehors. Il y avait plusieurs hommes dans l'allée devant la maison, debout en cercle devant le coffre ouvert d'une voiture. Il y eut comme un flash dans l'inconscient de Blood, puis une tentative de se rappeler un détail qui lui échappait, et enfin ça lui revint. Il avait déjà vu cette voiture quelque part. C'était celle que conduisait Cooper. Celle qu'il avait repérée à l'aérodrome !

Mais qu'est-ce qu'elle foutait là ?

Blood n'eut pas le temps de trouver une réponse à sa question parce qu'une puissante onde de choc - précédée d'un éclair violent et d'une gerbe de flammes - vint le renverser au sol en lui projetant au visage une grêle d'éclats de verre. En un instant la chaleur de l'explosion avait calciné les lames du store et noirci le cadre de la fenêtre. Blood eut le réflexe de porter ses mains au visage mais les en retira aussitôt couvertes de sang, de morceaux de verre et de

lambeaux de peau brûlée. Il avait l'impression qu'on venait de lui passer le visage au papier de verre et il sut tout de suite que ses blessures étaient sévères.

Peut-être pas fatales, mais certainement sérieuses.

Il secoua la tête et hurla de douleur. Il eut soudain la nausée, vomit, puis comprit que c'était simplement la conséquence du choc initial. Lentement, douloureusement, il se mit sur pied. Son œil droit, fermé, lui paraissait enflé, mais il pouvait voir de l'œil gauche et cela lui suffirait pour fuir. Il ouvrit la porte et avança en titubant dans le couloir. La douleur se calmait un peu. Il se lécha les lèvres et sentit le goût du sang qui coulait en continu par-dessus son œil droit, qui lui semblait soudé chaque fois qu'il tentait de l'ouvrir.

Il avait envie de se toucher le visage, de le gratter, mais il comprenait la futilité d'un tel geste et se força à garder les mains aux côtés. Il avait déjà atteint le patio quand il entendit des cris derrière lui. Il ne prit même pas la peine de regarder et fonça jusqu'au mur, qu'il atteignit en moins de dix secondes. Il le franchit dans la foulée et atterrit lourdement de l'autre côté, étouffant un gémissement sous les vagues de douleur que provoquait l'impact. Refusant de s'y attarder, il reprit sa course pour rejoindre sa voiture.

Il lui faudrait trouver un service d'urgence rapidement; ce qu'il pourrait faire seul avec les moyens du bord ne serait pas suffisant. Tandis qu'il se glissait derrière le volant et démarrait, il réfléchissait déjà à l'histoire qu'il allait servir aux médecins et aux infirmières. Un accident de soudure était plausible. Il dirait qu'une citerne avait explosé au moment où il se tenait derrière une fenêtre.

Blood était sûr que, d'une façon ou d'une autre, Cooper l'avait piégé. Mais comment ? Il aurait bientôt ces réponses, mais pour l'instant, il lui fallait s'occuper de lui-même. Plus tard, il s'occuperait de Cooper et cette fois il en finirait avec lui.

Ignacio Paz ne savait pas précisément comment c'était arrivé, mais lorsqu'il était sorti de la maison en tirant de tous côtés il n'avait pas touché un seul de ses ennemis. Au lieu de ça, ils l'avaient pris au dépourvu et assommé avant de le traîner à demi conscient jusqu'à une voiture qui attendait là. Ils l'avaient entravé rapidement en lui liant pieds et mains ensemble derrière le dos avant de le jeter sur la banquette arrière. Il avait probablement perdu connaissance à un moment quelconque du trajet, car il ne se souvenait ni de l'arrêt de la voiture, ni d'en être sorti.

Il se souvenait en revanche d'avoir été traîné sur un mauvais chemin en pente qui semblait s'assombrir et se rafraîchir de plus en plus. En fin de compte il se retrouva devant une porte faite de bambous entre- croisés à l'aide de tresses de fil d'acier. Un homme

ouvrit la porte et un autre le poussa à l'intérieur. Comme il avait toujours les pieds et les mains attachés derrière, il atterrit sur le ventre. Il perdit le souffle et se retrouva la bouche pleine d'une boue chaude et liquide. Une minute plus tard, la porte claquait derrière lui.

Paz parvint à rouler sur le côté dans la flaque et passa les cinq minutes suivantes à cracher la boue. L'odeur de la jungle pourrissante et l'air humide assaillirent ses narines. Et une autre odeur les accompagnait. Celle de la mort. La plupart des gens ne s'en rendaient pas compte, mais la mort avait vraiment sa propre odeur, différente de toutes les autres. Paz avait inspecté de nombreux corps depuis qu'il appartenait à l'A.T.F. - des victimes de fusillades ou de commerces illégaux - et chacun d'eux sentait la même chose. Cette odeur ne pouvait être couverte par les produits chimiques des légistes, ni même par les embaumements des entrepreneurs de pompes funèbres. La mort était la mort, et elle avait une odeur, et jamais personne ne convaincrat Paz du contraire.

Il devait y avoir un corps qui pourrissait dans une cellule voisine de la sienne. Il regarda au-dessus de sa tête et s'aperçut qu'il n'y avait pas de toit, que la flore de la jungle en tenait lieu. S'il n'avait pas été entravé, il ne lui aurait pas été difficile de sortir. Alors il se mit à essayer de se délier les mains. Il y travailla un moment, mais la surface rugueuse de ce qu'ils avaient utilisé pour l'attacher commença à frotter ses poignets au point d'arracher la peau et de le faire saigner.

Paz finit par cesser de lutter contre ses liens et réfléchit à d'autres solutions. Mais il n'en voyait aucune. Il trouva un certain réconfort dans le fait que Mariana ait pu fuir avec les enfants. Du moins, il voulait le croire. Il ne pouvait en être certain, mais il semblait logique que Cristobal n'ait rien à gagner à gâcher des ressources à la poursuite d'une misérable sans défense et de ses enfants.

Il n'était pas bien sûr de combien de temps avait passé, mais soudain la porte s'ouvrit à la volée et deux hommes entrèrent et le soulevèrent. Sa chemise lui collait à la peau, humide de boue et de sueur. Il essaya de se préparer à ce qui allait suivre, car il ne faisait guère de doute que ses ravisseurs travaillaient pour Cristobal.

Qui d'autre pourrait s'intéresser tellement à lui ?

Eh bien, en tout cas, il avait fini par pénétrer dans le quartier général secret d'*El Gango Jefe*, ce qu'il n'avait pas réussi à faire en huit mois d'enquête clandestine.

Et pourtant, il en avait dépensé de l'argent en pots-de-vin, il en avait payé des verres pour délier les langues, il en avait vécu des semaines à regarder par-dessus son épaule et à risquer sa vie.

Et tout ça pour quoi ? Il avait suffi qu'il attire l'attention sur lui pour être capturé et mené comme un agneau dans la gueule du loup. Paz réfléchit à l'ironie de tout ça et essaya d'ignorer la douleur qu'il

ressentait dans les épaules et les chevilles, tandis que la paire de gorilles le portait comme un paquet en remontant la colline jusqu'à une porte battante qu'ils franchirent pour pénétrer dans un patio couvert. Ils le traversèrent et entrèrent dans une maison, où Paz se sentit soudain glacé par l'air conditionné.

Ils arrivèrent enfin dans une vaste pièce presque recouverte d'une natte de perles plastiques. Les seuls autres objets de la pièce étaient un bar contre un mur et un immense fauteuil d'osier devant la natte. De chaque côté se tenait un garde aux biceps rebondis en pantalon de treillis et T-shirt noirs. Ils portaient tous deux des lunettes de soleil et aucun ne sembla remarquer la présence de Paz lorsque ses gardiens le jetèrent sur le plastique dur avec aussi peu d'états d'âme qu'ils en avaient montré lorsqu'ils l'avaient jeté dans sa cellule.

Paz leva la tête en entendant une porte s'ouvrir. Un énorme type ressemblant à un gros poussah pénétra dans la pièce. Il portait une chemise à fleurs et des pantalons larges avec une ficelle en guise de ceinture. Il se déplaçait comme une limace et il avait le souffle court, probablement à cause de l'effort nécessaire à déplacer une pareille masse. Lorsqu'il s'assit, le fauteuil d'osier gémit, puis craqua bruyamment.

— Eh bien..., fit l'homme.

Il leva une main, entre les doigts de laquelle il tenait un joint conique, et l'un des gardes du corps se pencha pour allumer ce dernier. Il en tira plusieurs bouffées conséquentes puis le tendit à l'un des gardes.

— Offres-en à notre ami. Après tout, c'est notre hôte.

Le malabar présenta le joint devant les lèvres de Paz, mais l'agent de l'A.T.F. se contenta de le regarder dans les yeux d'un air qui ne laissait aucun doute sur ses intentions meurtrières. Le garde du corps eut un sourire sarcastique et rendit le joint à son patron. Paz resta silencieux bien qu'il y eût une bonne demi-douzaine de questions qui lui brûlaient les lèvres.

— Je me suis donné beaucoup de mal pour découvrir qui tu étais, dit l'homme. Je n'en suis pas encore absolument sûr. Ce que je sais, c'est que tu es lié à ce connard d'Herndon, Gary Marciano.

Paz eut soudain la sensation qu'il venait d'avaler un gros calot et que celui-ci s'installait au creux de son estomac. Mais il garda une expression impassible et répondit :

— Jamais entendu parler de lui.

Le gros homme ricana.

— C'est ça, c'est ça. Et tu ne sais pas non plus qui je suis.

— Non.

— Je m'appelle Serafin Cristobal. Et je sais aussi que tu as

demandé des renseignements sur mon compte à qui voulait bien t'écouter. Malheureusement, tu as mal choisi tes amis.

Et avant que Paz ait pu ajouter un seul mot, Cristobal claqua des doigts et la porte s'ouvrit de nouveau.

Cette fois, pour laisser entrer Mariana.

CHAPITRE XVI

Il pouvait à peine en croire ses yeux. Au début, il avait cru qu'elle aussi était prisonnière, mais la vérité lui apparut dès qu'elle glissa vers Cristobal pour lui poser sur l'épaule une main délicate, qu'il vint couvrir du battoir qui lui tenait lieu de paume.

— Tu sais combien de temps j'ai attendu pour te voir faire la tête que tu fais maintenant ? demanda Cristobal.

Tous éclatèrent de rire. Un rire rauque, moqueur, qui déchirait les nerfs et les oreilles de Paz. Il n'arrivait pas à y croire ! Mariana ? Comment cette fille innocente, qui était la douceur même, avait-elle pu se laisser embobiner par un salopard comme Cristobal ?

La voix de Paz n'était guère plus qu'un murmure, mais elle était chargée de haine.

— J'en viens à me demander s'il existe un seul endroit de ce pays puant où tu n'aies pas un de tes doigts boudinés.

— Personne ne me parle sur ce ton ! cria Cristobal en faisant signe à son garde du corps. L'homme qui s'était penché sur Paz une minute plus tôt pour lui offrir de la marijuana recommença, mais cette fois pour lui envoyer son poing dans les reins. La douleur se répandit jusqu'à l'entrejambe et il eut un renvoi de bile. Mais elle fut encore plus forte après le second coup et Paz se demanda si son rein avait résisté. Il était certain qu'à tout le moins il allait pisser du sang pendant une semaine.

— Ça suffit, Esteban, dit Cristobal.

Il rota et ajouta :

— Quelle sorte d'hôte ferais-je si je tuais mon invité le premier jour de sa visite ?

Sa réflexion déclencha de nouveau l'hilarité générale, mais il y mit un terme en levant la main.

Paz ne les regarda pas pendant un temps qui lui parut une éternité ; la douleur était tellement forte qu'il ne pouvait faire l'effort de lever la tête. Quand elle fut enfin descendue d'un cran, il regarda Mariana dans les yeux.

— Pourquoi ? Pourquoi faire un truc pareil à tes enfants ?

— C'est à moi que tu t'adresses ! intervint Cristobal. De toute façon, ce n'était pas vraiment ses enfants. C'était ceux d'une autre femme, qui, euh... disons juste qu'elle a eu un accident malheureux. Mais moi, mon ami sans nom, moi, je ne suis pas le porc sans cœur que tu as l'air d'imaginer. Non, non ! J'ai pris ces enfants sous mon aile et je m'assure de leur bien-être. Quant à Mariana, c'est en fait l'un de mes meilleurs agents. Elle est très talentueuse, en particulier au lit, tu ne trouves pas ?

Paz se contenta d'un sourire méprisant pour toute réponse. S'il en avait eu la possibilité il aurait entouré la gorge de Cristobal de ses doigts et serré jusqu'à ce que les yeux lui sortent de la tête.

— Esteban, je pense que tu devrais détacher notre ami, suggérerait justement Cristobal. Aide-le à se relever, hein !

L'homme s'avança, tira un couteau et l'ouvrit d'un seul geste fluide, et coupa les liens de Paz d'un coup sec. Ses jambes et ses bras libérés de la pression se détendirent soudain et Paz hurla. La brute le mit sur pied sans se soucier le moins du monde de sa douleur.

Paz ravala sa colère et se battit contre la douleur. Il se tint debout face à Cristobal, grinçant des dents, le regard meurtrier. Le chef de gang le lui retourna simplement avec une nuance d'amusement. Il tira une nouvelle bouffée sur son joint en fermant un œil pour le protéger de la fumée.

Expirant la fumée, il reprit :

— Bien. Où en étions-nous ? Ah, oui, je crois que tu allais me dire ton nom.

Paz garda le silence.

— Non ? Bon, alors je crois que la conversation s'achève avant d'avoir vraiment commencé. Esteban, emmène notre ami faire un tour. Tire-lui une balle dans la main droite, puis ramène-le-nous, qu'on voie s'il est plus loquace.

Esteban s'apprêtait à obéir, mais Paz leva le bras.

— Attendez, attendez ! O.K., je vais vous dire mon nom. Bien que je ne voie pas ce que ça change puisque de toute façon vous allez me tuer.

— Oui, mais si tu es honnête et que tu ne me caches rien, j'ordonnerai que ta mort soit rapide et la moins douloureuse possible.

Il s'essaya à une expression débonnaire, mais ne parvint qu'au ridicule.

— Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas dénué de tout sentiment humain.

— Non, tu prospères grâce au vol, au meurtre et à la corruption, dit Paz d'un ton sardonique. Quel mal y a-t-il à cela ?

— Eh bien oui, quel mal ? C'est du business, voilà tout.

— C'est criminel.

— C'est les affaires, je te dis.

— C'est mal.

Cristobal eut un geste de dénégation amusée.

— Allons, allons, tu ne crois pas ça plus que moi ! Je t'ai observé, j'ai écouté avec intérêt les rapports de Mariana au fait, entre nous, je pense qu'elle a un petit faible pour toi - et j'ai vu comme tu es parvenu à corrompre toi aussi pour arriver à tes fins. Tu es doué, d'ailleurs, même si c'est moi qui t'ai laissé la bride sur le cou, espérant que tu en

viendrais à trahir tes employeurs. Mais, non. Tu t'es montré prudent, très prudent, et tu as fait preuve de qualités admirables. Mais maintenant, c'est fini pour toi, et il serait dans ton intérêt de te montrer coopératif. Je pourrais même envisager de suspendre la sentence et de t'offrir un boulot.

— Je ne veux pas de ta pitié. Je ne travaillerai jamais pour une ordure de ton espèce, Cristobal.

— Tu sais quoi ? Tu as probablement raison. C'est pourquoi je pense que nous devrions interrompre cette conversation jusqu'à ce que tu te montres plus enclin à coopérer. Esteban ?

Cette fois, Paz ne protesta pas quand le garde du corps et son acolyte vinrent le prendre sous les bras. Ils le traînèrent à moitié à travers une pièce de l'arrière de la maison jusqu'à une cour. L'homme de main dont Paz ne connaissait pas le nom le força à se mettre à genoux et lui leva le bras tandis qu'Esteban dégainait le pistolet qu'il avait sous l'aisselle. C'était maintenant ou jamais. Paz avait réfléchi à sa situation et savait qu'il n'aurait pas d'autre chance de s'en sortir.

La sonnerie du portable de Flip retentit à sa ceinture. Il l'ouvrit d'une main et le porta à l'oreille. Il écouta un moment, puis son regard vint lentement se poser sur Bolan. Une minute plus tard, il murmurait une réponse et fermait le téléphone. Ses yeux n'avaient plus quitté l'Exécuteur.

— Il y a eu du grabuge à la maison, dit-il. Nous pensons que c'est le type dont tu nous as parlé.

Bolan hocha la tête.

— Chico, ça va ?

— Il va bien. Il semble que le type ait fait sauter ta voiture avant de filer. Nous avons quelqu'un qui le file et apparemment il viendrait par ici.

Bolan ne comprenait plus. La charge avait détoné comme prévu, mais il n'y avait eu personne sur place pour la mettre à feu. Qui pouvaient-ils bien filer ? Pendant un instant, l'Exécuteur se dit que Grimaldi avait peut-être choisi de se rendre à la propriété de Camano plutôt que de le rejoindre, mais ça n'avait pas de sens non plus. Si l'as du pilotage s'était rendu chez Camano, il l'aurait fait par air, pas au volant d'une voiture.

Flip se tourna vers la petite armée qui attendait sans rien faire.

— Six d'entre vous restent ici. Mes gars avec moi. Les autres filent à la propriété. Maintenant !

Les hommes armés sautèrent de leur siège et se précipitèrent vers la sortie du club. Flip fit signe à Bolan et à quelques autres de le suivre, et une petite équipe resta immobile. Flip n'avait pas eu à préciser qui restait. Apparemment, chacune des fourmis savait quelles

étaient ses missions spécifiques. Cela démontrait un sens de la prospective et de l'organisation certain, et le Guerrier ne put s'empêcher d'être impressionné et de s'avouer qu'il avait dû sous-estimer leur entraînement.

Mais aucun d'entre eux n'était préparé pour la forte explosion qui se fit alors entendre à l'extérieur du club. Suivie d'un nuage de poussière, une langue de feu franchit l'une des portes en l'arrachant à ses gonds et vint brûler plusieurs hommes jusqu'à l'os. L'onde de choc provoqua la chute des plâtres du plafond et fit éclater le verre des miroirs. Bolan réagit avec une rapidité incroyable et roula à couvert car il avait compris qu'une nouvelle explosion allait très vite suivre.

— Putain, ce salopard est déjà là ! cria Flip juste avant qu'une deuxième explosion n'arrache de nouvelles portes et ne remplisse l'entrée d'épaisses volutes de poussière et de fumée noire.

L'Exécuteur atteignit la zone située derrière le grand bar à l'autre bout du club sans qu'on le voie, puis fila accroupi jusqu'à la cuisine où il savait pouvoir trouver une issue de secours. Personne dans le groupe ne semblait s'intéresser à lui à ce moment. Leur souci principal était de se mettre à couvert et de se préparer à recevoir un ennemi qui risquait d'arriver par l'entrée principale. Cela permit à Bolan d'avoir largement le temps de sortir du club et de retrouver Grimaldi.

Il trouva la porte de service et l'ouvrit d'un coup de pied. Une fois dans l'allée sur laquelle elle ouvrait, il courut vers le devant de l'immeuble où il savait que Grimaldi l'attendrait. Il entendait le bruit des pales fouettant l'air et le ronronnement des moteurs à turbine de l'hélicoptère, qui faisait du surplace en attendant un signe de Bolan. Le Guerrier ne le déçut pas, il jaillit dans la rue en agitant les bras. Le pilote le repéra immédiatement et fit virer l'engin vers une zone dégagée à deux pâtés de maisons de là. Bolan se mit à courir aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

Lorsqu'il atteignit l'hélicoptère - un MH-60K SOF Black Hawk - , il sauta à bord par l'arrière. Grimaldi se retourna et le Guerrier lui fit signe qu'il pouvait y aller en bouclant son harnais de sécurité. Puis il se mit un casque sur la tête et le pilote redécolla au moment même où un certain nombre de survivants sonnés se rassemblaient et se mettaient en position de tir pour tenter d'abattre l'appareil.

Bolan prit position derrière la mitrailleuse M-60 E-4 montée en mobile dans l'ouverture de la porte. Cette dernière variante, la MK43 Mod 0/1, était équipée d'un système de fixation par rail Picatinny intégré au couvercle d'alimentation et avait une capacité de tir de huit cent cinquante ogives à la file. Cette arme était normalement réservée aux unités spéciales de la marine américaine, et en premier aux SEAL, mais Grimaldi avait apparemment fait le forcing pour obtenir un hélicoptère de l'Armée qui en soit équipé. Quoi qu'il en soit, elle allait

s'avérer particulièrement efficace contre leurs adversaires de la MS-13.

Lorsque Bolan lâcha sa première rafale, les fourmis de Camano s'égaillèrent comme de vraies fourmis à la fourmilière exposée à un lance-flammes. L'Exécuteur les arrosa sans pitié d'une grêle d'ogives de 7,62 mm. Les balles de gros calibre déchiraient les hommes, dont la plupart tombaient sur-le-champ, l'un ou l'autre de leurs organes vitaux transpercés, et il y eut même quelques crânes explosés.

Bolan relâcha la détente, comme Grimaldi se dégageait hors de portée, avant de revenir pour lui donner une nouvelle chance d'en finir avec leurs ennemis. L'Exécuteur lâcha un tir automatique sans fin avec la précision mortelle qui lui avait valu son surnom. Et quand il n'y eut plus personne en vue, il consacra quelques instants à redécorer la façade du club.

Une fois la poussière et la fumée un peu dissipées, Bolan put constater qu'ils avaient réussi leur coup. Par le micro de son casque il demanda à Grimaldi de les éloigner du site.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le pilote une fois qu'ils furent à l'écart.

— Je veux qu'on reste en position pour attendre leur départ, répondit Bolan. Tu leur as porté un coup fatal avec cette première attaque de missile. Ton timing était parfait.

— J'ai bien deviné tes intentions, non ?

— Ça, tu peux le dire, mon pote.

— Qu'est-ce qu'on attend ? Tu veux suivre les survivants ?

— L'un des lieutenants de Camano m'a dit qu'ils suivaient quelqu'un qui avait fui la résidence juste après l'explosion de mon petit présent dans son allée. J'imagine qu'ils lui ont mis le feu d'artifice sur le dos. J'aimerais bien savoir qui est ce type.

— Et tu penses que les hommes de Camano vont te conduire à lui et au reste de leurs forces.

— Exactement.

Ils n'eurent pas à attendre bien longtemps. Une minute plus tard, Flip se montrait à la porte du club et se lançait-au petit trot le long de la rue avec à sa suite le reste de ses gars. Bolan les observait à travers le viseur à longue distance, Grimaldi ayant emmené le Black Hawk assez loin pour que Flip et ses types ne puissent se douter qu'ils étaient observés. Un instant après qu'ils eurent rejoint leurs voitures et démarré, les premières patrouilles de police arrivaient, accompagnées des véhicules de secours.

Bolan hocha la tête avec satisfaction. Les policiers de Los Angeles allaient pouvoir nettoyer le peu qui restait.

Grimaldi mit l'hélicoptère à la poursuite de Flip et ses hommes tout en s'arrangeant pour ne pas être repéré. Bolan ne savait pas où ils

allaient, mais il espérait que ce serait à l'écart de toute zone peuplée. Il continuait à surveiller la voiture de Flip à travers le système de visée haute technologie. Il avait rentré la mitrailleuse et fermé les portes pour minimiser le cisaillement du vent et faciliter ainsi le pilotage de Grimaldi. Leur proie finit par s'engager sur la nationale 10 vers l'est. Ils continuèrent hors de la ville, à travers les banlieues. La circulation était relativement fluide à ce moment de la journée, en tout cas par rapport à ce qu'elle était à l'heure de pointe.

La poursuite continua à travers West Covina et d'autres banlieues. Bolan commençait à se demander jusqu'où ils iraient comme ça, étant donné qu'ils avaient désormais largement dépassé le quartier de Camano. La zone où ils se trouvaient était de moins en moins bâtie, ce qui leur donnerait le cas échéant la place d'évoluer sans souci de dommages collatéraux. La voiture de Flip ralentit et Bolan repéra, juste devant leur proie, d'autres voitures regroupées à la poursuite d'une berline. Il se pencha en avant et tapota l'épaule de Grimaldi. Le pilote regarda par-dessus son épaule et vit son ami tendre le doigt, puis il augmenta sa vitesse et vint mettre l'hélicoptère en position d'interception.

Bolan se prépara au combat. Le moment qu'il avait tant attendu était arrivé. Il était temps de mettre Charles Camano et ses voyous de la MS-13 au chômage définitif. Avec un peu de chance, la proie qu'ils poursuivaient serait de son côté. Mais même si ce n'était pas le cas, il avait bien l'intention de faire le nécessaire pour s'assurer que les choses en restent là.

Était-ce le destin, ou bien juste une soif de vivre inextinguible, toujours est-il qu'Ignacio Paz réussit à triompher des deux malabars qui avaient l'intention de s'en prendre à son intégrité physique.

Alors que l'un des sbires tendait son bras de force, Paz se souvint d'une technique qu'il avait apprise de son instructeur en arts martiaux au centre d'entraînement des agences chargées de l'application de la loi. Il s'était souvenu qu'on lui avait dit que tous les modules de leur entraînement avaient leur importance et qu'un jour ou l'autre un truc qu'on leur aurait appris dans ce cadre leur sauverait la vie. Il n'y avait jamais vraiment cru jusqu'à ce jour, mais en se voyant tirer son bras vers le sol pour entraîner l'homme qui le tenait et lui faucher les jambes d'un mouvement de ciseau pour achever de le jeter au sol, il changea d'avis.

Déséquilibré et projeté en avant sans pouvoir se rétablir, le garde du corps vint percuter Esteban au moment où celui-ci dégainait. L'arme rebondit et glissa sur le sol, pour s'arrêter à quelques centimètres des doigts de Paz. Ignorant la douleur, l'agent de l'A.T.F. s'étira pour la ramasser et la pointa sur Esteban. Il pressa une fois la

détente en poussant en même temps un cri déchirant. En effet, ça ne lui servirait pas à grand-chose de s'échapper si ses ravisseurs s'apercevaient qu'il était venu à bout des deux hommes.

Paz fut sur le deuxième homme avant qu'il ne puisse récupérer de sa chute. De l'avant-bras, il lui fit une clé au cou et lui enfonça un genou dans le dos en faisant un *hadaka jime* modifié qu'il avait appris dans les Marines. Il raidit tous les muscles de son corps, paumes pressées l'une contre l'autre, plongeant son genou si profondément dans le dos de l'homme qu'il put littéralement sentir les vertèbres se déplacer. En moins d'une minute, l'homme était inconscient.

Paz envisagea de maintenir la pression mais se rendit compte que les secondes passaient et que rester pour tuer l'homme diminuerait ses chances de ne pas se faire rattraper. Tôt ou tard, Cristobal enverrait quelqu'un pour voir pourquoi Esteban et son partenaire n'étaient pas encore revenus avec l'agent de l'A.T.F., un trou sanglant dans la main et suppliant qu'on lui fasse grâce. Il se mit sur pied, et, pistolet en main, s'enfonça dans la jungle qui commençait juste au-delà de la cour. Il ne s'agissait plus de garder profil bas. Il lui fallait prendre contact avec n'importe quelle autorité américaine pour se faire aider.

Il était seul, mal armé et blessé, mais au fond de lui c'était le besoin de mener sa mission à bien qui prenait le dessus, un feu brûlant qui surpassait toute crainte de ce que pourrait lui faire ce tordu de Cristobal. S'il en avait la possibilité, il n'hésiterait pas à tuer ce salopard.

Même si c'était sa toute dernière action.

*

**

La poursuite continua vers l'est sur la nationale 10 jusqu'à ce que le conducteur solitaire de la berline prenne la nationale 15 vers le nord. La circulation était maintenant beaucoup plus clairsemée, et Bolan vit qu'il y avait en fait une demi-douzaine de véhicules derrière lui. Il ne pouvait avoir la certitude que Camano soit dans l'un d'entre eux, mais il savait qu'en tout cas ce serait bientôt pour lui le moment d'intervenir. La seule façon de faire serait de détourner l'attention des gars de Camano sur autre chose que la berline qu'ils poursuivaient.

— Si nous voulons agir, il est temps de le faire, dit-il à Grimaldi.

Le pilote acquiesça et ralentit pour rester à la hauteur de la caravane de poursuivants au sol. Bolan ouvrit la porte de l'hélicoptère et mit la M-60 E-4 en batterie. Il la verrouilla en position avancée sur les montants, visa les pneus de l'une des voitures des poursuivants et lâcha plusieurs rafales. La dernière eut l'effet escompté en faisant éclater les pneus de deux des véhicules. A la vitesse où ils allaient, la

perte de contrôle fut quasi immédiate.

La première voiture vira à quatre-vingt-dix degrés et prit celle qui la suivait de plein fouet sur le côté avant que l'un ou l'autre des conducteurs puisse y faire quoi que ce soit. Un troisième conducteur réagit avec brio mais surcorrigea et quitta la route. Son véhicule grimpa sur le rail de sécurité, sur lequel elle glissa sur une quinzaine de mètres avant de percuter un montant de béton. Il se renversa alors par-dessus la glissière et alla s'écraser sur le toit dans le fond d'un ravin où stagnait de l'eau sur plus d'un mètre de hauteur.

Avec trois des six voitures de poursuivants hors service, la donne avait considérablement changé. Le conducteur de la berline avait apparemment compris ce qu'il se passait, car, moins d'une minute plus tard, il virait vers une sortie qui menait à une route quasi abandonnée et, sans même ralentir, tournait à droite au bas de la bretelle de sortie en brûlant le feu, pour ensuite accélérer. Les trois conducteurs du gang encore en course suivirent, apparemment bien décidés à rattraper leur proie à tout prix.

Grimaldi dépassa alors les quatre voitures et fila trois kilomètres plus loin en suivant la route. Il regarda Bolan, qui lui fit signe de descendre avec son pouce.

— Pose-nous, Jack.

Grimaldi acquiesça tout en manœuvrant le manche et plongea si vite que Bolan sentit son estomac remonter. Tandis que le pilote se préparait à atterrir, l'Exécuteur se dégagea de son harnais de sécurité, plongea dans la caisse d'équipement que Grimaldi avait transférée de leur avion et en retira un FNC. Il ramassa une poignée de chargeurs, les fourra dans les poches libres de son vêtement, puis détacha la M-60 E-4 de sa monture. Enfin il sauta de l'hélicoptère et fonça à travers un pré qui montait vers le sommet d'un petit tertre. Là, il se jeta à plat ventre, posa la mitrailleuse et se mit en acquisition de cible sur les voitures qui arrivaient tout droit sur sa position.

Il attendit que le véhicule de tête soit passé, puis visa celui qui le suivait immédiatement et ouvrit le feu. Le pare-brise de la voiture s'étoila et un instant plus tard elle quittait la route. Alors qu'elle s'éloignait de lui, Bolan put voir les restes sanglants du conducteur sans vie.

Bolan avait déjà tourné son viseur sur les deux voitures restantes mais n'eut pas grand-chose à faire. Le rugissement de l'hélicoptère qui passait au-dessus de lui fut suivi de plusieurs détonations. L'écho de celles-ci fut tout de suite couvert par l'explosion des roquettes que Grimaldi venait de lancer sur l'un des véhicules restants, que la force de la charge souleva en l'air. Et c'est une épave pleine de cadavres qui vint s'écraser en retombant au sol.

La proie du gang venait de stopper sa voiture et d'en jaillir. Il avait

le visage cramoisi et il semblait avoir subi des blessures graves, mais Bolan ne pouvait l'aider avant d'avoir totalement neutralisé la menace. L'homme courut vers une vieille mesure entourée d'herbes hautes, espérant probablement trouver une position à couvert qu'il pourrait tenir un moment. Alors que le dernier véhicule ennemi s'arrêtait derrière la berline, Bolan sauta sur ses pieds et, abandonnant la mitrailleuse, arma le FNC en passant de l'autre côté du tertre.

Il regarda à sa gauche et vit Grimaldi, qui avait fait demi-tour, foncer sur la dernière cible. L'Exécuteur leva la main pour lui signaler qu'il pouvait y aller et mit un genou en terre à l'instant même où les tireurs de Camano giclaient de leur voiture à la poursuite de l'homme seul. Ils avaient l'air de loups affamés chassant une proie blessée et Bolan ne ressentit aucun remords en levant le FNC pour leur tirer dessus.

Deux hommes tombèrent, victimes de l'implacable précision de Bolan, et les autres se tournèrent, arrêtant la poursuite pour viser l'Exécuteur de leurs armes, apparemment oublieux du support aérien dont il disposait. Du ciel se déclencha soudain comme un orage électrique quand Grimaldi ouvrit le feu avec une mitrailleuse à chaîne calibre 30 mm. Des vingtaines de balles traversèrent la zone comme des frelons furieux pour venir hacher la poussière, le métal et les chairs avec une égale férocité. Les pitoyables survivants du gang n'avaient rien qui leur permette de réagir face à une telle puissance de feu et, au moment où Grimaldi lâcha le doigt qui pressait la détente et s'éloigna, aucune des fourmis de Camano n'était encore debout.

L'Exécuteur se remit sur pied et marcha d'un pas décidé vers la structure délabrée qui se dressait là. Il ne lui fallut que quelques minutes pour trouver l'homme qu'il cherchait. Il était étendu au sol dans l'herbe haute à quelques mètres de la maison. Il avait la respiration sifflante et hachée. Son visage, couvert d'éclats de verre et brûlé en maints endroits, n'avait plus grand-chose d'humain. Ses brûlures étaient si sévères qu'une grande partie de la peau avait cloqué ou carrément disparu pour laisser apparents les muscles de la face.

L'homme regarda Bolan et s'adressa à lui d'une voix rauque :

— Ce n'est pas... comme ça que ça devait... se terminer, Cooper. Bolan fut surpris d'entendre son nom d'emprunt.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

L'homme put à peine lui répondre.

— Pas... important. L'important c'est... que je reconnais... tu as gagné.

Et soudain Bolan comprit. Le pauvre type sans défense qui était allongé là mourant devant lui n'était pas une victime de l'impitoyable Camano, pas plus qu'un pion innocent piégé par les talents de Bolan à

manier les explosifs. C'était le véritable assassin envoyé par Cristobal, celui qui avait tué Guerra et qui - si Bolan ne se trompait pas - était venu à Los Angeles pour l'assassiner lui. C'était étrange de considérer comment son ennemi, homme froid et calculateur, avait dû sa perte à un pur hasard. Il ne pouvait pas avoir prévu cette fin.

Une fois de plus, le destin avait montré combien son humour était cruel.

— Tue-moi, supplia l'homme.

Mais Bolan n'eut pas à accéder à cette ultime prière car le souffle même que l'homme avait utilisé pour la formuler se trouva être son dernier. Et cet homme sans nom et presque sans visage, cet homme qui avait quelques heures auparavant planifié l'assassinat de l'Exécuteur, rendit son âme au diable.

CHAPITRE XVII

De retour à l'avion, ils eurent la surprise d'y trouver Missy et Samantha.

A la façon dont Grimaldi lui avait raconté le retour de Missy à l'avion, l'Exécuteur aurait parié que l'ex- prostituée et sa sœur seraient parties depuis longtemps. Mais, comme il sautait d'un pas lourd de fatigue de l'hélicoptère, il vit Missy se précipiter vers lui et se pendre à son cou. Bolan n'était pas sûr de comment il devait réagir à cet accueil plutôt familial et il opta pour une étreinte légère avant de se dégager pour commencer à décharger l'équipement.

— Je savais que tu allais t'en sortir, je le savais !

Et elle ajouta plus calmement :

— J'ai prié pour.

— Merci pour ta confiance, répondit Bolan avec un sourire ironique. Grimaldi sortit la tête de la carlingue et dit :

— Hé ! Et moi ? Il n'aurait pas pu s'en sortir sans moi.

Missy regarda le pilote avec une expression étrange puis lui tapota la joue de la main.

— O.K. Je suppose que tu as droit à ta part de lauriers.

— J'espérais vaguement une médaille. Mais bon, ça fera l'affaire.

— Je peux m'occuper de ça, intervint Bolan en montrant l'équipement. Va donc préparer le décollage.

— D'accord.

Grimaldi sauta à bas de l'hélicoptère et se dirigea d'un pas décidé vers l'avion. L'Exécuteur réunit les caisses d'équipement que Grimaldi avait transférées du Gulfstream à l'hélicoptère, embaucha Missy pour en porter quelques-unes des plus légères, et ils embarquèrent à bord du Jet. Tandis que Grimaldi finissait son contrôle prévol, Bolan s'affaira à ranger l'équipement. Ceci fait, il se laissa choir dans un siège, se frotta les yeux, bâilla et s'étira.

Il regarda Missy, mais elle détourna vite le regard. Il vit qu'elle avait légèrement rougi et se rendit compte qu'elle était embarrassée parce qu'il l'avait surprise en train de le regarder. Elle prétendit s'occuper de Samantha, comme si rien ne s'était passé, mais Bolan n'était pas dupe. Il savait ce qui se passait en elle, parce qu'elle n'était pas la première qu'il voyait dans cet état. Elle n'était pas amoureuse de lui, elle était amoureuse de l'idée d'être amoureuse de lui.

Dans un sens, l'Exécuteur était surpris qu'une femme de son expérience ne se comporte pas un peu moins comme une écolière naïve et un peu plus comme la femme compétente et attirante qu'il la savait être. Des hommes moins scrupuleux que Bolan auraient pu en tirer avantage, mais pas lui. Il ne voyait plus en elle la prostituée à qui

il avait donné près de dix mille dollars en liquide, il voyait une jeune femme sensible dotée de l'intelligence et du courage qui lui permettraient de se forger une vie meilleure pour elle et pour sa sœur.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Missy se tourna vers lui et croisa son regard mélancolique. Il fit comme s'il ne l'avait pas remarqué. Si Missy avait cru avoir pour lui des sentiments amoureux, il avait, lui, laissé libre cours à un instinct de protection à l'égard de la jeune femme et de sa petite sœur.

— Je voulais juste que tu saches, dit Missy alors que l'appareil roulait jusqu'à la piste de décollage. Je me rends vraiment compte de ce que tu as fait pour moi... enfin pour nous, se reprit-elle en repoussant une mèche des longs cheveux blonds de devant les yeux de la fillette. Je ne l'oublierai jamais. Et je ne laisserai pas passer cette chance. Je voulais que tu le saches aussi.

— J'en suis sûr. Bolan inclina la tête vers Samantha.

— Sam a beaucoup de chance de t'avoir eu pour prendre soin d'elle à la mort de vos parents.

Elle eut un hochement de tête et un léger sourire, presque nostalgique, qui se durcit presque tout de suite. Puis, elle demanda :

— Tu as des sœurs ?

— Une.

— Tu la vois souvent ?

— Elle est morte il y a longtemps.

— Je suis désolée.

L'Exécuteur chassa de son esprit le souvenir douloureux.

— Merci.

— Tes parents sont toujours vivants ?

Bolan secoua la tête, mais après un instant de réflexion, ajouta :

— J'ai un frère, mais je n'ai pas beaucoup l'occasion de le voir.

— Je me doute bien que c'est difficile pour un type de ta profession.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien... ce que tu fais. Si tu avais une vraie relation avec lui, sa vie serait en danger et tu aurais tout le temps peur pour lui, non ?

La franchise de Missy et son intuition surprirent et réjouirent Bolan tout à la fois. En d'autres circonstances, une femme comme elle se serait avérée un sérieux atout dans son jeu. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait croisé une femme aussi profonde et douée de compassion malgré un extérieur dur et pragmatique. Elle avait vraiment des qualités rares et l'admiration que lui portait l'Exécuteur était encore montée d'un cran.

— Tu devrais travailler dans le social, dit Bolan.

Cela la fit rire de bon cœur.

— J'aurais peut-être pu, mais je ne passerai pas l'enquête de

moralité, et tu me vois diriger un groupe d'entraide ?

Bolan sourit. Et en plus, elle avait le sens de l'humour. Décidément, il n'y'en avait pas beaucoup comme elle.

— Nous ferons escale au Texas pour refaire le plein, dit-il en changeant de sujet. J'ai bien peur qu'on ne puisse pas vous emmener plus loin.

Elle acquiesça.

— Ça me va. Je ne suis jamais allée au Texas, mais je suis sûre que ça fera parfaitement l'affaire pour un nouveau départ.

Bolan ouvrit le cabinet qui contenait l'équipement de communication sophistiqué de l'appareil et sortit un bristol d'un casier. Il écrivit dessus quelques numéros de téléphone et le lui tendit. Elle le prit, regarda ce qu'il avait écrit puis le regarda d'un air interrogateur.

— Je te dois beaucoup pour m'avoir permis d'infiltrer le premier cercle de Camano, dit l'Exécuteur. Si un jour tu es en difficulté, tu appelles un de ces numéros et tu demandes à parler à Hal. Tu lui dis comment nous nous sommes rencontrés et tu peux être sûre qu'il t'aidera.

Elle baissa la tête, en gardant le bristol serré entre ses mains. Lorsqu'elle la releva, Bolan vit que des larmes avaient coulé sur son visage.

— Pourquoi fais-tu tout ça pour moi ?

Bolan se concentra un instant sur sa réponse.

— Missy, il nous arrive à tous de prendre des décisions que nous regrettons par la suite. Je le sais, parce que ça m'est arrivé plusieurs fois au cours de mon existence. Mais la seule façon d'apprendre à survivre, c'est de transformer le plus souvent possible, nos échecs en réussites. Une de mes missions, et j'en ai beaucoup, c'est de tendre de temps en temps une main secourable aux gens que je rencontre en leur accordant le bénéfice du doute et en faisant confiance à leur aptitude à changer. C'est ma manière à moi de transformer mes échecs en réussites.

— Certains parleraient de culpabilité, Cooper.

— Moi je préfère parler de changement. Tu sais ce que je fais. Tu connais mon job. Je le fais par devoir et, au risque de paraître prétentieux, je t'assure que j'ai appris au fil des ans à sentir ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de pourri chez la plupart des gens. J'ai besoin de croire de temps en temps que les gens sont capables de transformer leur vie du tout au tout et de participer à leur tour à l'amélioration de la société. Je dois aider des gens comme toi.

— Oh, mais c'est que voilà un grand philosophe, dit Missy avec un clin d'œil.

— Il ne s'agit pas de philosophie, mais de faits.

— Et si je ne deviens pas tout ce que tu penses que je peux

devenir ?

— La question n'est pas ce que je pense, mais ce que toi tu penses. C'est la seule chose importante. Souviens-toi de ça, même si tu dois oublier tout ce que j'ai dit d'autre. Pour changer le monde, il faut d'abord exercer le droit de se changer soi-même. Tu comprends ?

Missy sourit, essuya ses larmes et dit :

— Je comprends.

*

**

La séparation d'avec Missy et Samantha avait été émouvante, mais Bolan savait qu'il lui fallait passer tout de suite à autre chose. Il avait encore un objectif à remplir et il comptait y consacrer toute son énergie. La vie d'Ignacio Paz en dépendait et le temps lui était compté. Dès qu'ils eurent redécollé, cette fois en direction du Salvador, Bolan contacta le Ranch pour faire son rapport et savoir ce qu'ils avaient pu découvrir de nouveau.

— Beau travail à Los Angeles, Striker.

L'image de Brognola partageait l'écran avec celle d'Evangelista.

— Merci, Hal. Bien que je n'aie pas de certitude en ce qui concerne Camano.

— Oh, mais tu l'as eu, ne t'inquiète pas, intervint la jeune femme. On a eu un peu de mal, mais nous venons juste d'apprendre que son corps a été identifié parmi ceux de ses nombreux acolytes de la MS-13.

— Des nouvelles de Paz ?

— Justement oui. Preston ?

— Paz est parvenu à contacter un agent de la D.E.A. infiltré à San Salvador, qui l'a aidé à joindre sa hiérarchie à l'A.T.F. Il est vivant et entier et il confirme que Serafin Cristobal est à la tête des activités de la Mara Salvatrucha à travers les Etats-Unis, ainsi que dans une demi-douzaine d'autres pays occidentaux. Paz a été capturé et amené au quartier général de Cristobal, mais il est parvenu à s'échapper.

— Et il sait où se trouve ce quartier général ?

— Oui, mais il craint que le temps qu'on lui envoie quelqu'un, ils aient déménagé.

— Ça m'étonnerait, dit Bolan.

Il avait les yeux fixés sur un affichage numérique monté au-dessus de la porte du cockpit sur lequel Grimaldi renvoyait leur heure d'arrivée prévue.

— On y sera dans moins de cinq heures.

— O.K., ça devrait le faire, dit Brognola. On va prévoir un rendez-vous avec Paz.

— Et d'un point de vue politique, ça se présente comment ?

— Dès que nous avons su que Paz était vivant, reprit la jeune femme, le Président a passé quelques coups de fil. Son homologue salvadorien l'a assuré de son soutien.

— Ça n'aurait pas de sens pour eux, que ce soit politiquement ou financièrement, de nous le refuser, ajouta Brognola. L'armée et la police sont convenues de faire profil bas en attendant que tu arrives, que tu évalues la situation et que tu décides d'une façon d'agir. Et, bien sûr, ils sont prêts à fournir des renforts à la demande.

— Le seul qui va avoir besoin de renforts, c'est Cristobal.

Hal Brognola eut un large sourire.

— Je m'attendais à ce que tu dises un truc du genre.

Un vent chaud et humide accueillit Bolan à sa descente de l'avion sur le tarmac du petit aérodrome situé aux environs de San Salvador.

Ils l'avaient choisi de préférence à l'aéroport international, inquiets à l'idée que les contacts omniprésents de Cristobal puissent apprendre leur arrivée et envoyer des éclaireurs surveiller leurs mouvements. Une attaque du repaire de Cristobal ne pourrait s'avérer efficace que si le secret était maintenu jusqu'à son déclenchement.

Un homme râblé et musclé en chemise et short kaki attendait sur le tarmac en compagnie d'un autre homme beaucoup plus grand et bien bâti. Ils s'approchèrent de l'avion, dont Grimaldi venait à peine de couper les réacteurs. Le plus grand des deux tendit la main et, de près, Bolan l'identifia comme Ignacio Paz.

— Colonel Stone ? demanda Paz en utilisant le nom et le grade d'emprunt dont le Ranch affublait l'Exécuteur dans le contexte militaire.

— Content de vous voir en vie, Paz.

— Content d'être en vie, Colonel, répondit Paz avec un sourire.

Il fit un geste de la main vers l'autre homme, qui serra à son tour celle de Bolan.

— Je vous présente Pedro Quinones, agent spécial de la D.E.A. Et mon ange de miséricorde.

— Enchanté, Colonel. Votre réputation vous précède. C'est bon de savoir que quelqu'un va enfin mettre un terme aux activités de ce salopard de Cristobal une fois pour toutes. Ce type est vraiment une vermine de la pire espèce.

Bolan ne pouvait qu'approuver la répulsion qu'éprouvait Quinones pour Cristobal, mais ne vit pas l'utilité d'en rajouter. Les agents de la D.E.A. en détachement étaient notoirement sous-estimés et parfaitement habitués à travailler dans la coulisse. Ils savaient ne pouvoir compter sur aucune reconnaissance pour leurs efforts, d'autant qu'il leur fallait souvent opérer hors des Etats-Unis - fréquemment dans le plus grand secret - pour empêcher l'exportation de drogue vers leur pays.

— Vous savez en gros où se trouve le camp de base de Cristobal ? demanda-t-il à Paz.

— Je sais précisément où il se situe. Mais je ne sais pas grand-chose de la façon dont il est organisé et du nombre d'hommes auquel vous pourriez avoir affaire.

Bolan secoua la tête.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Nous aurons la surprise de notre côté.

— Ouais... A ce propos, Colonel. Je sais que vous êtes ici pour remplir une mission bien précise et que la direction des opérations vous appartient sans réserves.

Il jeta un coup d'œil à Quinones comme pour s'assurer de son soutien moral avant de poursuivre.

— Mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais être de la partie. Je veux dire que ce salopard m'a fait certaines choses pour lesquelles je voudrais bien le payer de retour.

— L'esprit de revanche n'est pas une bonne chose, Ignacio. Il empêche de raisonner clairement.

— Non, non. Je ne parle pas de revanche ou de vengeance. Disons plutôt que ce type m'a pris quelque chose et que je ressens le besoin de le récupérer.

— Votre honneur, c'est ça ?

— Ça, oui, et beaucoup d'autres choses. Ecoutez, Colonel, j'ai passé huit mois à essayer de pister Cristobal et ses hommes de main pour Marciano. Il m'a privé du résultat de mes efforts quand il a fait tuer Marciano et Isidro Perez. Il doit répondre de cela. Je veux juste vous aider à lui présenter la note.

Bolan considéra un instant la demande de Paz, cherchant dans les yeux de l'agent de l'A.T.F. une trace de fanatisme ou de tromperie, mais il n'y lut qu'une détermination farouche. Il n'était pas question de le tenir à l'écart, et l'Exécuteur savait que s'il tentait de le faire, Paz risquait de prendre le mors aux dents et de se lancer dans l'aventure de son côté sans la préparation nécessaire. Bolan ne pouvait se le permettre. Il avait assez de sang innocent sur les mains et il lui fallait tout faire pour éviter d'en laisser couler plus.

En outre, il comprenait cet homme. Il lui avait beaucoup ressemblé à une époque de sa vie.

— Entendu, Paz. Vous en êtes.

— Que diriez-vous d'un homme de plus ? hasarda Quinones.

— Vous savez jouer les snipers ?

— Vous plaisantez, Colonel. Bien sûr !

— Eh bien alors, au boulot ! conclut l'Exécuteur.

CHAPITRE XVIII

Les trois Américains marchaient en file indienne à travers la jungle. Le soleil s'était couché depuis longtemps derrière l'horizon chargé de pluie, et la mince bande orange qui éclairait encore la côte ne les atteignait plus. Même la faune qui circulait normalement dans la canopée, macaques et autres, avait fait silence.

Bolan connaissait bien la jungle. Avec celui des zones urbaines, c'était le type de terrain où il avait passé le plus de temps. Et c'était dans la jungle que son corps, son esprit et son âme avaient trouvé leur unité au service d'un but unique, la destruction de l'ennemi.

L'Exécuteur avait pris la tête et ni Paz, ni Quinones n'avait contesté son initiative. Comme l'avait dit Paz, ils étaient plus que prêts à se ranger sous sa bannière, que cela ait été dû à sa forte présence ou au sens qu'ils avaient de ses capacités innées à mener les hommes. Ils étaient tous trois vêtus de treillis et de rangers. Ils avançaient sans parler sur les sentiers naturels qui passaient entre les arbres et le sous-bois. Souvent, Bolan s'arrêtait après avoir levé la main pour prévenir ses compagnons et, attentif à la moindre menace, parcourait la jungle du regard et écoutait intensément. Puis, une fois rassuré, il leur faisait signe de repartir.

Lorsqu'ils atteignirent leur objectif, la nuit était totale et le silence presque complet, nonobstant les bruits divers des animaux nocturnes.

Paz posa une main sur l'épaule de Bolan. Celui-ci se retourna et Paz lui fit signe qu'ils étaient arrivés à destination en lui montrant la vaste zone dégagée qui s'étendait devant eux. Ils avaient planifié leur approche du camp de Cristobal dans les plus petits détails. Paz avait dessiné pour ses compagnons un plan approximatif, qui comportait la maison principale et les cellules grossières où il avait été détenu.

Lorsqu'ils furent en place à la lisière de la clairière, Bolan sortit sans bruit des lunettes de vision nocturne, les porta à ses yeux et étudia le terrain. Les images étaient au mieux floues, car il n'y avait pratiquement pas de lumière à amplifier, mais il put distinguer la silhouette de plusieurs structures. Les équipes de sécurité de Cristobal avaient remarquablement utilisé la disposition des éléments naturels de la jungle pour masquer le plus possible le camp à d'éventuels regards inquisiteurs. Il y avait là deux bâtiments principaux, la maison et, en face, au-delà d'un espace ouvert de trente à quarante mètres de large, ce qui devait être un cantonnement. On entendait le ronronnement d'un générateur.

Les trois hommes portaient des oreillettes et des micros laryngophones, équipement classique des SEAL que Bolan avait fourni en piochant dans les réserves de matériel stockées à bord de

l'avion. Il ouvrit le canal de communication en appuyant sur le bouton de son micro.

— J'y vais, murmura-t-il. A mon ordre, trois minutes de feu nourri.

L'Exécuteur n'attendait pas de réponse. L'avantage d'avoir avec soi des hommes entraînés aux opérations secrètes, c'était qu'il n'y avait pas besoin de paroles inutiles.

Il rangea ses lunettes I.L. et sortit de la cache derrière laquelle il se planquait. Il se déplaçait silencieusement, courbé, posant prudemment son pied avant de reporter son poids dessus. Outre les grenades et le couteau de combat rangés dans son harnais à portée de main comme le Desert Eagle et le Beretta 93-R, Bolan avait son FNC, crosse dépliée à l'épaule, le canon devant lui balayant le terrain en même temps que son regard. Il atteignit le plus petit des deux bâtiments, celui qu'il pensait être une sorte de dortoir, et s'accroupit contre lui.

Il remit le FNC en bandoulière, puis sortit quatre pains de deux cents grammes de C4 maintenus ensemble par du ruban isolant. Un détonateur à télécommande électronique sortait de la masse molle du plastic. Le Guerrier avait apporté trois autres bombes de ce type, l'idée étant de faire du bruit et de provoquer la confusion chez l'ennemi. Si les types de Cristobal avaient probablement été entraînés, il était peu probable qu'ils eussent la même expérience que l'Exécuteur dans l'art de la guerre. Non seulement ces bombes causeraient des dommages considérables aux bâtiments et aux équipements présents dans le camp, mais leur explosion allait précipiter ses adversaires dans l'embuscade qu'il avait préparée.

Bolan posa sa charge entre les briques de mâchefer des fondations et une aération située sous la base du cantonnement, puis fit le tour de ce dernier pour en placer une autre. Il s'arrêta et tendit l'oreille, tâchant de localiser le générateur. Il était probablement placé à environ un mètre sous terre avec des bidons de diesel, voire même un fût à pompe. Lorsqu'il pensa l'avoir repéré, il se mit en mouvement vers lui.

Il se déplaçait rapidement, mais arrivé à une vingtaine de mètres de son objectif, il rencontra une sentinelle. Il n'en fut pas autrement surpris. Il était logique qu'avec la fuite récente de Paz, Cristobal ait pensé à faire faire des rondes. Paz pouvait fort bien revenir avec une petite armée. D'ailleurs, il avait fait beaucoup mieux, il avait ramené l'Exécuteur.

Bolan se mit à couvert au pied d'un gros arbre et attendit que la sentinelle soit passée. Il retenait sa respiration, son Ka-Bar en main, mais la sentinelle ne le repéra pas et poursuivit sa ronde. Le plan de l'Exécuteur impliquait de créer le plus de chaos possible afin de désorienter les équipes de sécurité de Cristobal, et, pour lui, le générateur était un objectif primordial. Sans courant, l'ennemi n'aurait

plus ni communications, ni lumière, ne pourrait appeler des secours et serait obligé de combattre dans une jungle où il ferait noir comme dans un four. S'il avait tué la sentinelle sans nécessité, quelqu'un aurait pu s'apercevoir de son absence et lancer une alerte générale, obligeant Bolan à s'adapter à la situation plutôt que de la contrôler dès l'abord.

L'Exécuteur attendit une minute, puis se releva et continua vers le générateur. Il s'accroupit et posa ses doigts au sol, cherchant où la vibration était la plus forte. Ses doigts passèrent sur quelque chose de rigide et, en tâtonnant un peu, Il découvrit que c'était un grand panneau de contreplaqué masqué par de la terre, des plantes et une bâche résistante à la chaleur. Il souleva le panneau Juste assez pour lâcher une troisième charge dessous, puis quitta la zone et rejoignit la lisière.

Une fois à bonne distance, Bolan décrocha le FNC de son épaule et tira un long boîtier étroit d'une de ses poches. L'objet, à l'allure tout à fait innocente, était l'œuvre d'Herman Schwarz, dit « Gadgets », sorcier de l'électronique au Ranch. Il était fait d'un composite non conducteur à base de Kevlar, ce qui le rendait étanche et résistant. A l'intérieur se trouvaient plusieurs boutons permettant de déclencher jusqu'à huit charges à distance.

Bolan tira l'antenne avec les dents, s'abrita-derrière un grand arbre entouré de buisson épais et déclencha les deux premières charges. Un infime instant plus tard, il y eut un violent éclair de lumière. L'explosion envoya dans les airs des gaz surchauffés se transformant immédiatement en flammes rouge orange de plus de six mètres de haut. Les débris retombaient au sol, enflammés. On entendit des cris combinés aux hurlements des hommes qui s'étaient trouvés à proximité immédiate des bombes.

L'Exécuteur déclencha la troisième charge et des flammes jaillirent par les interstices des panneaux de contreplaqué qui couvraient le générateur. Seuls un spot situé à un des coins de la clairière et quelques lumières de la maison avaient eu le temps de s'allumer entre les deux explosions, et maintenant le black-out était complet.

Les explosions avaient eu l'effet escompté. Bolan déclencha son laryngophone et ordonna :

— Maintenant.

Sous le feu simultané de Paz et Quinones, les hommes couraient dans toutes les directions en tentant de se mettre à couvert. Dans leur panique, certains se percutaient. Paz avait opté pour un fusil d'assaut anglais L86A1 de l'ancien Arsenal royal d'Enfield, capable de délivrer sept cents balles calibre 5,56 mm OTAN à la minute. Bolan l'avait conseillé au jeune agent de l'A.T.E pour sa portabilité, facteur important pour le trajet qu'ils avaient eu à faire. Quinones, qui avait reçu une formation militaire au sein des forces spéciales de l'Armée

américaine, utilisait une arme plus classique, un M-16 A-2/M-203. Il prouvait sa compétence en tirant des rafales continues et bien ciblées, qu'il n'interrompait que pour envoyer des grenades de 40 mm hautement explosives sur les points où l'ennemi faisait l'erreur de se regrouper.

L'Exécuteur attendit que s'achèvent les trois minutes convenues. Lorsque les armes de ses compagnons se turent, il se remit debout et se précipita dans la clairière pour passer à la phase close-combat de leur assaut.

Les incendies allumés en différents points du camp faisaient suffisamment de fumée pour masquer Bolan, mais rendaient aussi un peu plus difficile sa recherche d'adversaires isolés. Il faillit cogner deux hommes de la MS-13 qui couraient au petit bonheur dans la fumée, peut-être à la recherche de survivants, peut-être plus simplement en essayant de fuir le plus loin possible. Il abaissa son FNC et lâcha une rafale en hélice. Les corps n'avaient pas encore touché le sol que le Guerrier avait déjà commencé sa quête de nouvelles cibles.

Les murs avant et arrière du cantonnement étaient maintenant couverts de flammes et la fumée s'épaississait tandis qu'elles attaquaient la charpente. Un homme sortit en titubant par la porte de devant, arrivant directement sur la trajectoire de l'Exécuteur. Il n'était pas armé et tentait de se débarrasser de la fumée qu'il avait dans les yeux en les frottant. Le coup de pied frontal du Guerrier le prit complètement par surprise. Il s'affala sous la violence de l'attaque et Bolan l'assomma d'un coup de ranger derrière l'oreille.

L'Exécuteur envisagea de pénétrer dans le cantonnement à la recherche de survivants, mais la quantité de fumée et la chaleur le firent changer d'avis. Quiconque sortirait encore de ce bâtiment serait dans le même état que l'homme qu'il venait de neutraliser. Il y avait des menaces plus urgentes à contrecarrer. En tête desquelles Serafin Cristobal.

Bolan changea de direction et se dirigea vers la maison principale. Là, la fumée était moins dense et il se mit à plat ventre pour ramper sur les quelques mètres de terrain qu'il lui restait à parcourir, afin d'éviter le plus possible que quelqu'un, installé à une fenêtre, ne le voie et ne l'abatte avant qu'il ait une chance de réagir. Une fois au niveau du perron de bois qui menait à l'entrée principale, il prit sa dernière charge, la glissa sous les marches, puis s'éloigna de la zone de souffle. Il passa le coin de la maison, ouvrit la bouche pour ne pas être désorienté par l'onde de choc et actionna le détonateur. Même de là où il était, il sentit le sol trembler et la chaleur dégagée par l'explosion. Des morceaux de bois enflammés arrachés aux planches rivetées volaient de tous côtés. Bolan s'accroupit et risqua un coup d'œil par-delà le coin de la maison. Il n'y avait plus qu'un trou fumant à

l'emplacement des marches et les bords de la porte d'entrée étaient calcinés et même en flammes par endroits.

Satisfait, Bolan recula jusqu'à se trouver juste à droite d'une fenêtre ouverte. Il décrocha une grenade incendiaire AN-M14 TH3 de son harnais, la dégoupilla et la lança par l'ouverture. Un instant plus tard, la grenade explosait, projetant suffisamment de phosphore blanc pour enflammer instantanément tout ce qui pouvait brûler dans la pièce.

Pour faire bonne mesure, l'Exécuteur lança une grenade à fragmentation M-26 par l'ouverture, puis se déplaça vers l'arrière de la maison. Des flammes rouge orangé jaillirent de la fenêtre ouverte, mais Bolan avait déjà tourné le coin.

Un trio de tueurs se précipita hors de la maison par une porte de derrière en plein dans la zone de tir de Bolan. Il tira une courte rafale qui souleva sa première cible pour la laisser retomber en tas sur le sol moussu. Le deuxième malfrat se tourna vers l'Exécuteur l'air ébahi, et se vit gratifier d'une salve de 5,56 mm dans la poitrine. Les balles lui transpercèrent les poumons et le cœur, et un flot de sang jaillit de sa bouche. Le troisième eut à peine le temps de lever son arme que Bolan l'abattait d'une giclée dans l'abdomen et le pelvis. Il tomba à genoux, déchargeant son arme dans l'humus, avant de venir s'écraser, le visage dans le sol.

L'Exécuteur franchit d'un bond les marches du perron de la porte de derrière en décrochant une nouvelle grenade incendiaire. Il se colla le dos au mur, ouvrit légèrement la porte de son pied et lança la grenade vers le haut à l'intérieur. Un instant plus tard, elle explosait. Il y eut deux hurlements distincts. L'Exécuteur attendit dix secondes pleines avant de se glisser prudemment à l'intérieur. La porte donnait sur un petit couloir qui s'élargissait en une vaste pièce circulaire. Il y avait des nappes de flammes un peu partout et Bolan fit attention à éviter les plaques de phosphore, qui n'auraient pas manqué de le brûler en traversant ses rangs, mettant un terme à son combat.

Il dépassa les deux corps immobiles dont les vêtements et les cheveux étaient couverts de flammes et s'enfonça dans la grande maison. Seul le silence l'y accueillit, mais il n'était pas dupe. Cristobal n'était pas loin, il le sentait. Son temps était compté; il avait rendez-vous avec l'Exécuteur, un rendez-vous dont l'issue n'était pas négociable. C'était la mort qui venait de passer son seuil.

CHAPITRE XIX

Paz relâcha la détente de son L86Al et observa le chaos et la destruction qui s'étendaient devant lui.

Les multiples feux qui brûlaient dans le camp projetaient les ombres des morts et des mourants sur ce qui restait debout des murs et des arbres. Les mouvements des blessés couplés avec leurs cris participaient à cette atmosphère sinistre, digne d'un film d'horreur de série B. Le colonel Stone était sans aucun doute à la hauteur de sa réputation.

Mais la proximité de la victoire était pour Paz moins importante que son besoin de s'assurer que Cristobal ne s'échappe pas. Il n'avait pas été complètement sincère avec Stone, mais il ne regrettait rien. Paz voulait se venger des humiliations subies, et il voulait même par-dessus tout faire payer à Cristobal la façon dont il l'avait trompé en utilisant Mariana comme espionne. Après cette révélation et sa fuite, l'agent de l'A.T.F. s'était rendu compte à quel point il avait fini par aimer cette femme et combien sa trahison l'avait meurtri. Désormais, il la haïssait de tout son être et il avait bien l'intention de faire en sorte que ni elle ni son maître ne l'emportent en paradis.

Au moment même où Stone commençait à nettoyer l'intérieur du camp, Paz quitta sa position de tir. Il courut sur la vingtaine de mètres qui le séparait de l'endroit où Quinones était allongé dans l'herbe. L'homme de la D.E.A. sortit un pistolet et faillit le descendre.

— Merde, lâcha-t-il sans hausser la voix, ne recommence jamais ça, mec.

— Ça va ?

Quinones hochait la tête en rengainant.

— Pas une égratignure. Et toi ?

— Tout va bien. Ecoute, je vais là-bas aider Stone. S'il revient avant moi, dis-lui que je suis parti à la recherche de Cristobal.

— Bon Dieu, Ignacio, il nous a dit de l'attendre ici. Si tu vas là-bas maintenant, il risque de te prendre pour l'un d'entre eux et de te tirer comme à la foire.

Paz grimaça, reconnaissant en son for intérieur que Quinones n'avait pas tort, mais toujours décidé à se faire justice.

— Je m'en fous. Je veux ce salopard.

Quinones eut l'air abasourdi.

— Alors, toutes ces belles paroles sur le fait que tu ne cherchais pas à te venger, c'était du vent, c'est ça ?

— Je ne t'ai pas raconté ce qui m'est arrivé et je n'ai sûrement pas à me justifier à tes yeux, Quinones.

— Non ? O.K., tu as peut-être raison, mais quid de Stone, hein ?

Ce type a risqué sa vie pour venir jusqu'ici te sauver la mise. Tu ne crois pas que ça te rend redevable vis-à-vis de lui ?

— Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.

Quinones soupira.

— Bon... eh bien. En tout cas, je ne peux pas te laisser y aller seul.

Paz réfléchit un instant à ce que venait de dire son compagnon. Le colonel Stone serait déjà furax en s'apercevant que Paz avait désobéi à ses ordres, mais il le serait encore plus en voyant qu'il avait entraîné Quinones avec lui. Mais c'eût été stupide de refuser de l'aide dans une telle situation, et ce type savait visiblement se battre. Au moins, il aurait du renfort si Cristobal parvenait à prendre l'ascendant.

— D'accord, mais on fait ça à ma façon.

— Comme tu allais le faire à celle de Stone ? répliqua Quinones en se mettant sur pied.

Il leva le combiné fusil d'assaut/lance-grenades à hauteur de poitrine et indiqua qu'il était prêt d'un coup de menton.

Paz se retourna et les deux hommes quittèrent la relative sûreté de la lisière pour rejoindre la zone de danger. Paz avait du mal à se débarrasser de la honte que lui inspirait le mensonge qu'il avait fait au colonel Stone, mais il se dit que ce combat était autant le sien que celui du colonel et qu'il était de son devoir de faire en sorte que Cristobal et Mariana ne s'en tirent ni l'un ni l'autre. Bien décidé à recouvrer son honneur, Paz raffermi sa prise sur son arme et prit les devants.

*

**

La fouille que fit Bolan de la maison ne mena à rien et, en la quittant, il commença à se demander si Cristobal n'avait pas quitté le camp juste après avoir appris la fuite de son prisonnier. Pourtant, cela lui semblait improbable. Une fois hors de la maison, l'Exécuteur commença à parcourir le terrain alentour à la recherche d'autres malfrats ou d'un indice qui le mènerait à Cristobal. Les rares hommes encore vivants qu'il croisa étaient soit mourants soit blessés au point de ne plus constituer la moindre menace.

En élargissant le cercle de ses investigations, Bolan tomba sur un chemin défriché et un peu pentu qui partait de la lisière. Ralentissant l'allure, il l'emprunta en troquant le FNC pour le Desert Eagle. Au bout d'une vingtaine de pas, il s'arrêta pour écouter. Il pouvait distinguer un bruit qui venait de plus loin sur le chemin, quelque part entre un bourdonnement et un halètement. Il se rapprocha encore et comprit.

C'était le bruit d'un moteur qui refusait de démarrer !

L'Exécuteur se mit à courir. L'origine du bruit se confirmait. Il devait s'agir d'un camion ou d'un SUV.

— Qu'est-ce que tu fous, imbécile ? cria Cristobal. Sors-nous d'ici avant que ces types se pointent !

— Le moteur est noyé ! répondit le chauffeur en tentant une nouvelle fois de faire démarrer la jeep.

— Ne te fous pas de moi, hein ! Et démerde-toi pour faire démarrer cette merde ou je te loge une balle dans le crâne.

A cet instant, une voix inconnue s'éleva dans la nuit :

— Tu n'iras plus nulle part, Serafino

Les deux hommes regardèrent à leur gauche. Ils virent alors Paz et un homme qu'ils ne reconnaissaient pas les mettre en joue avec des armes automatiques. Cristobal lut une envie de meurtre dans le regard de Paz. Mais non ! Ce connard n'aurait pas les couilles de le tuer de sang-froid, et en particulier devant un témoin, certainement flic, qu'il appartienne ou non à l'organisation de Paz.

— Mains en l'air ! intima Paz.

Les deux hommes obéirent et, du canon de son arme, Paz leur fit signe de sortir de la jeep. En se tournant sur son siège, Cristobal eut un regard derrière Paz et Quinones, mais aucun des deux ne s'en aperçut. En entendant le premier tir, le chef de gang eut un sourire. La balle vint frapper Paz au côté gauche, juste derrière le pli de l'aisselle. L'impact le fit tomber en avant dans un des montants de l'abri de fortune qui protégeait le véhicule et il finit à terre.

Quinones tourna sur lui-même et tenta de mettre en joue l'auteur du tir, mais il avait réagi une demi-seconde trop tard. Le deuxième tir le frappa en pleine poitrine et l'envoya percuter la porte de la jeep. Il lâcha son arme et tomba à genoux. Mais visiblement, il n'était pas mort. Mariana visa cette fois la tête.

Mais, avant qu'elle ait pu appuyer sur la détente, son crâne éclata. Sous l'impact, son corps se souleva et alla s'écraser contre un arbre avant de glisser en tas au sol. Une haute silhouette sembla alors sortir du néant, accompagnée d'une forte odeur de cordite. Cristobal ne parvenait pas à distinguer ses traits, mais l'homme était grand et musclé. Et il avait en main un énorme pistolet parfaitement reconnaissable.

— La partie est terminée, Cristobal, dit l'homme d'une voix glaciale. Et avant qu'il ait pu tirer, Cristobal n'existait déjà plus.

Le chauffeur de Cristobal supplia l'Exécuteur de lui laisser la vie sauve. D'une main, celui-ci lui lia les mains derrière le dos avec une paire de menottes plastiques tirée de la poche cargo de son treillis.

Puis il tourna son attention vers Quinones, qui était finalement parvenu à s'allonger au sol. Il respirait difficilement et se plaignait de la forte douleur qu'il éprouvait à la poitrine, mais sinon il semblait ne pas

se porter trop mal.

On ne pouvait pas en dire autant d'Ignacio Paz. Il était étendu sur le dos et perdait du sang par sa blessure. Bolan avait équipé les deux hommes de gilets pare-balles, mais si le sien avait efficacement protégé Quinones, la balle de la femme avait atteint Paz au point faible de la cuirasse et traversé un organe vital. L'Exécuteur savait qu'elle avait touché le cœur de l'agent de l'A.T.F. et peut-être même aussi un poumon, car à chaque expiration, des bulles d'écume rose de plus en plus importantes se formaient au coin de sa bouche.

— Désolé, Colonel, parvint-il finalement à articuler.

— Tenez bon, soldat, dit Bolan. Nous allons vous trouver de l'aide.

— Trop... trop tard.

Bolan ravala la boule qui se formait dans sa gorge. Il savait qu'il ne pouvait plus rien faire. Toute tentative de soin eût été futile. Il avait vu suffisamment de gens mourir pour savoir à quoi s'en tenir. Bon Dieu ! Mais pourquoi ce gars-là ne s'était-il pas contenté d'obéir ? Bolan ne pouvait pas s'empêcher de se sentir responsable. L'homme avait voulu se venger et ça avait fini par le tuer.

Mais l'Exécuteur ne portait pas de jugement. L'homme qui mourait devant lui avait été un homme courageux, un homme honorable.

— Il y a quelque chose que vous devez faire pour moi.

Paz plongea la main dans une poche de son treillis et en sortit un morceau de papier froissé protégé par une pochette plastique tout aussi froissée. Il la pressa dans la main de Bolan.

Avant même de retirer sa main, l'Exécuteur sentit celle de Paz se relâcher définitivement. Il la prit et la posa délicatement sur son ventre. Puis il regarda autour de lui, repéra une bâche à l'arrière de la jeep, s'en saisit et, après l'avoir dépliée d'un coup de poignets, en couvrit le corps. On ferait le même geste plus tard aux Etats-Unis, seulement cette fois ce serait avec un drapeau américain et sur un cercueil de bois.

— Il est mort ? demanda Quinones.

— Oui, répondit Bolan.

— Je suis désolé, Colonel, dit doucement l'agent de la D.E.A. J'ai tenté de l'en dissuader, mais il n'a rien voulu entendre.

— Parfois, on fait ce qu'on croit devoir faire, Quinones, même quand d'autres nous disent que c'est une erreur. Ignacio Paz est mort en se battant pour ce en quoi il croyait.

— Vous voulez dire que son honneur est sauf.

— Absolument.

Quinones vit que Bolan lui tendait la pochette en plastique.

— Mais c'est à vous qu'il l'a confiée, Colonel. Je pense qu'il voulait que ce soit vous qui fassiez en sorte que cela parvienne à ceux à qui il la destinait. Probablement sa femme et ses enfants.

— Peut-être, mais je pense que ce serait mieux s'ils recevaient ce dernier message de la main d'un collègue.

Quinones considéra la pochette, hocha la tête et la prit lentement.

EPILOGUE

Le Ranch, Virginie

— On continue à recevoir des rapports, Striker, mais les choses se présentent bien, annonça Hal Brognola.

— Et avec la disparition de Serafin Cristobal, ajouta Evangelista Preston, l'infrastructure de la MS-13 s'écroule. Presque tous les patrons locaux tentent de prendre sa place et les luttes intestines ont considérablement affaibli leur réseau. Nous avons aussi identifié ton homme mystère. Il était connu au sein de la hiérarchie de la MS-13 sous le nom de Segador, ce qui signifie « faucheur » en espagnol. Son vrai nom était Andries Blood et il était originaire des Pays-Bas. Il semble qu'il ait été retoqué pour raisons médicales dans la plupart des armées et des académies militaires d'Europe du Nord, raison pour laquelle il a fini par se former comme tueur à gages avant d'entrer illégalement aux Etats-Unis sous une fausse identité. Il s'est suicidé quand les G. men lui sont tombés dessus.

— Est-ce qu'on sait si c'est lui qui a tué Guerra ? Brognola haussa les épaules.

— On n'a pas le moyen de le prouver, mais c'est presque certain. L'homme que tu as fait prisonnier au Salvador a accepté de traiter avec *l'Attorney General*. Il a plein de choses à dire sur les opérations de la MS-13.

— Y compris sur le territoire national, intervint Evangelista. Une bonne partie des patrons locaux ne vont pas tarder à se retrouver mis en examen, ce qui devrait mettre un terme à bon nombre des opérations de ce gang international.

— Oui, dit Brognola. Il va leur falloir très longtemps pour redresser la tête. Striker, le Grand Homme m'a demandé de remercier l'équipe de sa part. En fait, grâce à toi, nos relations avec le Salvador vont se renforcer. Le gouvernement salvadorien a accepté de coopérer plus étroitement avec la D.E.A. pour juguler le trafic de drogue, et d'autres pays commencent à suivre cet exemple.

— Je ne savais pas que tes efforts auraient un tel impact, conclut la jeune femme avec un clin d'œil.

Le Guerrier sourit.

— Tous pour un et un pour tous !

— Oh, à propos, j'oubliais, reprit Brognola. L'agent Quinones ne tarit pas d'éloges à ton sujet.

— Ah ?

— Oui. A l'entendre tu aurais abattu le petit empire de Cristobal là-bas à toi tout seul. Il a même insisté pour qu'on décore le colonel

machin, quelque soit son nom.

— Qu'ils gardent leurs médailles pour Ignacio Paz. C'est lui le vrai héros.

Bolan jeta un coup d'œil à l'horloge murale, puis repoussa son fauteuil de la table et se leva. Brognola leva les yeux vers son ami et haussa les sourcils.

— Tu as rendez-vous quelque part ?

— Disons que j'ai pensé prendre un peu de repos.

Le moment me paraît bien choisi.

— Et tu sais où tu vas ? demanda Evangelista.

— Bien sûr, mais je ne peux rien vous dire, Chef.

— Pourquoi donc, soldat ?

— Top secret !

Et il quitta la pièce dans un éclat de rire.